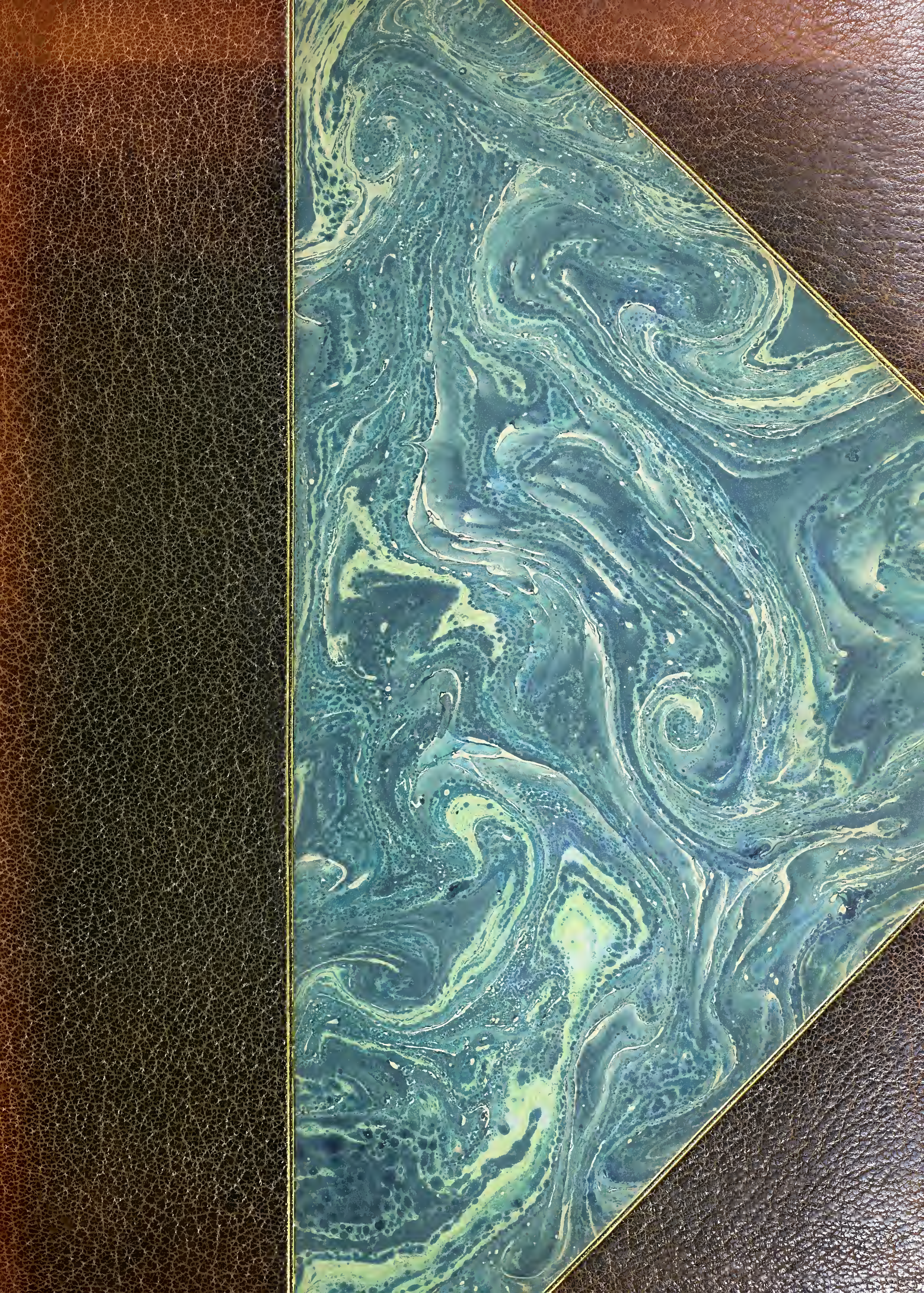
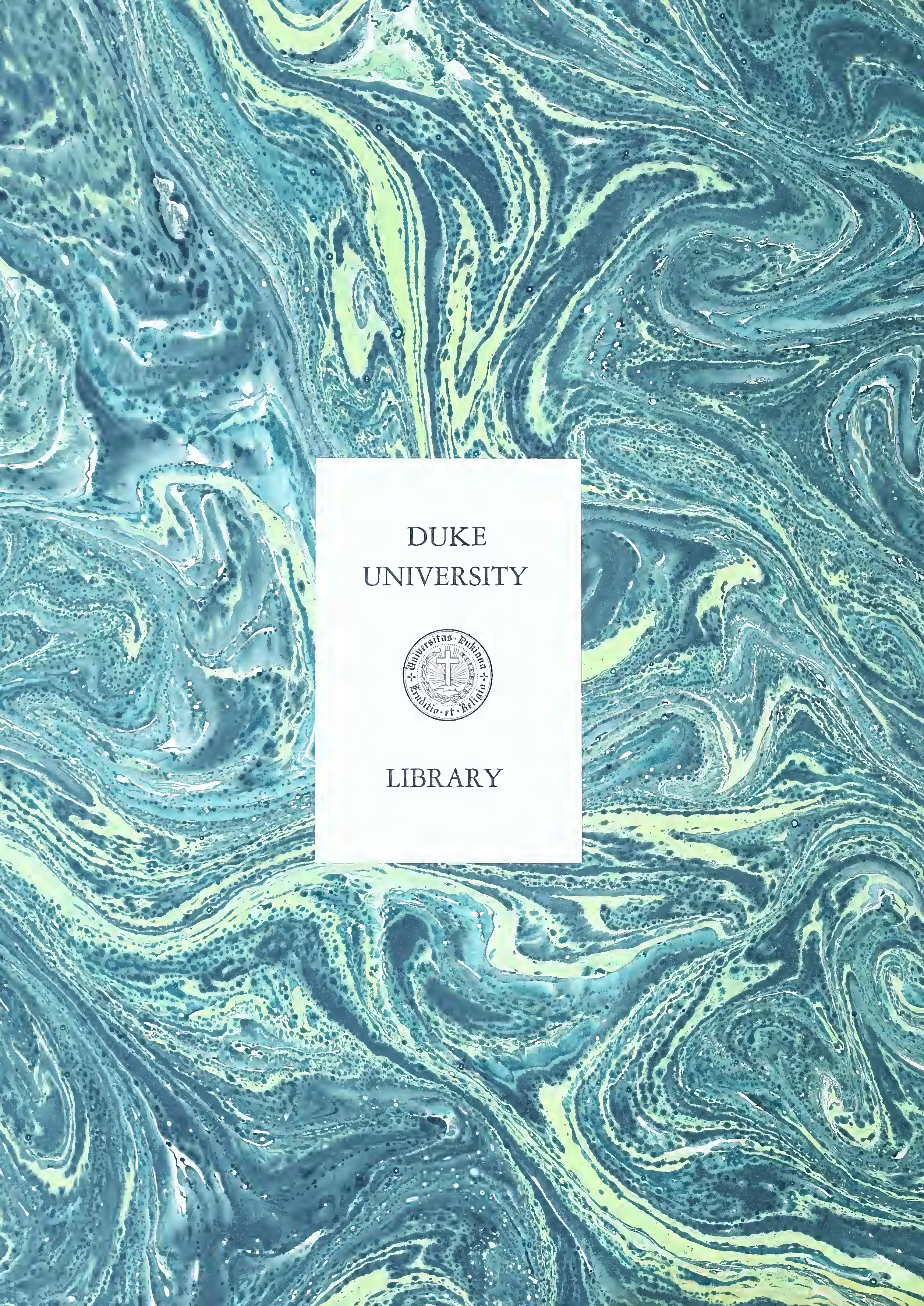
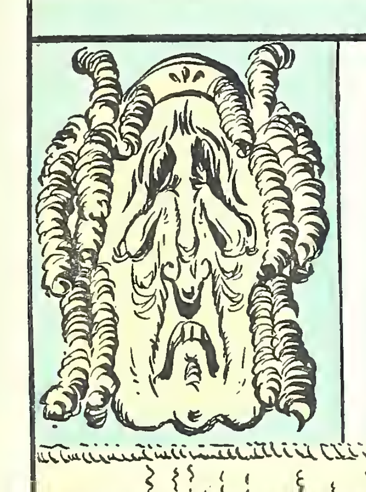



DUKE
UNIVERSITY
Universitas · Dukiana
Eruditio · et · Religio
LIBRARY







JEROME DOUCET



Notre ami Pierrot

Louis Morin

Une douzaine de pantomimes



AQUARELLES
DE
LOUIS MORIN

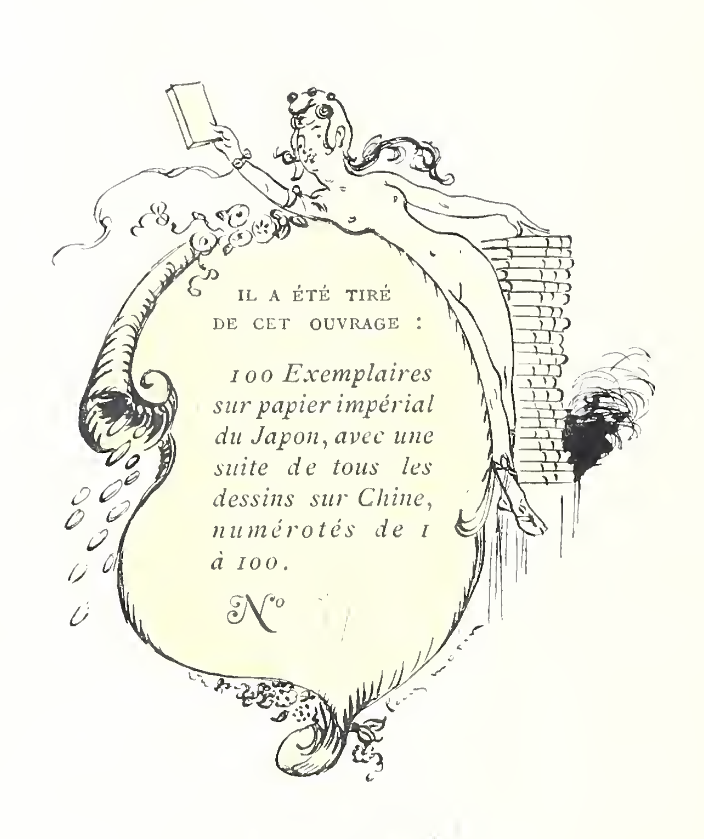


Paris — Librairie PAUL OLLENDORFF — Paris

A mes deux Amis
Pierrot Baschet — Pierrot Brisson.
Les images pour tout de suite, le texte pour plus tard.

J. D.

Notre Ami Pierrot


IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE :
100 Exemplaires sur papier impérial du Japon, avec une suite de tous les dessins sur Chine, numérotés de 1 à 100.
Nº

Jérôme DOUCET

Notre Ami Pierrot

UNE DOUZAINE DE PANTOMIMES

Avec les Aquarelles de Louis MORIN



SOCIÉTÉ D'EDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

PARIS

A l'ami Ludo.





Le philtre

PERSONNAGES : Maître BELLARMIN, sorcier; JULIETTE, sa filleule; PIERROT, son élève; LA BELLE LUCREZIA

La scène se passe à Venise, au ?me siècle.

SCÈNE PREMIÈRE

(Le laboratoire.)

Pierrot, apprenti et filleul de Bellarmin, souffle le feu. Le maître surveille le goutte-à-goutte des cornues et des alambics.

Au dehors, le heurtoir, en coups précipités, appelle à la porte.

Pierrot sort pour aller voir quel est ce visiteur.

Il revient conduisant une femme qui entre précipitamment.

Maître Bellarmin s'incline, respectueusement.

La dame retire son masque, rejette sa mantille. C'est la belle Lucrezia.

Elle raconte à Bellarmin qu'elle est folle d'un jeune et joli garçon qui la dédaigne.

— Se pourrait-il? interrompt le sorcier, scandalisé.

— Il en aime une autre, s'écrie la donna, et Pierrot, dans son cœur, approuve le bel inconnu.

Donna Lucrezia continue. Elle est venue parce qu'elle sait, comme tout Venise, que maître Bellarmin possède d'irrésistibles philtres d'amour.

— Trop heureux de vous en offrir, incline le sorcier.

— Puis, qui sait? ajoute la belle, il existe peut-être — elle y mettra le prix — d'autres breuvages... Cette rivale maudite...

Bellarmin s'est redressé, le regard droit et dur. « Voici le philtre d'amour, le seul que je fabrique. »

Lucrezia relève son masque, jette sa bourse aux mains de Pierrot. Elle disparaît plus vite qu'elle n'est venue.

Un gros perroquet blanc, immobile sur le dossier d'un fauteuil, grave, baissant les yeux, rompt le silence : « Bonsoir, Co-cotte ».

SCÈNE DEUXIÈME

(PIERROT, seul.)

Bellarmin a été obligé de s'absenter pour toute la journée. Il laisse son filleul maître du logis.

Pierrot est un peu ému de cet honneur; puis il reste seul en ce mystérieux laboratoire où le perroquet et le corbeau font deux taches vivantes et opposées.

Pierrot rêve.

Il songe qu'il adore la divine Juliette, la fille de son maître; qu'il n'ose le lui dire de peur de la froisser, de perdre, pour trop demander, le bonheur qu'il a de vivre auprès d'elle.

Si elle pouvait l'aimer, s'il savait comment on arrive à toucher le cœur.

Mais quelle idée : là, devant lui, cent philtres sont prêts, à sa portée, infaillibles, et il cherchait... Faut-il que l'amour nous aveugle!

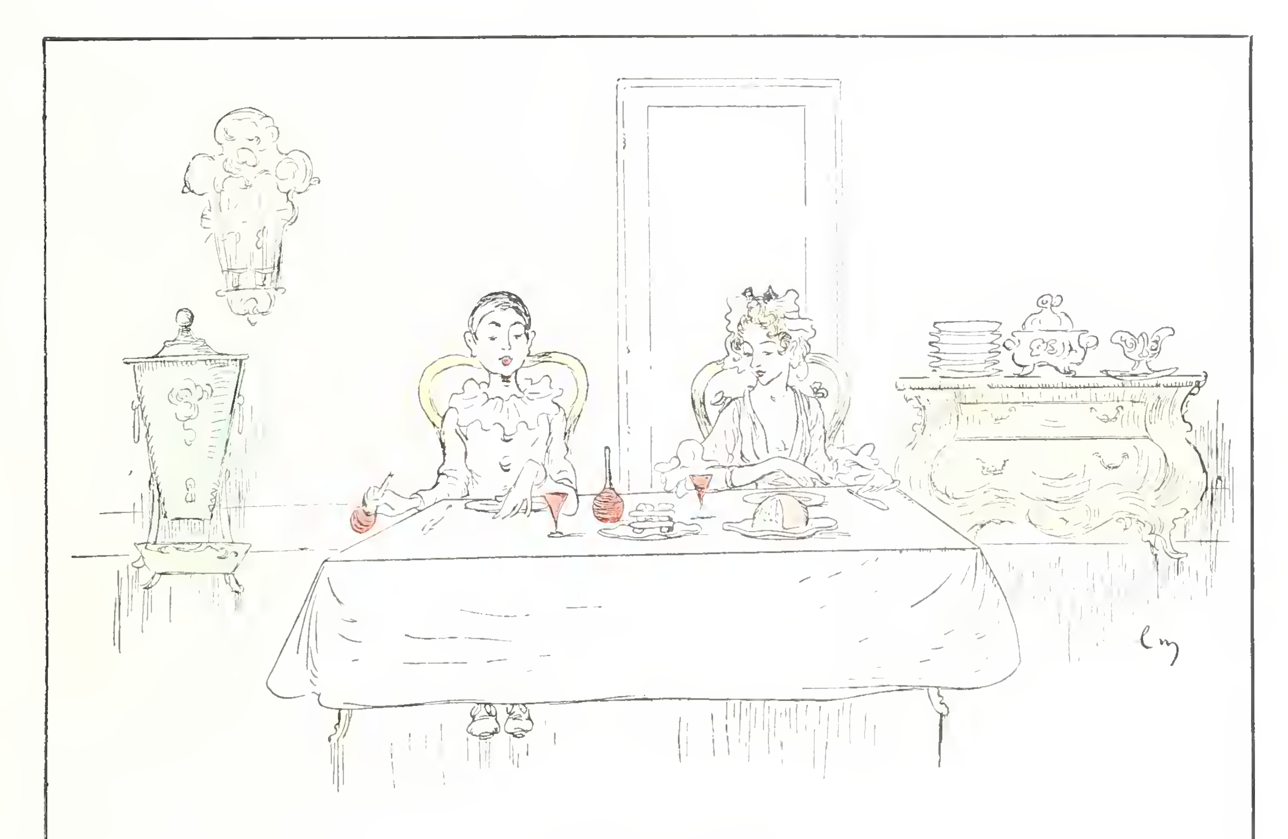
De sa main gauche, car il est honnête, il fouille en sa poche et tire un écu d'or, et de la droite, — n'est-il pas un acheteur comme un autre, — il prend un flacon.

Il ne se demande pas, l'honnête homme, si voler un cœur n'est pas chose cent fois plus indélicate que dérober un flacon parmi tant.

— Avec cela, se dit-il, elle m'aimera, je l'espère.

Et maître corbeau, sur la poutre perché, comme un écho : « Je le crois, je le crois, crois, crois, crois... »





SCÈNE TROISIÈME

(La salle à manger.)

Juliette et Pierrot achèvent le repas, seuls pour la première fois, maître Bellarmin ne devant revenir que le soir.

Elle jabotte, adorablement jolie.

Pierrot rêve, conspire, se tait.

Qui sait ce qui se passe derrière ce front mutin, quelle malicieuse pensée glisse en ce divin regard?

Juliette est femme, et cela veut dire tant de choses, tant d'intuition, tant de finesse.

Qui sait si le secret de Pierrot est pour elle un secret?

Ils se parlent en eux-mêmes.

Cependant, lui, brusquement, lui offre de goûter à une gourmandise défendue, un vieux vin dont il a un flacon.

Est-elle gourmande?

Est-elle consentante?

Sans hésiter elle tend son verre, blanche tulipe.

Pierrot l'emplit.

— Et toi, tu ne bois pas?

Boire un philtre d'amour! Oh non, ce n'est pas la peine, et cependant, pour ne point l'étonner, à son tour il se verse.

Ils ont bu...

Ils causent à mi-voix dans la splendeur de ce jour de printemps.

Le charme opère doucement.

Les voix deviennent de plus en plus tendres, les mots de plus en plus rares, leurs mains se sont rejointes

Et sur le front de Juliette, qui s'incline, câline, sur son épaule, Pierrot, chastement, dépose un baiser.

SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes; Mᵉ BELLARMIN

Ils n'entendent rien, pas même le maître, qui entre brusquement, inattendu.

Pierrot s'est redressé.

Juliette soupire : « Pourquoi m'éveiller ? »

Il se jette aux pieds de Bellarmin : « Punissez-moi, seul je suis coupable. Elle est innocente, je lui ai fait boire le philtre, et, vous le savez, elle ne pouvait résister. »

Si Bellarmin le sait, lui qui le fit lui-même du plus vieux, du plus pur vin de Chypre, dans lequel il versa, à pleins bords, l'espoir, la confiance, la conviction, le courage, la foi, l'illusion sacrée.

Vouloir, c'est pouvoir.

Le maître sorcier donne à qui le lui achète la volonté, la force de vouloir.

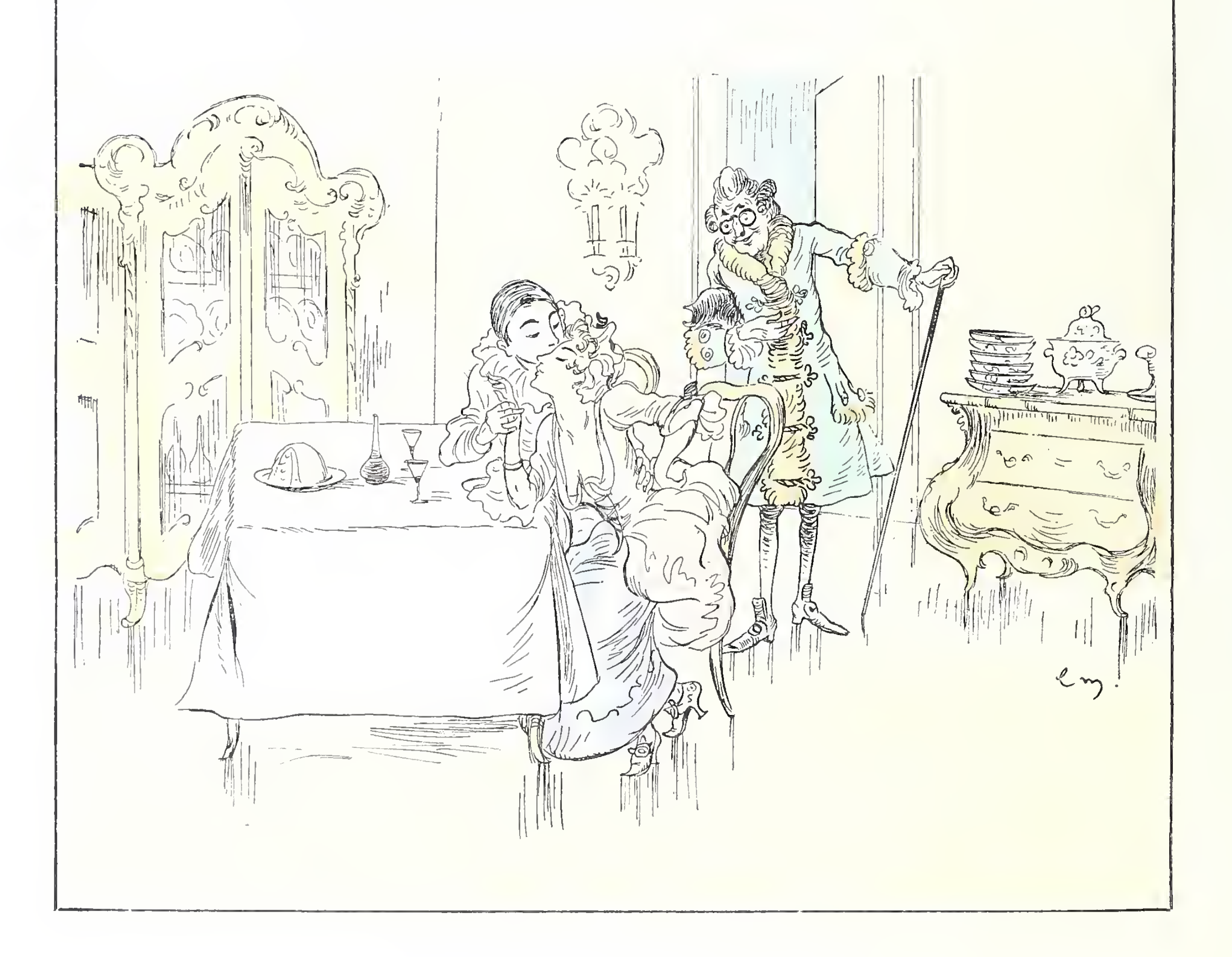
Le philtre d'amour, le seul, le vrai, — n'en dites rien, car c'est sa fortune, au bon magicien — c'est maître Printemps qui le fit de la tiédeur de sa brise, de la senteur de ses parfums, de la jeunesse de leur cœur.

Le philtre qu'ils ont bu ne fit que leur donner l'audace qui leur manquait pour s'avouer qu'ils s'aimaient.

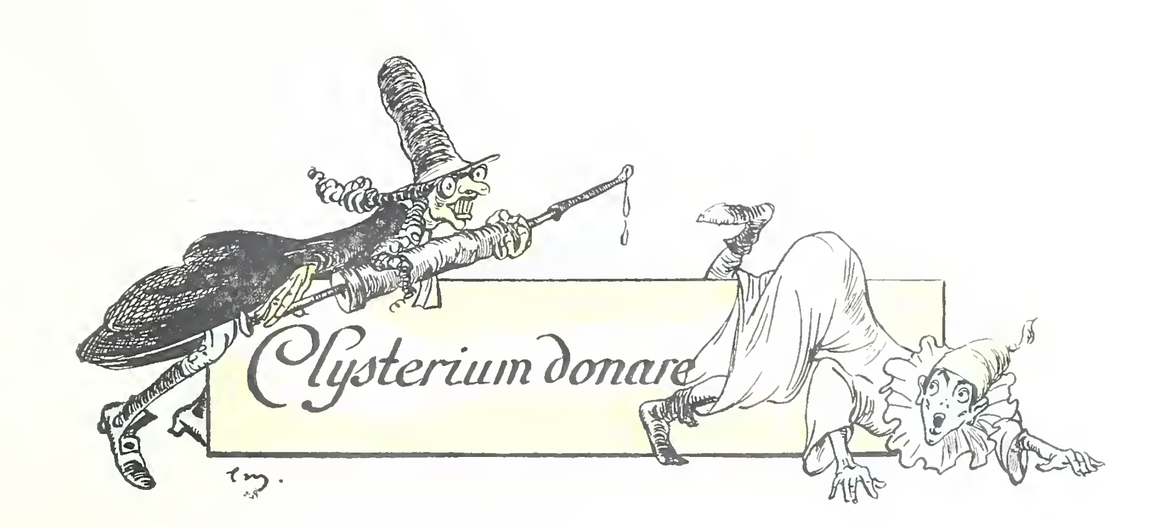
Ils s'aiment, lui les aime aussi.

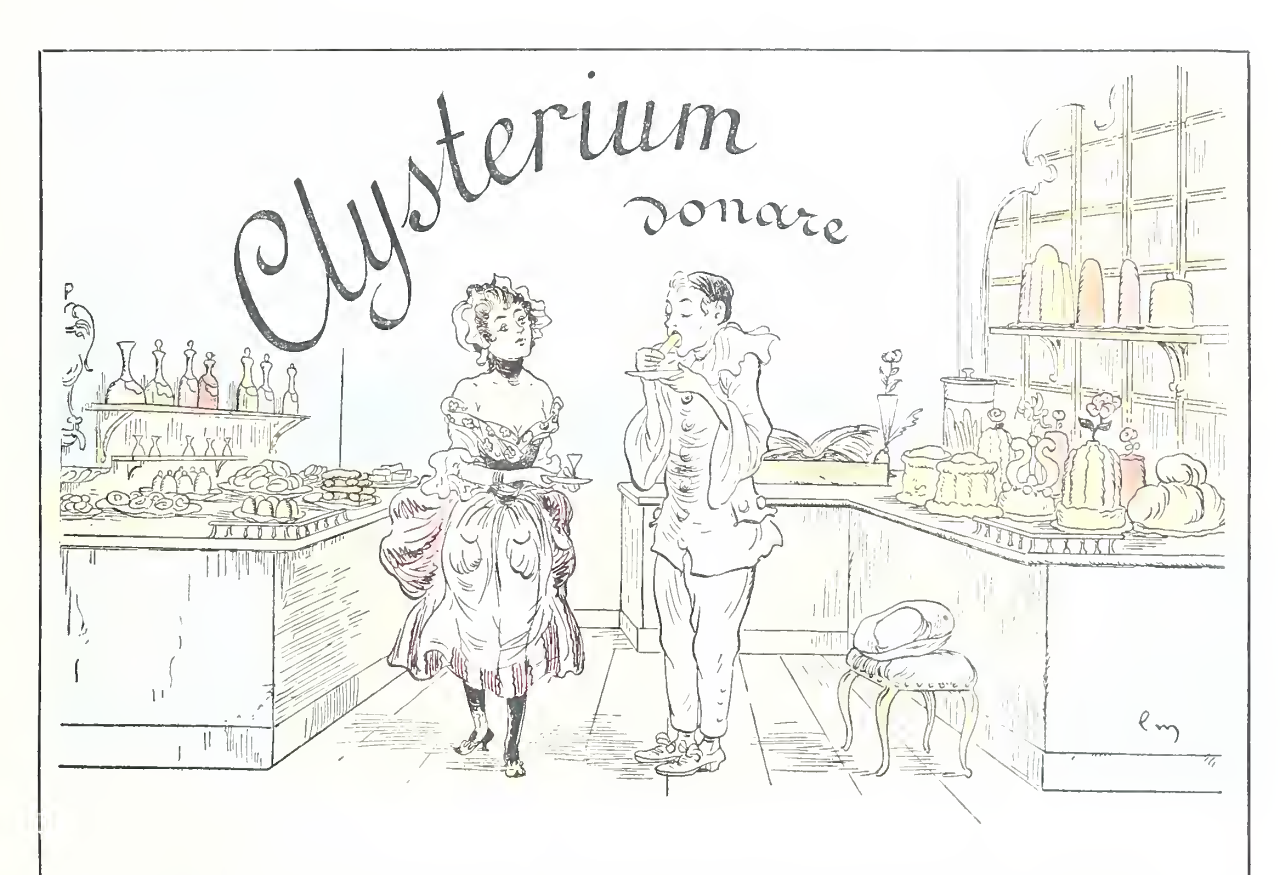
Il prend donc leurs deux mains.

Il les unit, il les bénit.



A l'ami Camille Hischmann.





PERSONNAGES : PIERROT, fils de famille; LE DOCTEUR TANT-PIS; LE DOCTEUR TANT-MIEUX; M. DIAFOIRUS, apothicaire; Mlle CATHOS, pâtissière; Mme MÈRE DE PIERROT

SCÈNE PREMIÈRE

(La boutique de Cathos, la jolie pâtissière.)

Pierrot, que pousse la gourmandise, entre dans la boutique de pâtisserie.

La jolie Cathos s'empresse de lui offrir une assiette vide pour poser les friandises choisies.

La main de Cathos est potelée.

Le regard de Pierrot s'y arrête un instant, remonte le long du bras, court vêtu, arrive à la gorgerette fleurie et parvient, extasié, au frais minois, digne de quelque princesse du pays de Tendre.

Pierrot sent une bouffée de chaleur lui monter au cœur.

Pour dissimuler son trouble, il se met à empifrer des gâteaux.

Et la friponne, que souventes fois — mais en vain — d'autres galantins aguichèrent, de lui offrir de chaque sorte de pâtisseries, des plus friandes et des plus chères.

Pierrot n'ose refuser.

Il mange.

Il mange.

Il mange.

Pierrot, enfin, s'arrête.

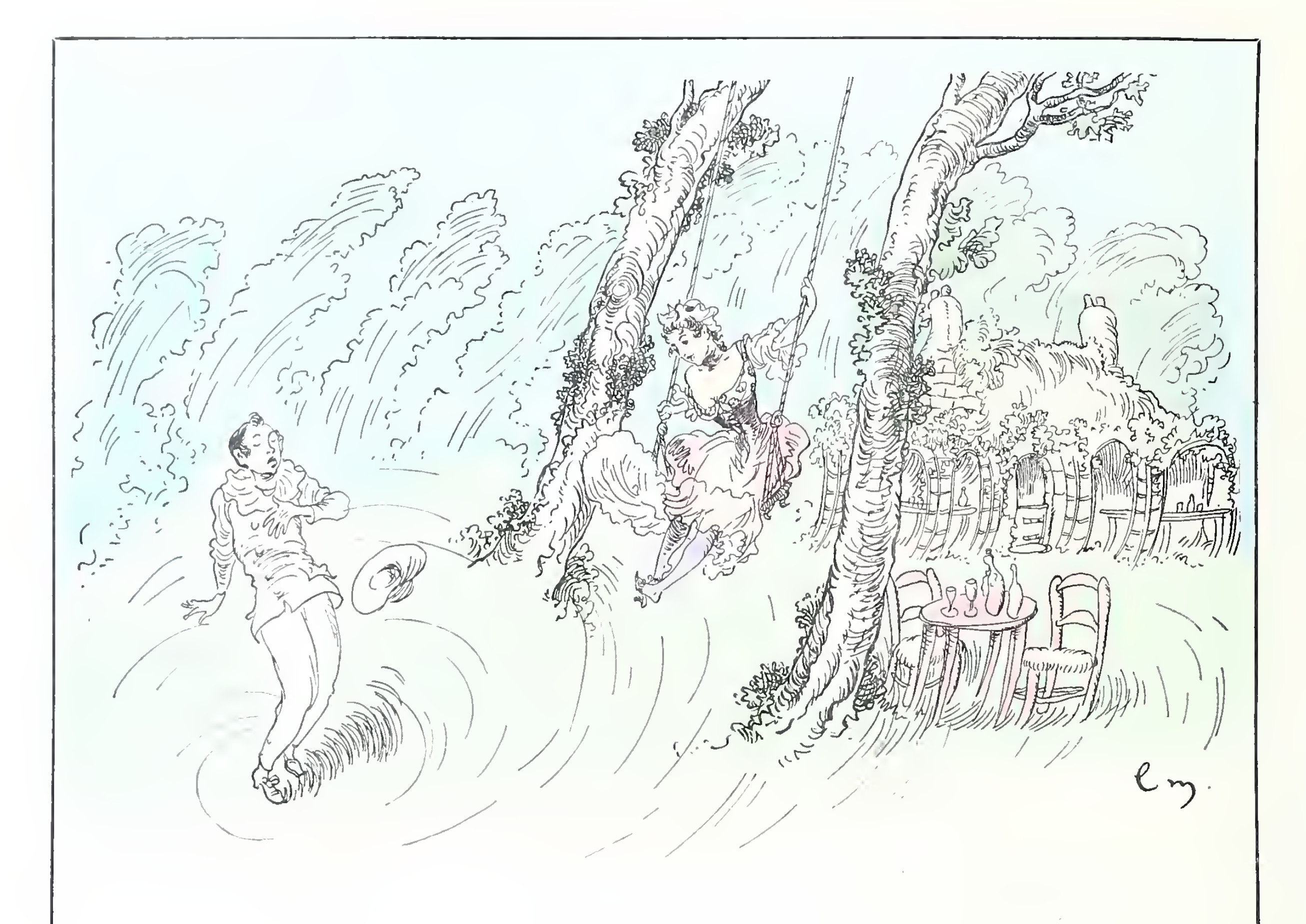
Il paye le festin.

Il a dépensé — mais n'est-il pas resté une heure durant en la boutique à contempler la belle enfant? — six livres et quinze sols.

Il eût donné cent écus, le fat parfumé, pour mordre à ce bonbon, rose comme pâte de cerise, qu'est la lèvre de Cathos, la jolie.

Mais cette lèvre sourit, moqueuse, inaccessible.

Et Pierrot s'en va le cœur gros, l'estomac plein.



SCÈNE DEUXIÈME

(La chambre de Pierrot.)

Pierrot dort.

Il rêve.

D'abord un rêve tendre. La jolie pâtissière, gagnée par ses prières, confiante en ses serments, a consenti à le suivre.

Ils vont, par la campagne, vers le bois sombre tapissé de mousse.

En route, ils rencontrent une guinguette.

Sous la tonnelle ruisselante de roses, ils s'assoient.

On leur apporte des liqueurs dorées, des pâtisseries sucrées.

Cathos aperçoit une escarpolette.

Vite elle y saute.

Pierrot la balance.

C'est un froufrou de soie, une envolée de jupons roses au milieu desquels se trémoussent deux petits pieds chaussés de satin bouton d'or.

— Plus haut! plus haut!

La jolie Cathos s'envole vers le ciel, passe et repasse comme un nuage de lumières et de parfums.

Pierrot sent son cœur se troubler à ce balancement.

— Plus haut! plus haut!

La sueur froide perle sur son front.

L'escarpolette, la tonnelle, la guinguette, tout tourne, tout tourne.

— Plus haut! plus haut!

Il sent le sol se dérober sous ses pas; il va crier, il... s'éveille!



SCÈNE TROISIÈME

(Même décor.)

Mme PIERROT; MM. TANT-PIS et TANT-MIEUX

M. Pierrot est malade.

Il grelotte la fièvre.

Sa figure, d'ordinaire si pâle, est congestionnée.

Lui, si gourmand, s'effare à l'idée d'une nourriture.

Ses mains sont brûlantes, il ne peut se lever.

Madame sa mère, qui a cette banale faiblesse de l'aimer, a envoyé querir deux médecins.

Ils entrent.

M. le docteur Tant-Pis s'approche, grave et sombre, tâte le pouls en comptant le temps sur son oignon d'argent, fait tirer la langue, écoute la respiration, ausculte l'estomac, tâte le ventre, le choque de son long index, toc, toc, demande à voir les urines.

M. le docteur Tant-Mieux, du premier coup d'œil, a compris.« Ce n'est rien, une petite indigestion du gourmand. Un jour de diète suffira. »

M. Tant-Pis veut autre médication : 1° *saignare;* 2° *purgare et postea...*

— Mais non, cher confrère, c'est superflu.

— C'est indispensable, mon honorable assistant.

— Mais non.

— Mais si.

— Vous êtes un âne bâté.

— Vous en êtes un autre.

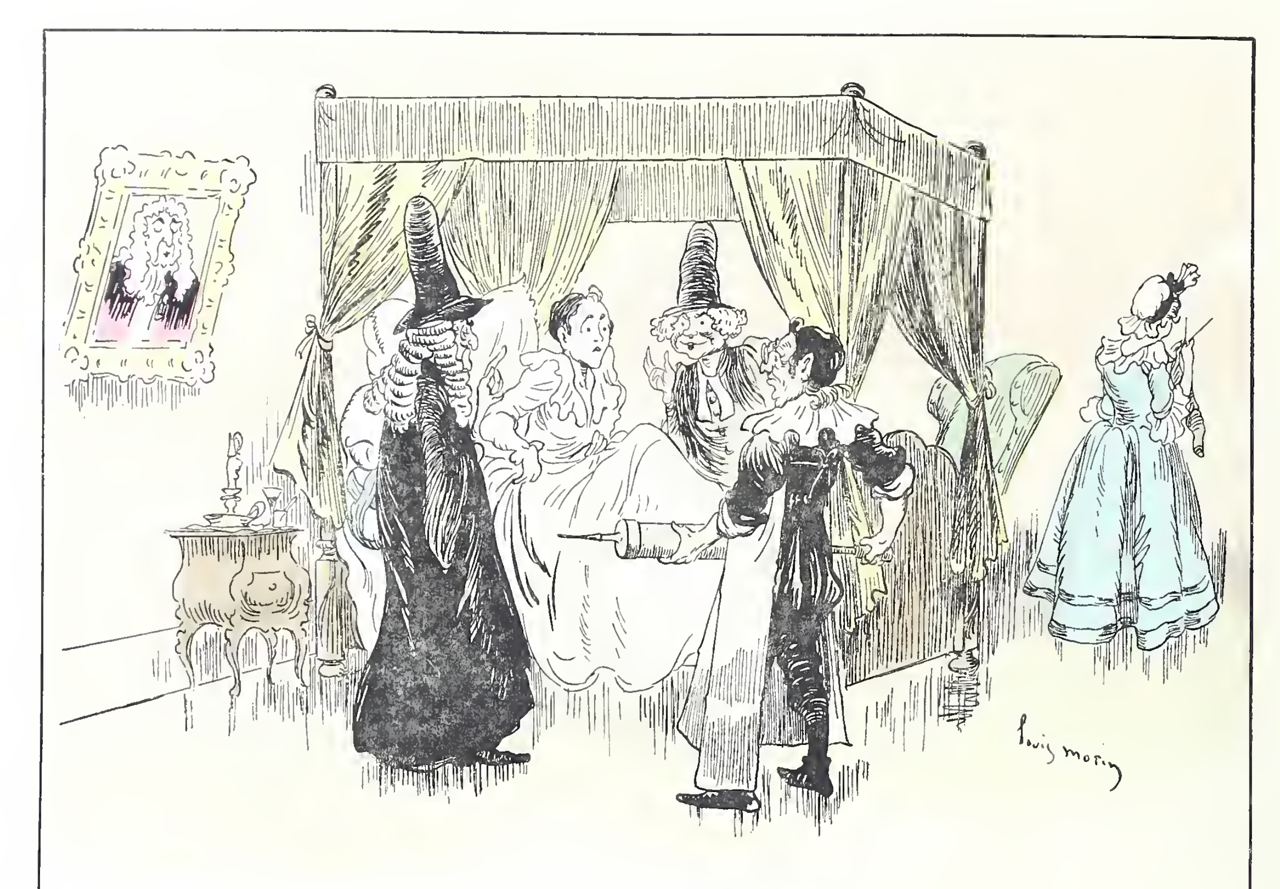
Madame, mère de Pierrot, affolée, s'entremet, rétablit le calme. Son fils va donc mourir?

L'accord enfin se fait.

Tant-Pis et Tant-Mieux sortent pour aller querir le remède.

— Ce ne sera rien, rassurez-vous.

— Je lui sauve la vie, je vous le promets.



SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes; M. DIAFOIRUS

MM. Tant-Pis et Tant-Mieux ramènent M. Diafoirus. M. Diafoirus a un beau tablier blanc à bavette et un clystère luisant comme l'or.

Pierrot, épouvanté, se récrie : « Jamais! »

Tant-Mieux insiste, conciliant : « C'est si vite fait, un petit bouillon. »

Tant-Pis fronce le sourcil : « Votre vie en dépend. »

Diafoirus est pressé : « Ça va refroidir, ça ne sera plus bon. »

Pierrot est indigné : « Oh! non, jamais. »

La maman entre en scène : « Va, mon fils, si je pouvais le prendre à ta place. Je t'en prie, fais cela pour ta mère. »

Fils dénaturé, Pierrot résiste à ces arguments.

L'apothicaire est révolté : « En voilà des façons de petite marquise. Si le monsieur croit que je suis là pour son bon plaisir. Si encore c'était la jolie Cathos, l'adorable pâtissière qui, la semaine d'avant... »

Pierrot ouvre un œil.

Cathos, la belle confiseuse...

— C'est vous qui..., c'est vous que...

— Moi-même, et cet instrument.

— C'est le même?

— Le même.

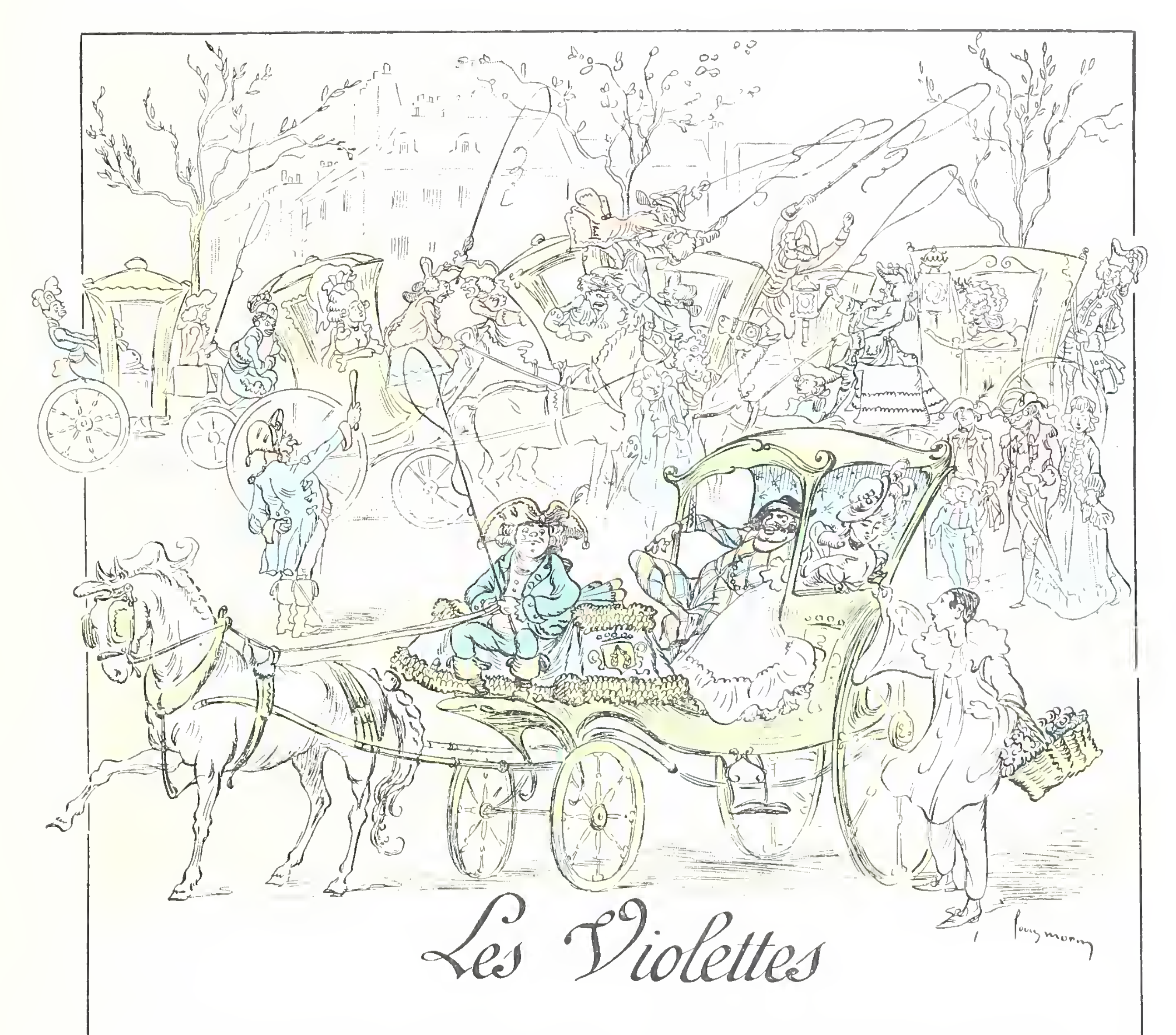
Enfin, qui leur dira cette fantaisie, Pierrot est vaincu.

Sauf M. Diafoirus, tous se détournent.

Et Pierrot aussi.

A l'ami Adolphe Brisson.





Les Violettes

PERSONNAGES : PIERROT, L'AGENT, ARLEQUIN, LES PETITES OUVRIÈRES, COLOMBINE
LA MARCHANDE DE JOURNAUX

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente un boulevard très encombré.

Pierrot, au bord du trottoir, tient un grand panier carré en osier, rempli de violettes qui embaument l'air : — A la violette! la belle violette! Il regarde les voitures qui tricotent devant lui un filet de Pénélope défait aussitôt que noué. Tout à coup un arrêt et l'encombrement.

— A la violette! la belle violette!

La foule arrêtée regarde l'infranchissable mêlée. Dans la mer houleuse des voitures émergent des torses hurlants.

— A la violette! la belle violette!

Un attelage est arrêté au bord du trottoir, un landau vert rechampi de rouge; c'est évidemment Arlequin. Pierrot reconnaît son loup noir fait d'une grosse moustache brune et de favoris à la russe. Colombine est à son côté.

— A la violette! la belle violette!

Colombine les trouve adorables ces fleurettes qui gentiment envoient à ses roses narines leur odorant baiser.

— A la violette! — Combien? demande le galant Arlequin. — Cent sous, grogne Pierrot, jaloux.

Arlequin jette la ronde pièce dans le panier — généreux comme un voleur. — Le nez retroussé de Colombine disparaît parmi les fleurs.

— A la violette! la belle violette!

Le nœud gordien est tranché; nouvel Alexandre, l'Agent a résolu le problème; les voitures reprennent leur route, mais les piétons forment une armée sur les trottoirs.

Et l'Agent, tel Moïse, de sa baguette blanche écarte les flots de la mer Rouge. Josué arrêtant le soleil n'eut pas geste plus beau, plus noble, plus impérieux. Les Hébreux passent et la mer se referme.

— A la violette! la belle violette!

SCÈNE II

Les mêmes, SIX TROTTINS

Trois trottins passent, menues comme des souris; elles s'arrêtent devant le panier de Pierrot.

— Ça sent rien bon, dit une de ces petites malapprises qu'on envoya quatre ans étudier la grammaire à la laïque.

— Combien qu'ça coûte? demande une gente frimousse avec des cheveux de caniche et un collier de ruban rose.

Pierrot la trouve si mutine qu'il lui tend le bouquet : — Ce n'est rien pour les jolies filles.

— Chouette alors, dit la malapprise en lui sautant au cou.

Et toutes, à la queue-leu-leu, embrassent à leur tour l'Enfariné pour avoir un bouquet.

— A la violette! la belle violette!

SCÈNE III

PIERROT, L'AGENT, UNE BLANCHISSEUSE

Pierrot rêve. Sa joue, si blanche, a de roses brûlures — les baisers des trottins. Il rêve, il est heureux, il en oublie de crier : — A la violette!.





Mais, brusque, un heurt l'éveille.

Il tressaute, se retourne effaré. L'Agent se dresse devant lui, il a l'air de sortir de la grosse plaque d'égout comme d'une boîte à surprises.

— Cir-cu-lez!

Pierrot voudrait savoir pourquoi.

— On n'a pas le droit de vendre ici. Circulez, que j' vous dis, ou j'confisque le fourbi.

Pierrot a un sourire blagueur.

— Je ne vends pas, je donne mes violettes, je ne suis pas un camelot, j'ai le droit de me tenir où il me plaît dans la rue, de rester à la place qui me convient le temps que je veux... A la violette! la belle violette!

— Vous les donnez, vos machines?

— Oui, mon colon, je les donne.

— Alorsse donnez-moi-z-en.

— Que nenni. Je les donne, oui, mais à qui me plaît, à celle que j'aime; je les donne aux blondinettes, aux roussottes, aux brunettes. (*Passe une blanchisseuse de quinze ans avec un corsage de toile rose à pois blancs.*) Je les donne à cette frimoussette du bon Dieu.

La petiote dit merci et s'éloigne en envoyant un bécot.

— Je ne donne pas à Croquemitaine, ce n'est pas la peine; je ne donne pas à Mangetoucru, turlututu. A la violette! la belle violette!... Cir-cu-lez!

Et Pierrot se paye la tête du Sergot qui s'éloigne en ronchonnant dans sa moustache :

— Je te tiens à l'œil, va, proparien; je te pigerai...

Mais c'est en vain qu'il guette, l'Enfariné donne ses violettes et ne les vend pas; en vain l'œil de la police ne quitte pas notre ami, laissant les fiacres s'accrocher, écraser les passants, les camelots dessiner à terre leurs poissons à la craie pour amasser les badauds. Pierrot fait hommage de ses fleurs et n'en vend aucune. — A la violette! — Le Sergot malin a en vain essayé d'envoyer un camarade en bourgeois qui est venu marchander les fleurs. Pierrot l'a regardé longuement, l'œil cligné, et très poliment lui a demandé des nouvelles de la fille de sa mère.

— A la violette! la belle violette!

Le panier est vide maintenant. Pierrot s'en va, le nez au vent; il passe moqueur sous le nez de l'Agent, sifflotant : « J'ai du bon tabac ».

Le Sergot (*en lui*). — Moi aussi j'ai du tabac... pour t'y passer, proparien.

SCÈNE IV

Pierrot revient à la place d'hier. Il n'a plus de violettes parce qu'il n'a plus d'argent; et il n'a plus d'argent parce qu'il a donné ses violettes au lieu de les vendre, et qu'il a bu — le vilain ivrogne — les cent sous d'Arlequin. Il s'excuse en disant qu'il avait la fièvre (les baisers des trottins). Il aperçoit, fidèle à son poste, l'agent qui veille. Pierrot s'avance à pas de loup, et crac, dans l'oreille, par derrière : — A la violette la belle violette! Le Sergot grimace.

Pierrot attend alors sur le bord du trottoir; il attend que repassent les petites ouvrières de la veille, celles dont il orna le corsage de violettes et dont le baiser rendit rose sa joue pâle. Pour tuer le temps il regarde les journaux illustrés pendus au kiosque de la vieille, comme des mouchoirs qui sèchent à la corde dans un pré. Il entend un gazouillis, se retourne : ce sont elles.

Il fait un pas; mais elles, sans le reconnaître, continuent leur route, se moquant.

Elles l'ont pris pour un maçon — ou un mitron. Les trois autres repassent. Il les arrête résolument.

— Vous me connaissez bien, que diable! Je vous ai donné hier ces belles violettes...

— Ah! oui, répond le petit caniche frisé. T'en as-t-i encore?

— Je n'en ai plus, vous avez tout emporté.

— Alors, si tu n'en as plus, qu'est-ce que tu veux?

— Ce que je veux, ce que je veux?... Un baiser...

— Oh! là là, c'te...

Et comme des moineaux la bande s'éparpille dans le carrefour. Pierrot a envie de pleurer.

Arlequin repasse en voiture avec Colombine. — Quel parfum, tes violettes, mon ami! Pour tantôt, garde-m'en le double d'hier...

SCÈNE V

Pierrot pleure. La vieille marchande de journaux, qui a suivi tout le manège, l'appelle.

— Que ça te serve de leçon! Faut jamais rien donner, mon garçon. Donner, c'est semer l'ingratitude et la rancune. Donne ton bien, ton temps, ton cœur, ta vie aux tiens et à tes parents, à tes enfants; les autres, qu'ils payent! Donner, c'est l'engrenage sans fin; aujourd'hui tu donnes le grain, demain c'est l'épi, après la gerbe; dimanche il faudra donner le champ entier, ou sinon, comme elles, on te tournera le dos, oubliant non seulement le cadeau de la veille, mais encore t'insultant parce que tu ne donnes rien aujourd'hui. Pleure pas, mon gars.

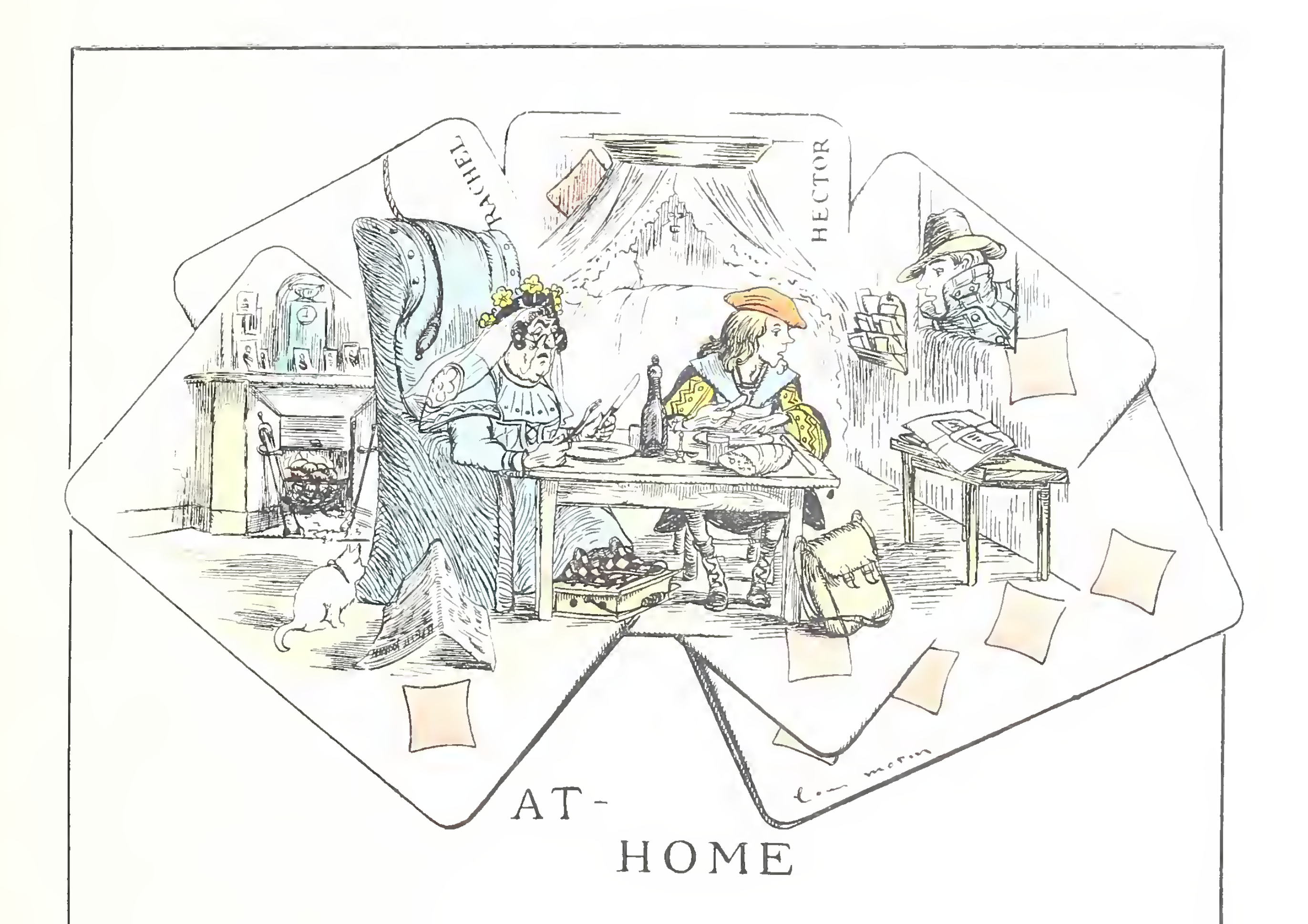
Et la vieille embrasse Pierrot qui sourit, parce qu'un souvenir lui revient de sa mère.

Consolé, il remonte à Montmartre.



A l'ami René Baschet.





AT-HOME

PERSONNAGES :

PIERROT, M. LE ROY DE CŒUR, M. RASTA, M. GREC, LE COMMISSAIRE, HECTOR, ARGINE, JUDITH, RACHEL, PALLAS

PREMIER TABLEAU

La loge de la concierge.

Midi.

Pallas et son fils Hector déjeunent.

Pierrot frappe au carreau de la loge :

— N'auriez-vous pas une chambre meublée à me louer ?

Malgré son ulster et son chapeau à la Rembrandt, la femme de carreau reconnaît Pierrot. Elle flaire de suite de quoi il retourne.

Elle a absolument son affaire.

Une chambre ravissante, le 26, au quatrième.

Mais quelle vue !

...Pour rien, quarante-cinq francs par mois, cent sous de service.

Pierrot, que l'heure presse, verse les fonds, demande la clef.

— Si monsieur veut bien s'inscrire sur le livre des voyageurs...

Ah oui ! le livre de la police...

Allons, il en sera quitte pour un faux nom...

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre meublée (?)

Pierrot, essoufflé, arrive. Il vient d'envoyer un petit bleu avec l'adresse qu'elle prendra en passant à la poste restante.

Une heure et demie. Elle ne peut tarder à venir. Elle, la comtesse de Trèfle, cette adorable petite brune, une amie de sa femme, qui envoie son mari en voyage...

Deux heures et demie. Comme elle est longue! Ces mâtines de femmes... quand elles sont à leur toilette... elles ne peuvent jamais être à l'heure.

Trois heures et demie. Sapristi, si elle ne venait pas? Si son mari?...

Il se penche à la fenêtre... Il écoute fiévreux dans l'escalier. Des pas... C'est elle.

— Enfin... Vous. — Toi... J'avais peur.

Argine est surprise, serait-elle en retard?

Pierrot lui dévore les mains de baisers. « Otez cette voilette épaisse, ce vêtement... »

Elle : « Quelle imprudence! Oh! tenez, c'est mal ce que nous faisons. Oh!... c'est mal... Si votre femme... » Pierrot a un léger haut-le-corps.

Toc, toc, toc. « Au nom de la loi, ouvrez. »

— Ciel! Alexandre! Mon mari! Il m'aura suivie.

— Au nom de la loi, ouvrez. — Où me cacher... Tiens, un placard...

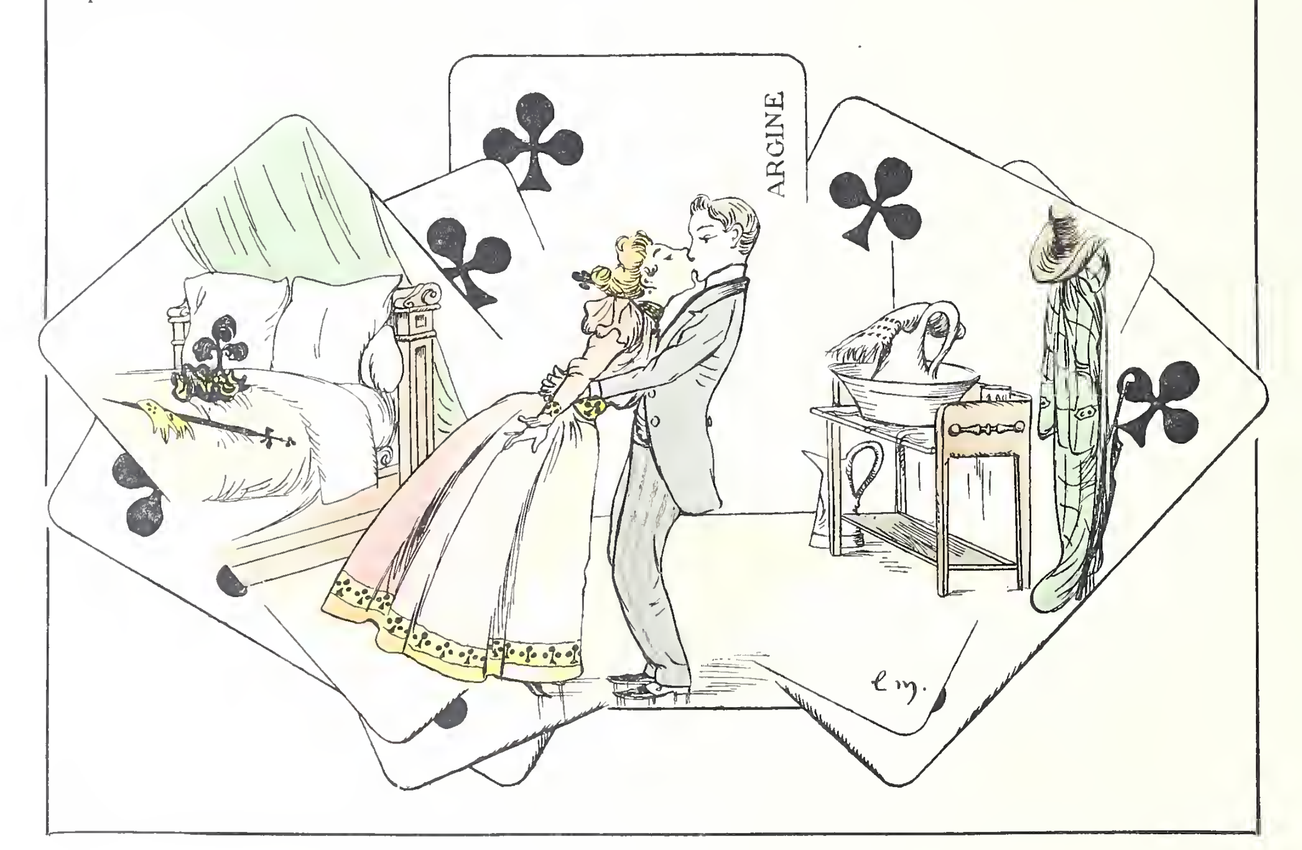
Au nom de la loi, la porte, légalement crochetée, s'ouvre.

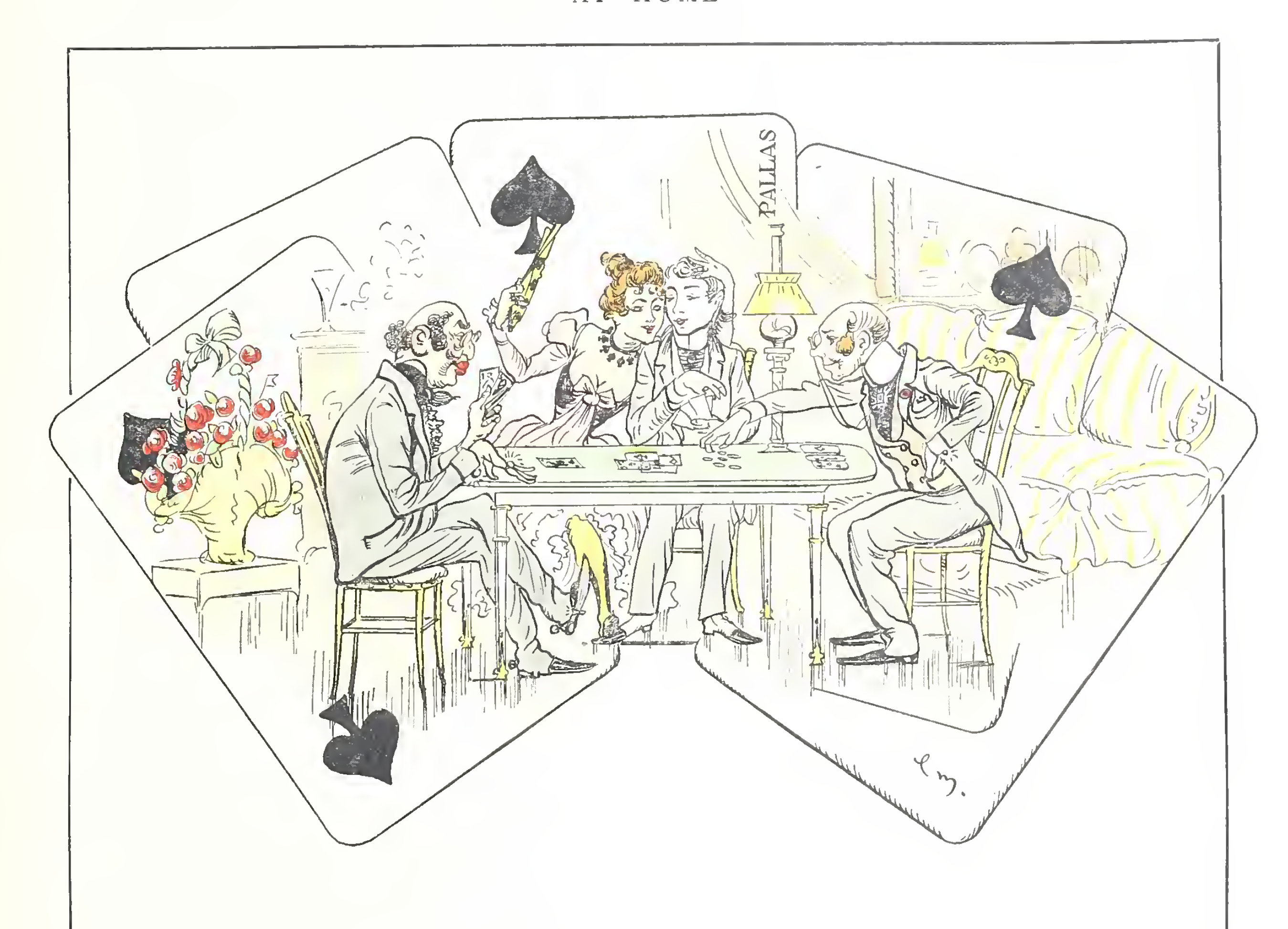
— M. le commissaire vient questionner une bonne infidèle qui demeure ici au 27.

— Mais, ici, c'est le 26!

— Ah! sapristi, je me suis trompé. — M. le commissaire se retire et s'excuse...

La comtesse de Trèfle a vite remis... son chapeau, sa voilette. Cette émotion, jamais elle ne pourrait... Elle se sauve.





TROISIÈME TABLEAU

Le boudoir de Rachel de Pique.

On taille une petite banque.

Pierrot, Rachel de Pique, M. Grec et M. Rasta, deux connaissances que Pierrot a faites en dinant au cercle.

Décemment, il n'a pu rentrer chez lui.

On le croit à un diner de fiançailles à Meulan.

On joue.

Pierrot perd.

Il est vrai que Mme Rachel est avec lui d'une tendresse exquise qui lui laisse peu le loisir d'être bien à son jeu.

Enfin, le jeu va cesser.

La bourse de Pierrot est vide.

Il va pouvoir causer plus librement à Rachel.

Mais, justement, celle-ci s'aperçoit qu'il va être minuit et qu'à cette heure elle ne peut décemment retenir ses convives.

Pierrot est reconduit vers la porte...

— Par ici la sortie.

AT HOME

SCÈNE QUATRIÈME

Chez Pierrot.

Judith Pierrot coud près de la lampe, en attendant son mari.

Son père, M. Le Roy de Cœur, somnole sur son journal.

L'heure s'écoule doucement.

Un coup de sonnette.

C'est lui.

Pierrot entre brusque.

A ce tableau calme, ses nerfs tombent.

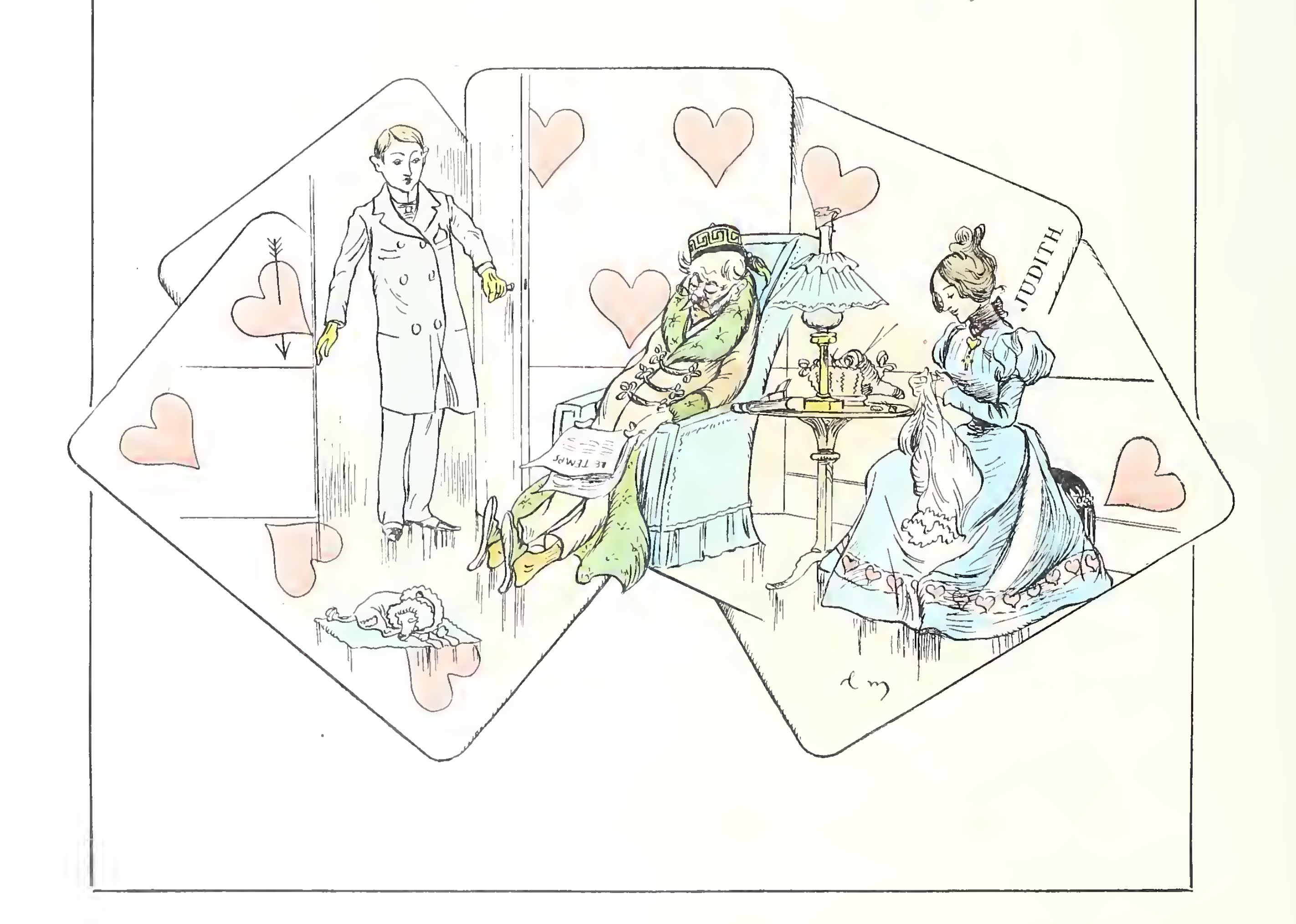
Sa migraine s'envole, sa rage se fond, son sourire lui revient.

Il embrasse longuement sa femme. En repassant en sa tête la sotte journée : « Imbécile... triple sot ! »

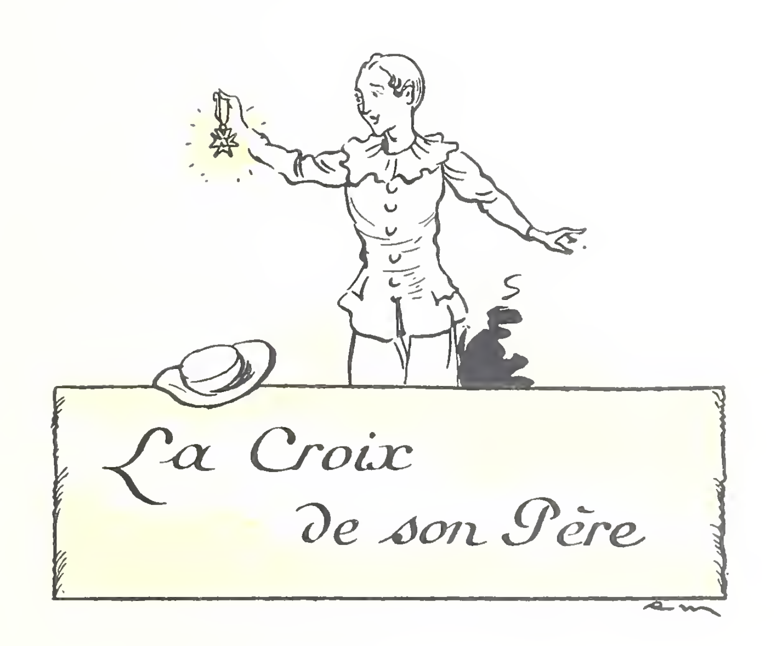
Ce faux, cette peur, cette escroquerie... Il eût évité tout cela s'il fût resté simplement, sagement près de sa femme.

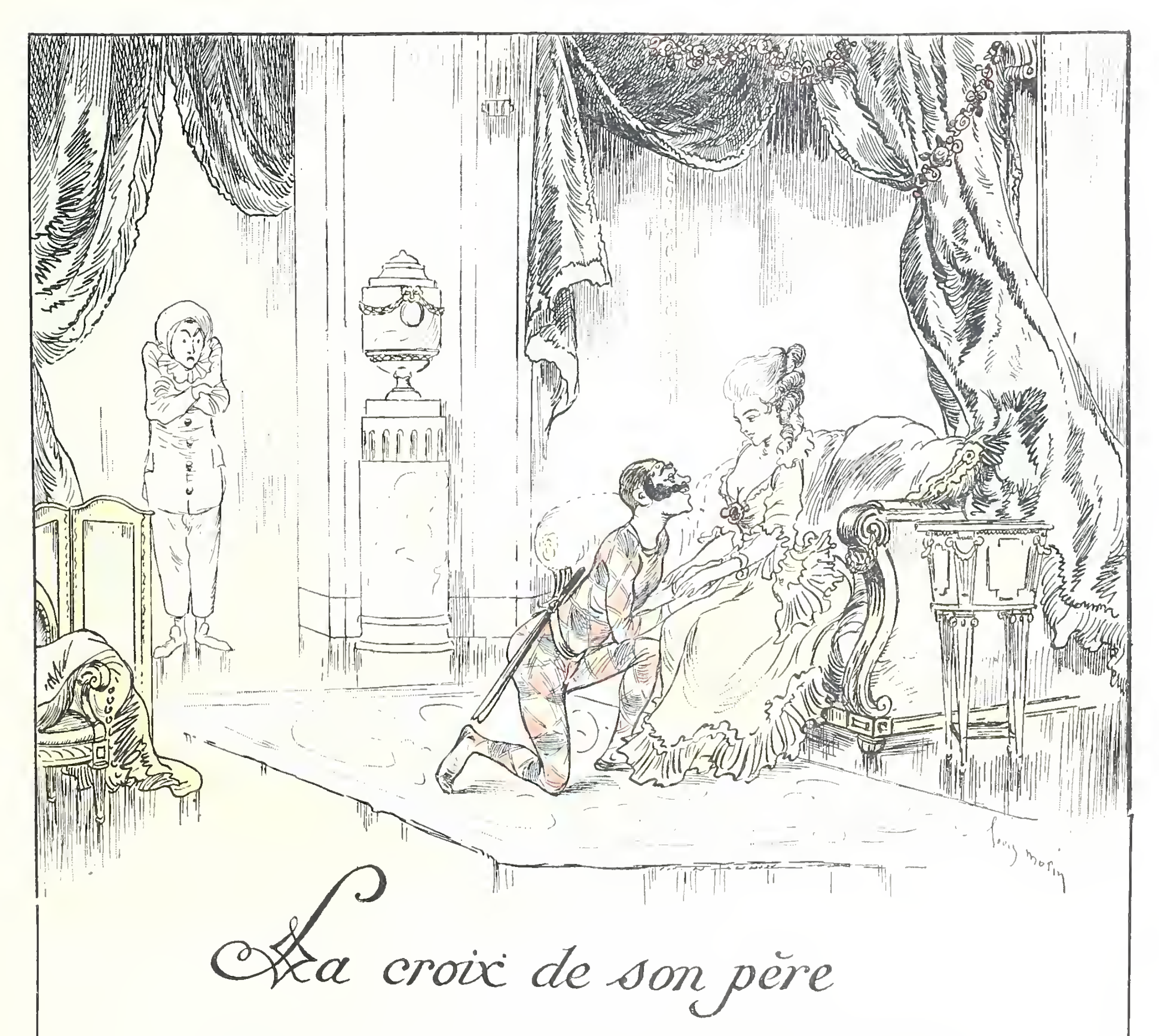
At home.

A son foyer.



A l'ami Glaudinont.





La croix de son père

PERSONNAGES : PIERROT, poète; POLICHINELLE, fermier général; ARLEQUIN; COLOMBINE; ZERLINE, sa camériste.

SCÈNE PREMIÈRE

Le riche boudoir de Colombine.

Arlequin, au lever du rideau, est aux pieds de Colombine qui lui abandonne sa main à baiser. Pierrot apparaît — bien mal à propos — on ne l'attendait pas.

Il apparaît, bras croisés, terrible, ne doutant plus de son malheur.

Colombine ne s'en émeut guère.

Arlequin ricane, la main à la batte, prêt à la riposte.

Avant que Pierrot, qui s'avance muet comme le commandeur, ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Colombine s'est dressée, fort courroucée.

— Qui vous permet d'entrer ici, tout de go, sans frapper, comme au moulin, enfariné que vous êtes? Sortez!

— Sortir de chez moi?

Colombine s'élance vers un bonheur du jour; ses doigts fluets farfouillent parmi les rubans, les papiers, les bijoux.

Elle en tire une feuille qu'elle fourre sous le nez de Pierrot.

C'est le bail, un bail que Pierrot maladroit fit faire au nom de Colombine.

— Vous êtes chez moi, mòssieu; sortez!

— Mes meubles, mes bibelots, mes livres!

— Vous êtes chez moi, ils sont chez moi, donc à moi; sortez!

— Rends-moi au moins cette croix de Saint-Louis, la croix de mon père, en cet écrin de velours.

— Elle est de fine marcassite, un vrai bijou, répond Colombine; je la garde.

Et Pierrot blanc jusqu'aux lèvres sort en jurant de se venger.

SCÈNE DEUXIÈME

La rue, devant la maison de Colombine.

Le lourd portail en chêne sculpté s'est rabattu sur Pierrot chassé.

Passe M. Polichinelle, le fermier général.

Il connaît Pierrot dont avec ses collègues il édita les fables nouvelles, ornées de vignettes de Moreau le jeune. Il lui serre la main.

— C'est là que vous demeurez?

Pierrot va lui confier un secret.

Là, demeure la plus adorable comédienne qui soit; elle dévore tout ce que la Muse lui rapporte, mais elle a...

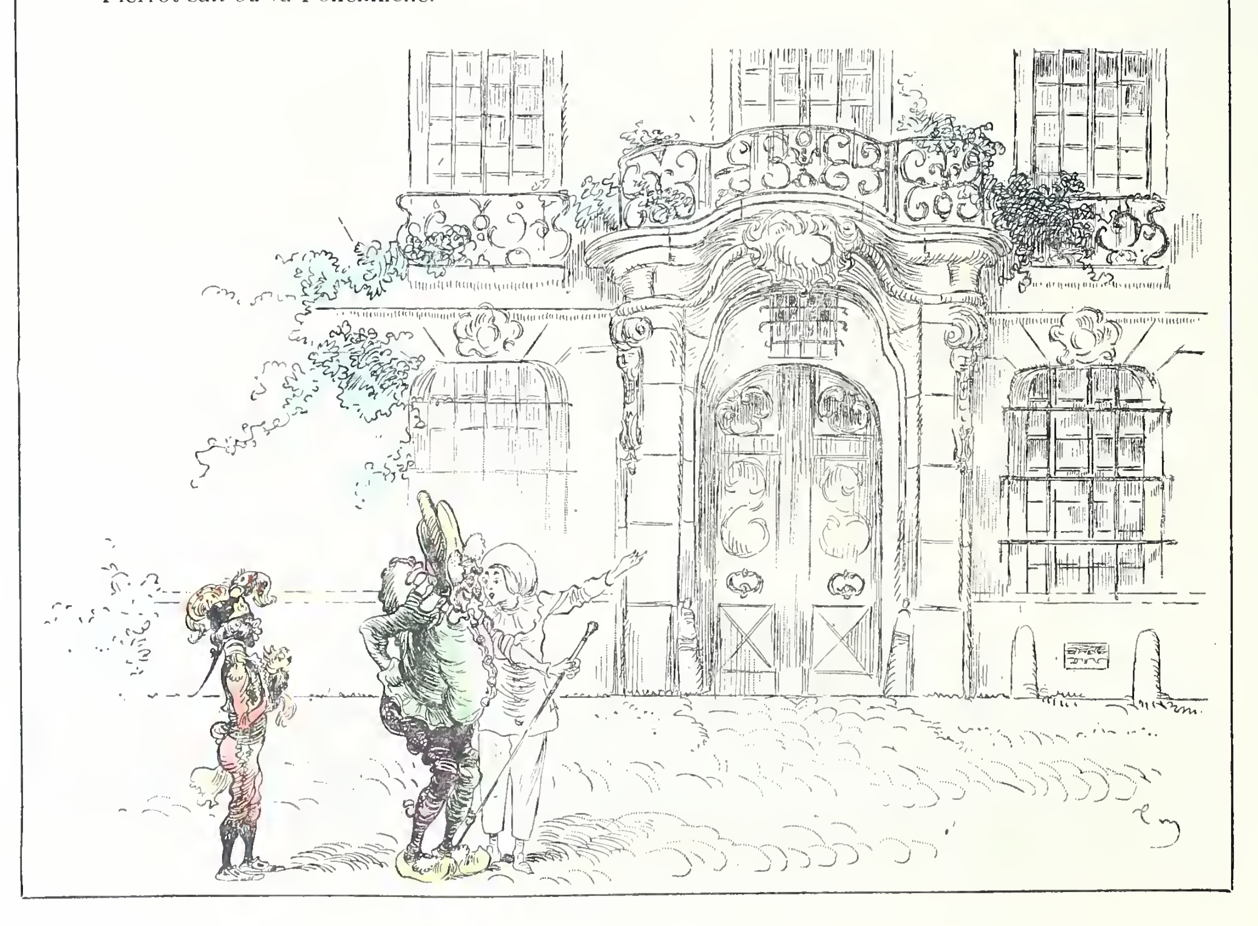
Et tout bas Pierrot détaille les charmes de Colombine à Polichinelle dont la face s'illumine.

Brusquement le fermier général, qui accompagnait Pierrot bras dessus bras dessous, se souvient qu'il a une course pressée à faire.

Il est désolé de quitter si vite son ami.

Il lui secoue la main, comme aux parents un jour d'enterrement, prend une prise, donne une pichenette à son jabot, pirouette sur son talon et s'éloigne.

Pierrot sait où va Polichinelle.





SCÈNE TROISIÈME

L'antichambre de Colombine.

On sonne. Qu'est-ce? Madame vient de sortir avec son fermier général, M. Polichinelle.

Zerline va ouvrir.

C'est Pierrot!

Zerline est saisie; elle est ravissante ainsi, toute rose, avec son bonnet de linon enrubanné de taffetas abricot.

— Monsieur vient pour voir Madame? Pauvre Monsieur!

Madame! Pierrot s'en fiche, c'est pour Zerline qu'il revient, pour elle — cent fois plus jolie, plus fraîche, plus potelée, pour elle qui est mille fois plus digne d'être adulée, adorée, servie: servante d'amour.

Pierrot vient l'enlever. Zerline saute de joie.

Elle va faire son paquet.

Pendant ce temps, Pierrot à pas de loup entre dans le boudoir.

. . . . ???.

La croix de son père !!!

SCÈNE QUATRIÈME

Le tribunal.

Pierrot plaide.

On l'accuse, avec la complicité de Zerline, femme de chambre aux gages de la plaignante, d'avoir à Mlle Colombine dérobé un bijou de prix, cela avec effraction et abus de confiance.

Le blanc avocat dépeint d'abord la fourberie de Colombine.

Elle le trompait — Zerline est là pour le dire — avec tous ses amis.

Elle l'a trompé avec Arlequin, ce bateleur.

Si encore c'eût été avec quelqu'un de haute marque, gentilhomme de cour ou magistrat de la Cour, un de ces hommes sérieux, intelligents et posés à qui le Roi notre Sire — les juges saluent — a confié la justice, ce dépôt sacré. Messieurs, il se fût incliné, honoré par ce partage.

Mais elle a été choisir un comédien! Fi donc!

Les magistrats ont un peuh ! de dégoût, comme une lampe à huile dont on remonte trop haut la crémaillère.

Et elle a eu le toupet de l'accuser de vol, elle qui le chassa de chez lui, qui osa conserver la croix de son père, la croix de Saint-Louis, que le Roi notre Sire — les juges saluent — accroche sur les poitrines des soldats et des juges!

La cause est vidée.

Attendu que la nommée Colombine a dérobé à un fils un souvenir paternel et royal;

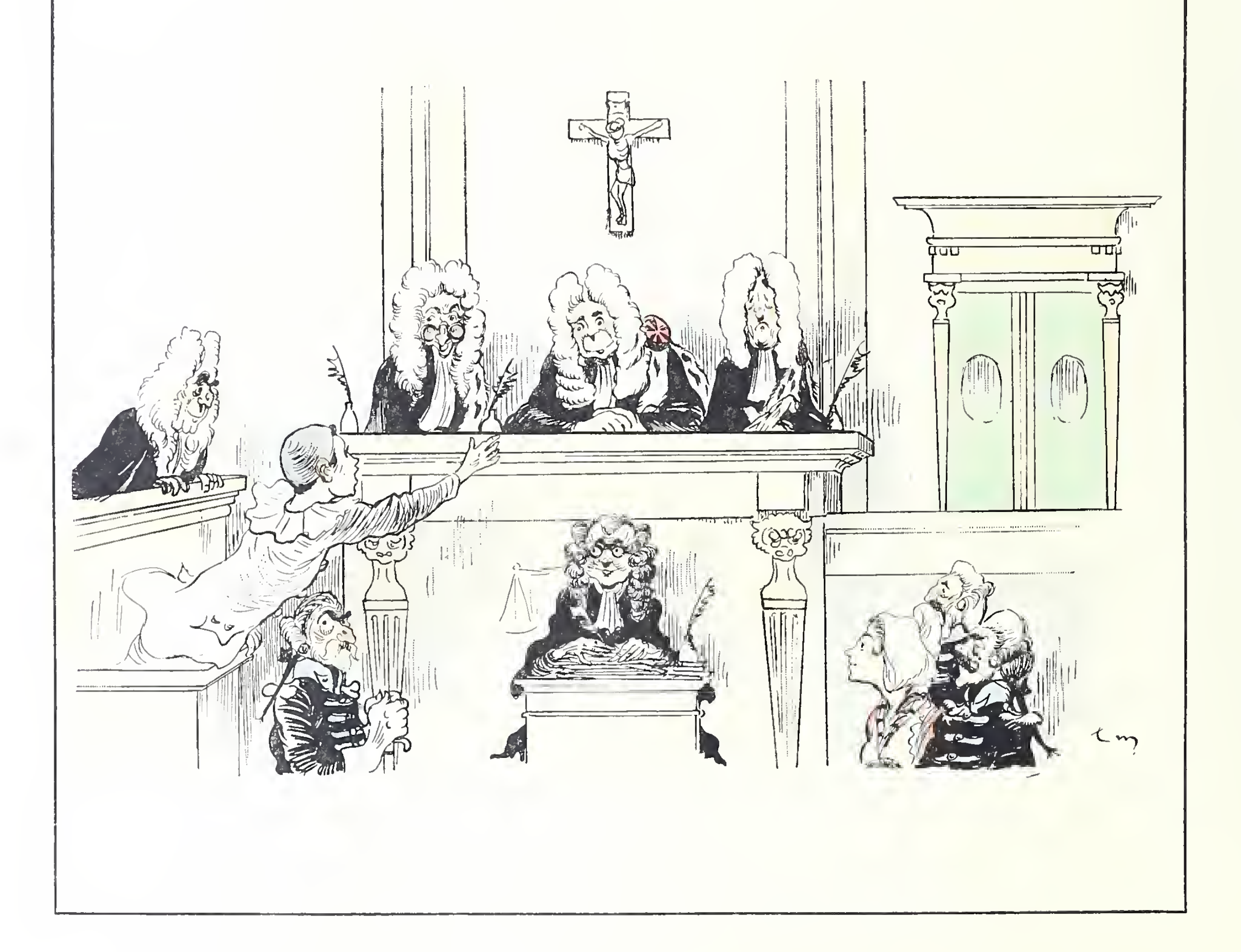
Attendu que, attendu que, attendu que...

Condamne ladite Colombine...

La condamne en outre aux dépens.

Et le président en sortant invite Pierrot à dîner, cependant qu'il fait dire à Zerline par son greffier, qu'il la prend dès ce jour pour servante à tout faire...

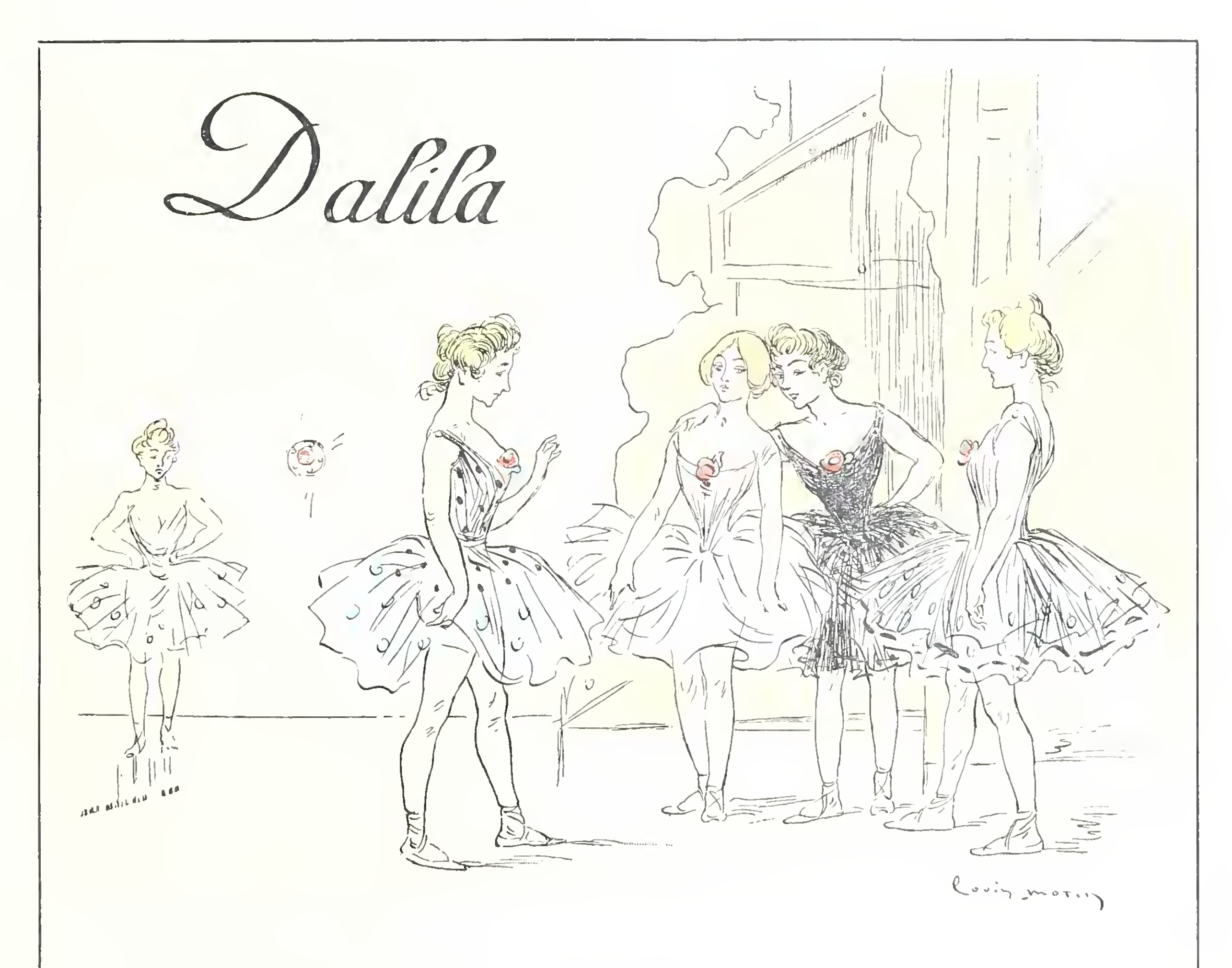
Aux gages qu'elle fixera.



A l'ami Marcel Baschet.



Dalila



PERSONNAGES

PIERROT, PANTALON, ARLEQUIN, CLOE
COLOMBE

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente un coin des coulisses aux Folies-Italiennes. Des danseuses, appuyées à des portants, causent.

Cloé raconte à ses camarades, qui la complimentent de ses dormeuses, que son protecteur, le banquier Pantalon, lui a promis une rivière de chez Boucheron si Pélican II — son pur sang — remporte le prix dans la course de haies qui aura lieu le lendemain, à Auteuil.

La petite Colombe, qui est très versée dans les choses de chevaux à cause de son ami l'entraîneur, n'est pas fâchée de troubler la joie de Cloé en lui donnant un tuyau désespérant.

A cette course est inscrit Palafox, avec la monte du jockey blanc.

Il battra Pélican II de cent longueurs, dans un fauteuil.

La rivière de Cloé est à l'idem.

— Le jockey blanc.

— Quel jockey blanc ?

— Tiens, ma chère, par le trou de la toile, là, dans la troisième loge derrière la dame en rose qu'a une bouche de tirelire...

SCÈNE DEUXIÈME

Uu cabinet particulier chez Machin, le cabaret à la mode.

Minuit!

Cloé et Pierrot soupent en tête à tête.

Deux heures sonnent.

On arrive au champagne.

C'est l'instant des confidences.

Pierrot demande à Cloé, qui se penche sur son épaule, ce qui lui valut ce petit billet doux signé d'elle, que l'ouvreuse lui remit avant le ballet.

— Tu me le demandes! Don Juan! Mais ta figure si aristocratiquement pâle, tes yeux brillants, ta belle prestance! Vois-tu, je t'adorai le jour où je te vis, à Longchamp, emporter haut la botte le Grand Prix de Paris. O mon blanc jockey, pour vous rejoindre, mon cœur bondirait par-dessus tous les brooks, toutes les rivières.

Pierrot, vaniteusement gobeur comme tous les hommes, se rengorge.

Il sonne le garçon, paye l'addition et demande une voiture.

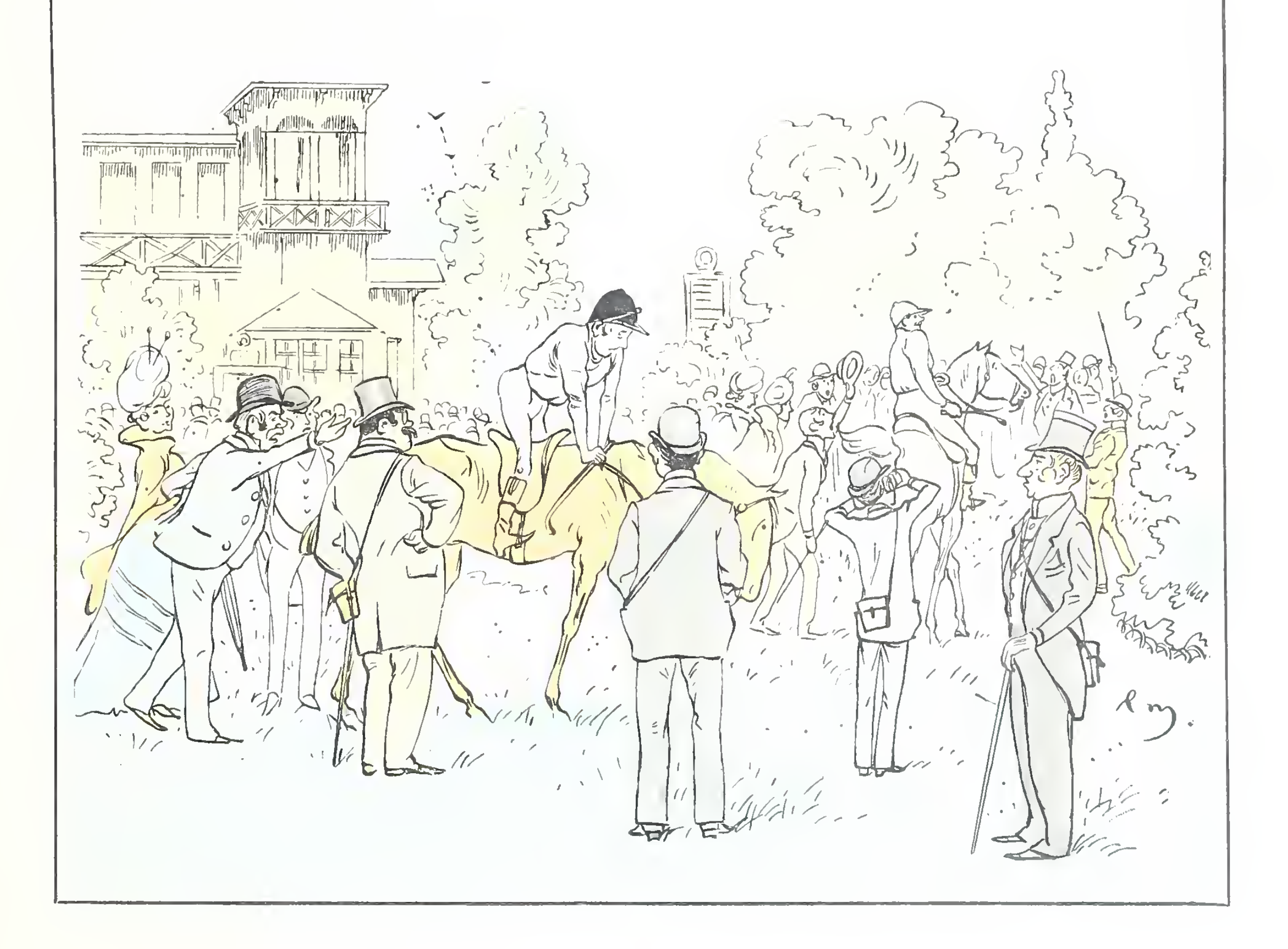
Cloé, en lui serrant les mains, le remercie de bien vouloir la reconduire.

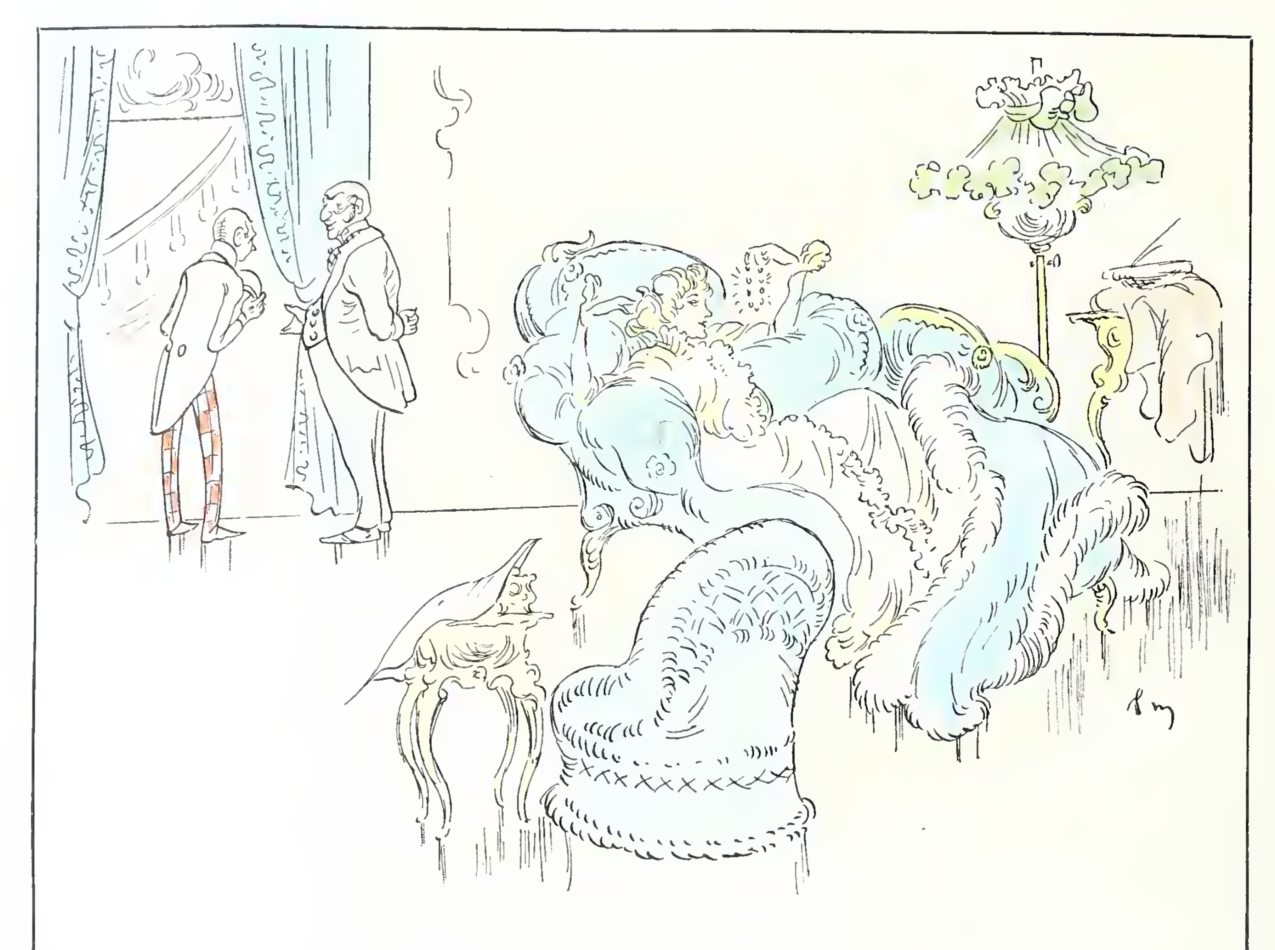


SCÈNE TROISIÈME

Le paddock, à Auteuil.

Ils courent, ils courent, les jockeys...
Ils courent. Ils ont couru.
La course est finie.
Les jockeys rentrent.
Tom-Pouce, toque bleue, casaque jaune et noire, les couleurs de Pantalon.
Il ramène Pélican, vainqueur, suivi de son patron qui ne se sent pas de joie.
Pierrot, toque noire, casaque blanche, menant Palafox II, battu, honteusement battu, contre toutes les vraisemblances.
Palafox, grand favori, mal poussé, mal enlevé par son jockey attardé.
Arlequin, le propriétaire, traite Pierrot de Turc à More.
Au dehors, la foule houleuse crie.
On a mis sur Palafox, grand favori.
On a payé quinze.
Il est battu par un canasson.
C'est un coup monté!...
Arlequin verdit.
Pierrot se mord les lèvres.





SCÈNE QUATRIÈME

Le salon de M. Pantalon.

Bronzes d'art et tableaux de maitres représentant des chevaux.

La belle Cloé, étendue sur une chaise longue, fait couler entre ses doigts la rivière de diamants.

Pierrot, annoneé, entre.

Cloé ne détourne pas les yeux du joyau. Elle sourit d'une manière adorablement perfide. Pierrot se déconcerte.

Il vient offrir ses services à M. Pantalon.

Il a quitté l'écurie d'Arlequin.

Pantalon est ravi. Un jockey de la valeur de Pierrot! Mais, comment donc!

Doueement, Cloé interrompt : « Dites-moi donc, mon garçon, hier, vous vous êtes fait battre piteusement par Tom-Pouce. C'était exprès! n'est-ce pas? Ordre de l'éeurie... Non! alors, vous aviez trop traîné les bars la veille... Non! ah! je devine... elle est donc gentille... la petite... Vous eomprenez, mon bonhomme, nous ne pouvons prendre un serviteur qui la veille de la bataille... N'est-ce pas, mon ami? »

Pantalon, en effet, ne peut pas...

Il reconduit Pierrot.

Il s'excuse, tout bas, cependant que Cloé s'est mise au piano et chante :

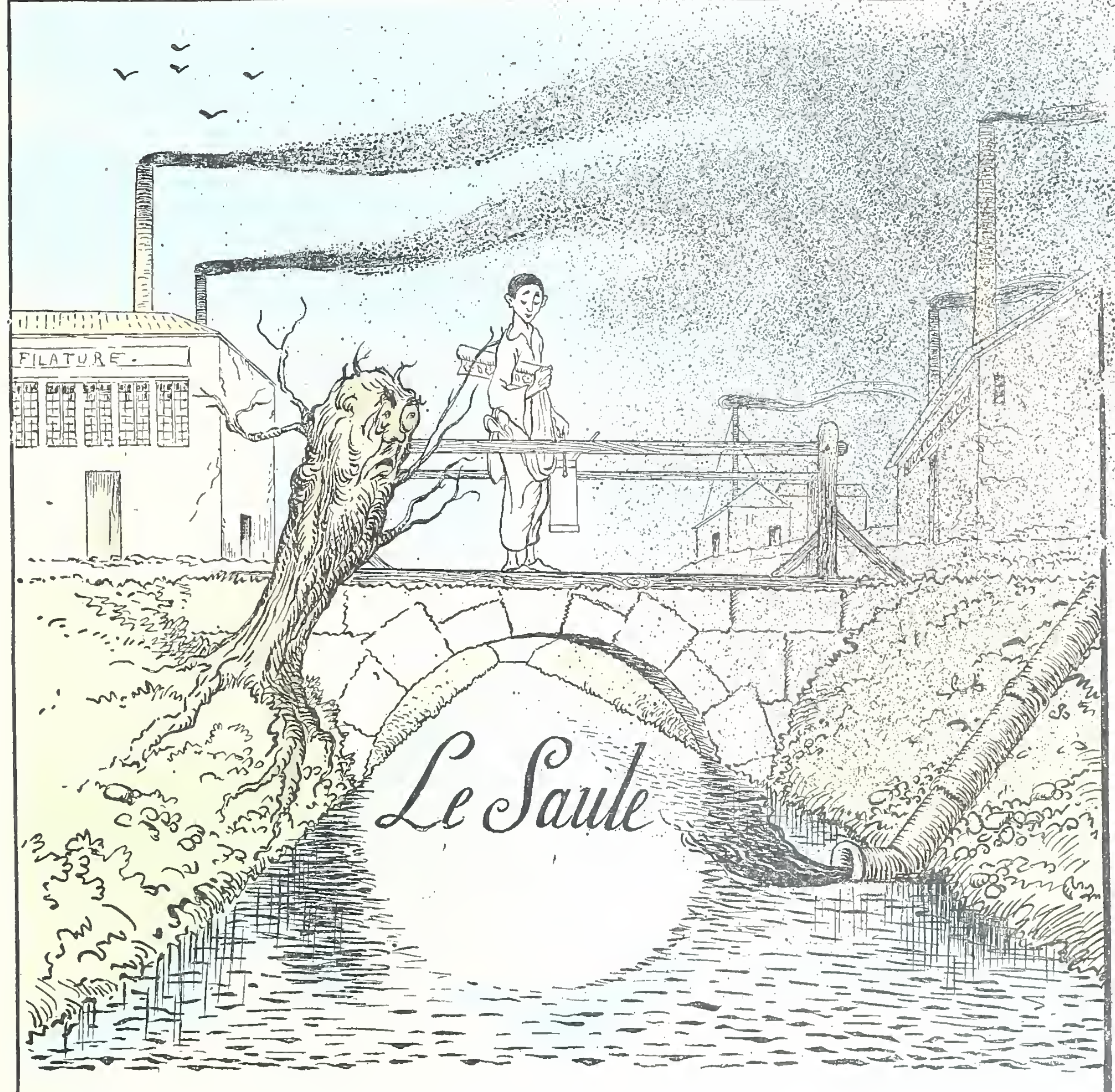
Je viens célébrer la victoire...

(Saint-Saens, *Samson et Dalila*, acte I, scène 3.)

(*Rideau.*)

A l'ami Denys Puech.





PERSONNAGES

PIERROT, colleur de papier peint et peintre (s'il pouvait). — LE SAULE. — L'USINIER DURAND.
LE PATRON DE PIERROT. — LA JOLIE Mme DURAND.

SCÈNE PREMIÈRE

Le décor représente une berge de rivière, de rivière étroite, peu profonde, une berge faite de scories et de poussière de charbon. — A droite, une usine. A gauche, une usine. En face, au fond, un pont. Un tuyau de grès vernissé, couleur pain brûlé, s'allonge, serpent ankylosé, sur la berge, perpendiculairement au ruisseau. De sa gueule ronde, toujours béante, coule une bave épaisse, verdâtre, et l'on entend constamment un bruissement de morsures.

Pierrot entre. Il passe sur le pont. — Sous son bras gauche un rouleau de papier gris à l'extérieur, mais blanc et glacé au dedans, avec des fleurettes bleues et de petites feuilles roses.

Il porte de sa main droite, par l'anse, un seau. Un pinceau à gros manche, cerclé de cuivre, émerge de la colle blanche, ayant l'air de tendre, par-dessus le rebord du seau, un cou curieux et sans tête.

Dans la poche de Pierrot, la vaste poche de son large pantalon blanc, ballottent les ciseaux pour couper les bandes de papier peint. Au milieu du pont Pierrot s'arrête; il regarde en rêvant le soleil qui se mire dans l'eau.

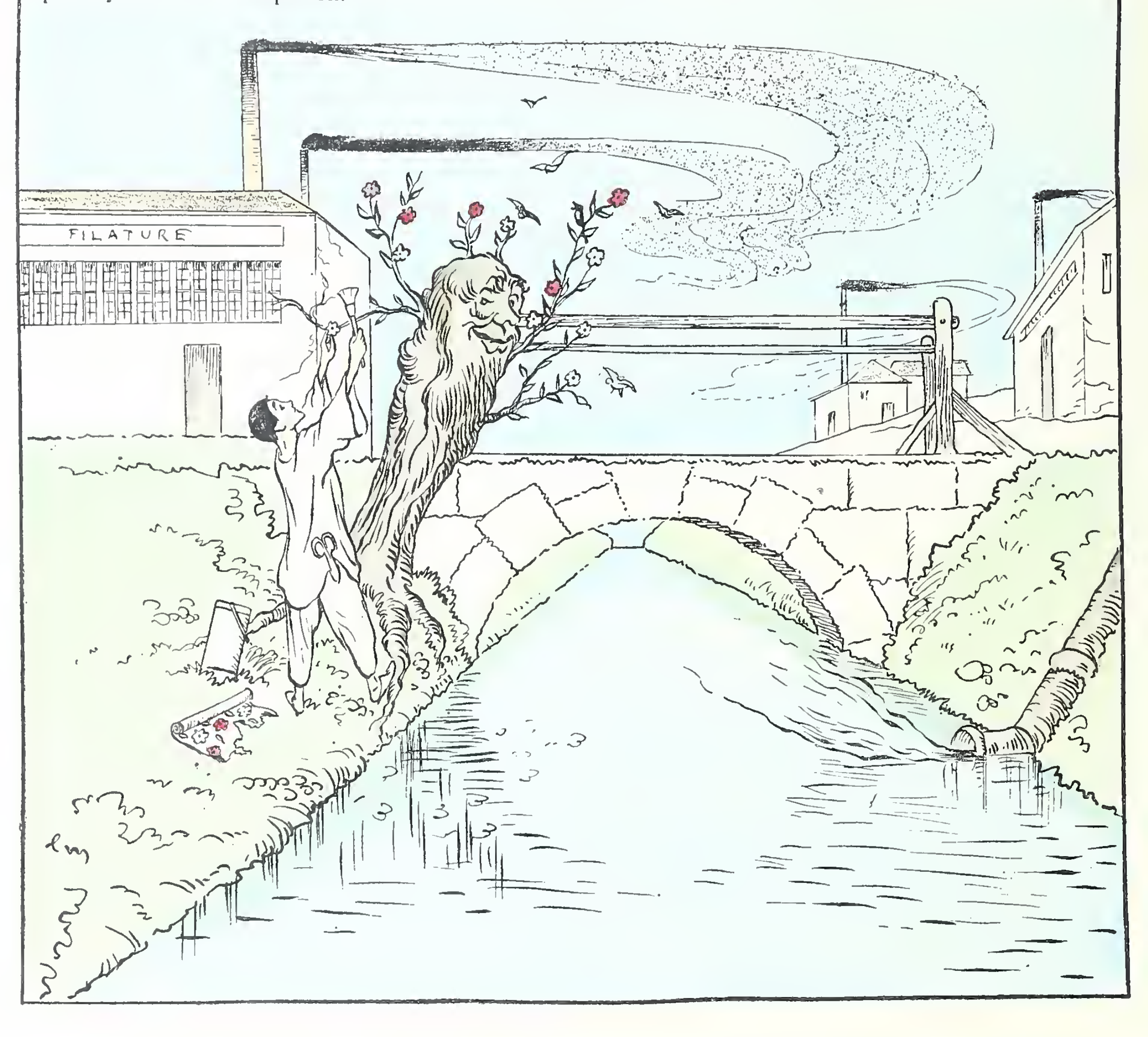
Il pleut sur son bel habit blanc une sale poussière de charbon. Pierrot n'en a cure; il écoute l'eau qui bavarde à ses pieds avec les petits cailloux. Tout à coup il tressaute; on lui a frappé sur l'épaule : « Le patron ! » pense Pierrot. Non, c'est le Saule, le Saule rabougri, planté dans la berge, qui, du bout d'une de ses branches, avec l'aide du vent, l'interpelle de cette amicale et familière façon.

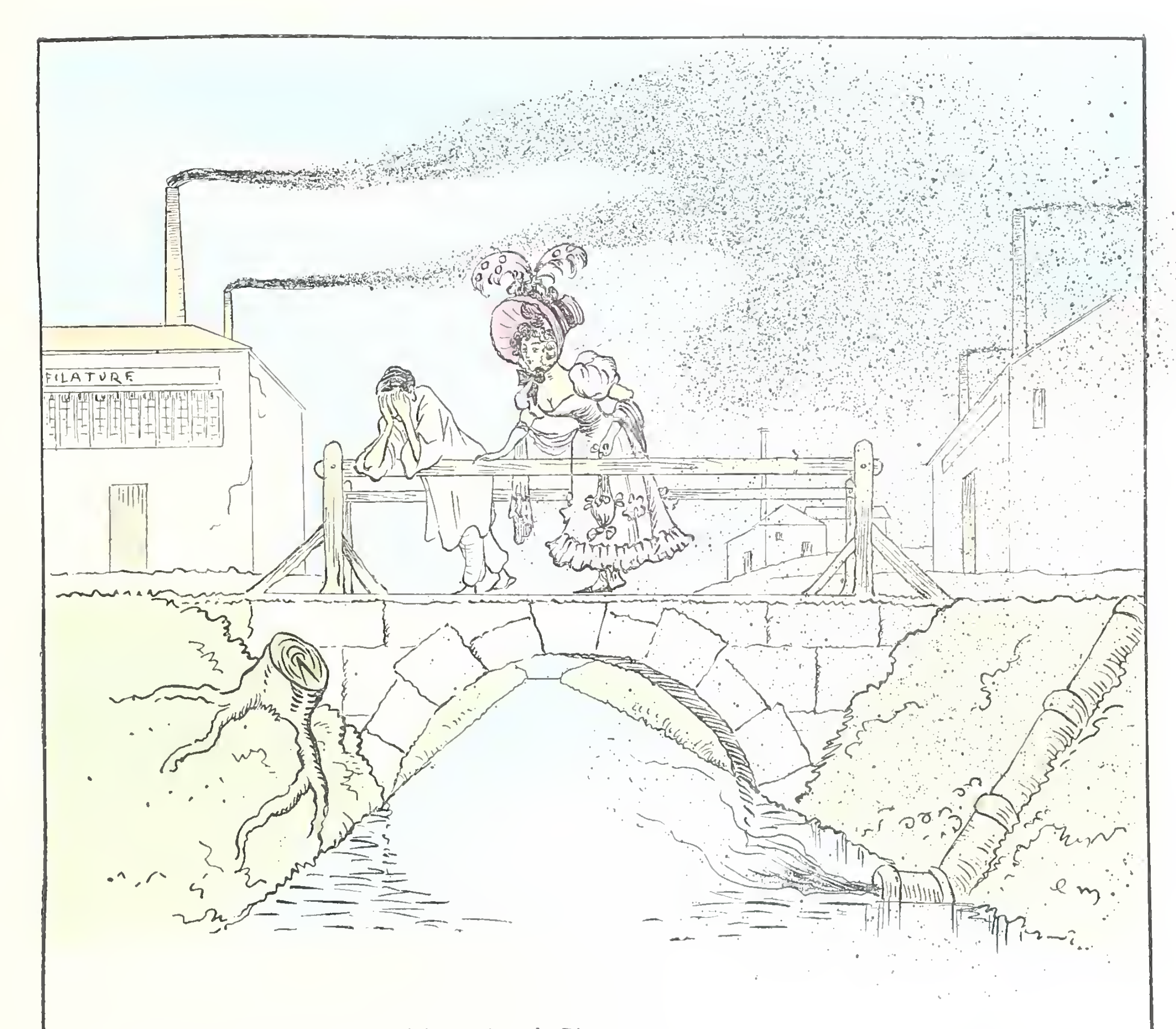
Pierrot regarde l'arbre :

— Tu m'as fait peur. Fi! que tu es laid! Comment oses-tu te montrer de la sorte, sans feuilles! Tu n'es même pas — cagneux — bon à faire des manches à balais.

— Tu es méchant, Pierrot, lui dit le Saule. Est-ce ma faute si les fumées de ces deux bâtiments m'ont réduit à ce piteux état? J'étais né comme un autre arbre, pour avoir des feuilles, et pourtant je n'ai jamais su ce que c'était. Chaque fois que revient le printemps, mes bourgeons vert tendre apparaissent à fleur d'écorce; mais ils meurent aussitôt, calcinés, rongés.

— Pauvre vieux, répond l'Enfariné ; tu es presque aussi malheureux que moi. J'étais né, comme un autre Pierrot, pour vagabonder à ma guise, pour chanter l'amour au clair de la lune ou pour inscrire sur la toile grenue les poèmes que la Nature parle au cœur de l'artiste ; mais, comme il faut de l'argent pour vivre, j'ai dû à mon titre de peintre ajouter le qualificatif nourrisseur : « en bâtiments ». Je vais à l'instant étendre sur les murs de M. Durand, le propriétaire de cette usine, quelque honnête papier peint que me confia le patron.





Le Saule rabougri compatit à la misère de Pierrot.

— Encore, toi, reprend le colleur de papier, tu as à tes pieds le clair ruisseau qui te tient compagnie et bavarde avec toi...

— Parlons-en, clame l'arbre ; le traître, chaque fois que je me penche vers lui, pour lui causer, il me jette à la figure mon lamentable portrait.

— C'est pour cela, sans doute, que tu tends toujours au ciel tes bras dénudés, suppliants et tordus.

— C'est pour cela.

— Attends un peu, mon pauvre bougre.

Et Pierrot enjambe le parapet, saute sur la berge ; il s'assied parmi les scories, au pied du Saule, tire ses ciseaux de sa poche et déroule le papier peint.

Il en découpe les fleurettes bleues et les petites feuilles roses et, quand le découpage est fini, il jette les débris du rouleau au fil de l'eau qui les emporte en se dandinant. Pierrot trempe alors son index dans la colle de pâte ; du bout du doigt il met un peu de colle sur chaque feuille et sur chaque fleur de papier et, cela fait, les applique soigneusement, régulièrement, une à une, le long des tiges nues du Saule rabougri.

L'arbre est superbe, feuillu et fleuri. — Pierrot l'admire. — L'arbre se regarde dans le ruisseau ; il est beau. Des oiseaux s'y viennent poser en chantant.

Très vexée, la fumée noire de la haute cheminée se détourne avec morgue pour aller salir la campagne plus loin.

SCÈNE SECONDE

Même décor. — LES MÊMES, LA JOLIE Mme DURAND.

Pierrot repasse le pont, triste. Son patron l'a renvoyé sur la plainte de M. Durand, qui n'a pas encore son papier collé.

Il s'arrête pour dire sa peine à son ami le Saule ; mais sur la berge, entre les scories, ne jaillit plus maintenant qu'un moignon fraîchement coupé à la hache.

Pierrot pleure.

— Qu'avez-vous ? demande une voix douce à son oreille.

C'est Mme Durand, une ravissante brunette aux yeux bleus, la femme du richissime usinier.

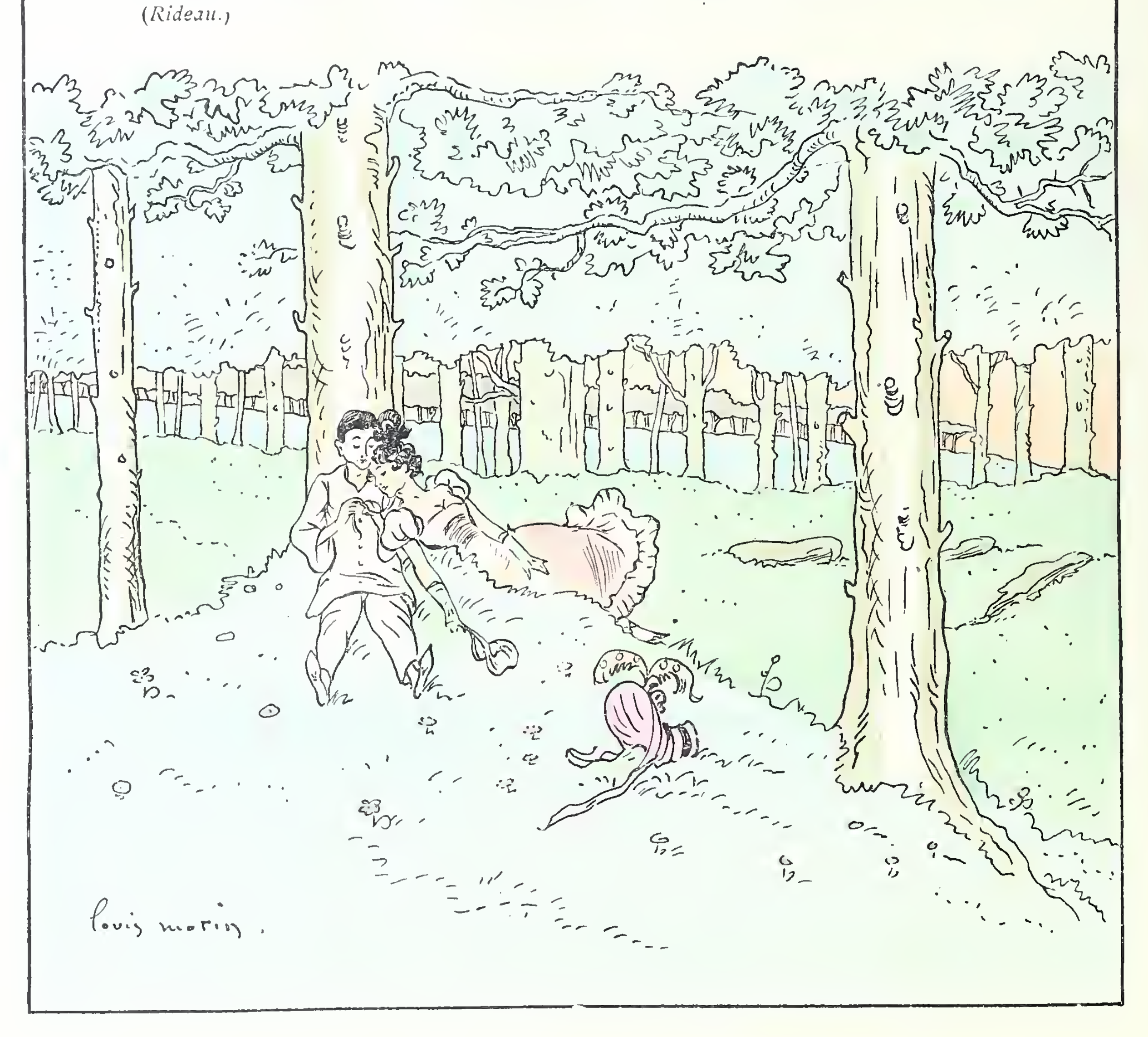
SCÈNE TROISIÈME

Le décor représente un bois profond et mystérieux. — PIERROT, LA JOLIE Mme DURAND.

Assis sur un tapis épais de mousse émeraude, le dos appuyé à l'écorce odorante d'un sapin, Pierrot joue du bout des doigts avec une mèche brune de fins cheveux.

La jolie Mme Durand, les yeux battus, dort, souriante, la tête appuyée sur l'épaule de l'Enfariné.

(*Rideau.*)



A l'ami Jules Baschet.





TES PÈRE ET MÈRE....

PERSONNAGES : M. DENIS, LE CURÉ, PIERROT, Mme DENIS, née de la Houspingolle, AZOR, personnage jappant, LE PÈRE, LA MÈRE, LE FRÈRE DE PIERROT, personnages immobiles.

SCÈNE PREMIÈRE

Le salon des Denis, du plus pur empire.

Au lever du rideau M. et Mme Denis font une partie d'impériale avec M. le curé. Azor, le petit chien, dort en rond sur le tapis.

Mme Denis reperd; elle jette ses cartes, dépitée, repousse son fauteuil d'un brusque mouvement des reins.

Azor jappe. M. l'abbé l'exhorte au calme, cependant que M. Denis, habitué, hausse légèrement les épaules et ravive les chandelles du bout de l'émouchette.

Mme Denis en a assez de leur bézigue, de leur impériale ensorcelés.

Le curé, aimable, lui rappelle le proverbe : Malheureuse au jeu...

— Ah! parlons-en! exclame la bonne dame, ceci est le comble.

« Si j'avais des enfants, un fils seulement, je ne serais pas réduite, pour tuer le temps, à jouer vos monotones parties de cartes. Mais. .

Et elle jette sur M. Denis un regard écrasant qui veut dire : Pourquoi aussi, moi, une La Houspingolle, ai-je été me mésallier avec un simple Denis, pour redorer mon blason?

Lui, sourit, calme, avec le sentiment du devoir accompli.

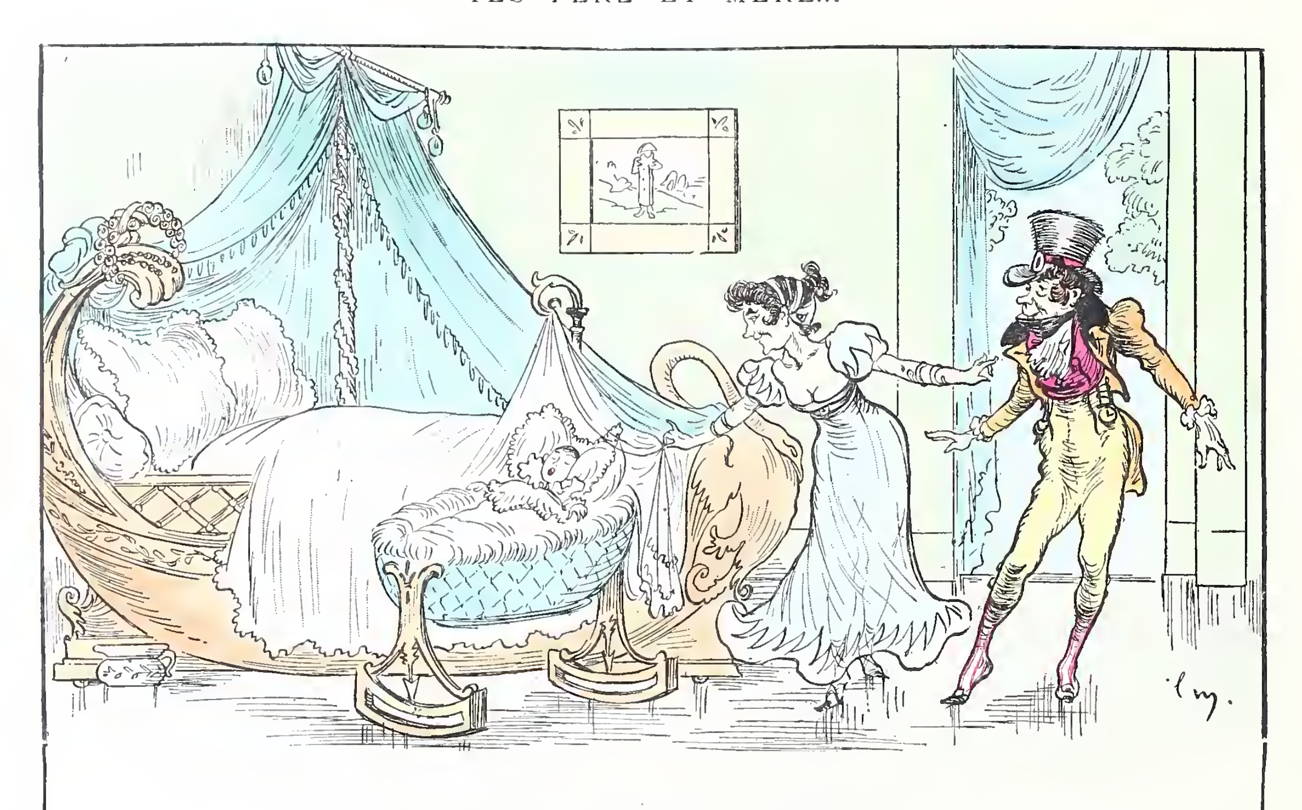
— Voyons, voyons, reprend le prêtre vous n'avez pas de fils, c'est entendu, définitif; il faut en prendre votre parti.

— En prendre mon parti, jamais!

Les deux hommes ont un mouvement d'inquiétude.

Mme Denis continue : — J'en adopterai plutôt un.

(Les hommes se rassérènent.)



Je sais, dans notre bois, de pauvres bûcherons : ils ont deux enfants, un qui commence à gagner sa vie, l'autre, tout petit et chétif, qui a besoin de gâteries, de soins.

Je le prendrai.

— Et la mère, et le père?

— Pour la santé de leur enfant, ils seront enchantés, puis ça leur fera des économies!...

SCÈNE II

La chambre de Mme Denis.

Mme Denis entre sur la pointe des pieds trainant M. Denis qu'elle exhorte au silence.

Elle se penche sur un petit lit où dort l'enfant qu'elle a rapporté de la forêt, comme on emporte un trésor que l'on vole, pendant que pleuraient un brin les père et mère.

Elle le trouve gentil comme un amour.

M. Denis invité à l'admiration trouve que pour un garçon de cinq ans il est un peu chétif.

Mais le bambin s'éveille. Vite, qu'on l'habille.

On lui a fait, voué au blanc sur le conseil de M. l'abbé, un joli petit costume de satin blanc avec une collerette de malines, celle que Mme Denis portait le jour de ses malheureuses noces.

Comme la figure du petit paysan est noiraude, hâlée encore aux baisers du soleil, aux caresses du grand air, Mme Denis — n'est-il pas voué au blanc? — lui met un peu de poudre, puis du bout du doigt pose, par mignardise, une mouche au coin de la narine, sur la joue devenue toute blanche.

Quel amour de petit pierrot! Quel joujou ravissant!

SCÈNE III

M. et Mme Denis à table avec Pierrot.

Pierrot a grandi. Il a vingt ans.

Horriblement gâté, amusette adorable il complète parfaitement Azor et l'impériale du soir en occupant toutes les journées.

Il est devenu profondément égoïste.

Il est gourmand, il se sert le premier, prend les meilleurs morceaux... avec ses doigts! Fi!

Azor fait le beau désespérément avec son petit nœud rose sur le coin de l'œil.

On l'oublie.

M. Denis, qui depuis le commencement du repas n'a desserré les dents que pour manger, prend soudain une grande résolution.

Il fait des reproches à Pierrot.

C'est un débauché! Il est rentré avec le petit jour ayant gaspillé les vingt louis qu'il lui avait soutirés le matin même.

Il en a assez; il en a trop!

Mme Denis est toute pâle.

Du genou, sous la table, elle invite Pierrot au silence; de la lèvre et de l'œil elle lui promet de donner ce que M. Denis refuse.

Puis, elle défend son protégé. Il faut que jeunesse se passe. On ne peut tenir un garçon comme une fille...

Avec cela que lui, M. Denis, le beau prêcheur, n'a pas, dans son jeune âge...

M. Denis proteste, puis, las, se tait,

Pour avoir la paix,

Que la venue de cet enfant adoptif devait apporter, mais n'apporta pas.



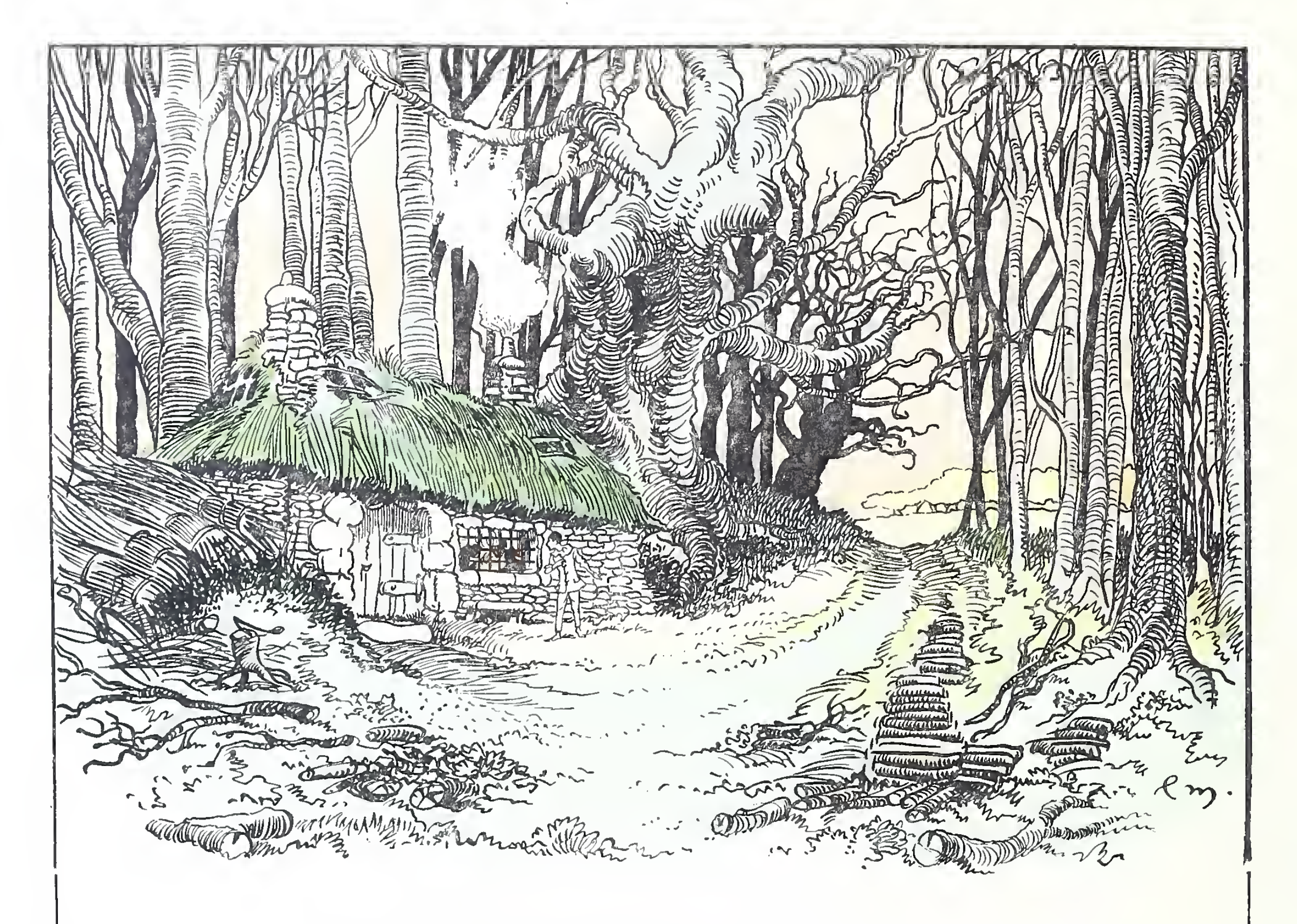
SCÈNE IV

La grand'route du bois, devant une chaumière.

Pierrot apparait au bout du chemin.

Il marche las, le front bas.

M. et Mme Denis sont morts de vieillesse. Leurs héritiers ont fait un proces et Pierrot, chassé après vingt ans de gâteries, s'est trouvé brusquement sur la route, un soir, sans abri, sans le sou.



Il est paresseux, gourmand, ne sait aucun métier.

Il s'est rappelé heureusement qu'il avait dans le bois ses parents.

Il a quelque peine à retrouver la route qu'il n'a pas suivie depuis longtemps.

Les pierres du chemin blessent ses pieds au travers des minces chaussures de satin blanc que la boue a souillées.

La nuit est sombre, le bois s'emplit de mystère et de terreur.

Pierrot tremble.

Enfin il aperçoit la cahute, la vieille cahute couverte de chaume qui s'effrite.

Un carreau de fenêtre brille aux reflets du feu intérieur.

Il s'approche.

Il lève son index courbé pour heurter à la porte; il regarde : est-ce bien ici ?

Oui : voici son père, vieilli, vieilli, vieilli, courbé, cassé; son frère, vieux aussi, déjà!

Harassés, ils dorment aux coins de l'âtre, pendant que sa mère, pliée en deux comme une ancienne fée, tricote de la grosse laine aux lueurs du bois qui flambe.

Pierrot sent son cœur s'assombrir.

C'est là qu'il va revenir, qu'il va vivre.

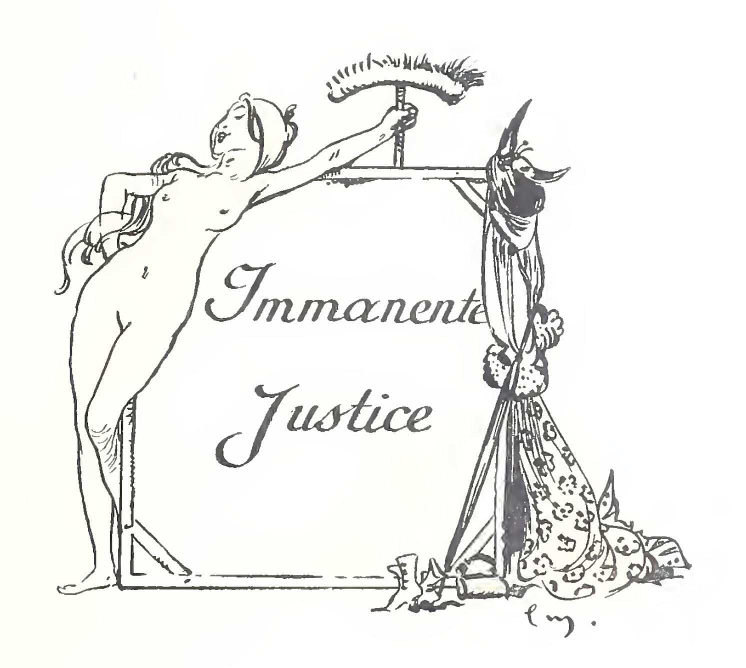
Où donc est la chambre de Mme Denis, si douillette, si dorée? Que fera-t-il? Il ira comme eux, le long des heures, peiner en abattant les arbres... pour les autres, et le soir, brisé, après le jour de gros soleil ou de pluie, il aura cette soupe qui bouillonne dans la grosse marmite enfumée...

Tout, plutôt que cela.

L'index courbé, la main levée pour le heurt retombent découragés le long de son corps et vite, comme un voleur, il reprend sa route, droit devant lui, au hasard, dans la forêt,

Pleine de mystère et de frissons.

A l'ami Olivié.





L'immanente Justice

Personnages : PIERROT, peintre; ROSINE, modèle; LE CAMBRIOLEUR, LE PÈRE CAIMAN

SCÈNE PREMIERE

Au lever du rideau, Pierrot travaille dans ce qu'il appelle son atelier.

C'est un comble.

Rosine, son gentil modèle, pose une nymphe.

Pierrot est peintre de nu, parce que ça demande peu de frais de garde-robe.

Pierrot peint.

Il peint fiévreusement, le pauvre; il escompte la vente de cette toile au père Caïman pour s'acheter de quoi déjeuner.

Et déjà le soleil décline à l'horizon vers le coucher sanglant.

Enfin, la dernière touche est donnée.

Rosine se revêt.

Pierrot la charge de porter elle-même la toile fraîche chez le vilain bonhomme.

Il espère qu'il achètera plus facilement quand il saura que cette jolie petite nymphe potelée est le portrait de la porteuse.



SCÈNE DEUXIÈME

(Le capharnaüm du père Caïman.)

Dans la pénombre — car il ne veut pas de lumière, de peur des incendies, — par avarice, disent les autres, — le père Caïman est en train de signer dans la pâte un Rembrandt de l'avant-première manière.

On frappe.

Il pose le panneau retourné contre le mur :

— Entrez.

Entre Rosine, apportant le chef-d'œuvre. Elle le propose, avec son plus gracieux sourire, au vieux renfrogné.

Un tableau! Encore! Mais il en a trop, déjà; le commerce ne va pas, les clients sont ci, les peintres sont ça.

Rosine insiste. « Regardez au moins, il est si joli. »

Brossée largement, la toile est lumineuse, nacrée comme un Renoir. Les yeux louches du bonhomme vont de la fillette au tableau, du torse nu à la fillette.

Mais vite, la paupière s'est rebridée, l'œil s'éteint derrière le bleu des lunettes.

Il tend la toile à Rosine :

— Cent sous. »

Cent sous.

Elle bondit et s'écrie :

— Tu t'en ferais...

— Vous me le donnerez pour ce prix-là quand vous aurez faim, conclut le père Caïman en grattant avec un couteau son pouce — il faut que rien ne se perde — où la chair fraîche du tableau s'est attachée.

SCÈNE TROISIÈME

(L'atelier (?) de Pierrot.)

La nuit descend sur la vallée... Pierrot, abattu, le ventre creux, devant la toile que Rosine, bredouille, a rapportée, songe au suicide.

Au suicide, c'est vite dit, mais comment? Pierrot pendu serait le plus dans la règle, dans la note; mais la mansarde est trop basse pour ce genre de gymnastique.

Le poison ? Ça donne de désagréables torsions, puis il en manque, comme de poignard, moyen noble, malheureusement peu infaillible. Le revolver est une arme très coûteuse, et le charbon, moyen économique, tout en donnant des émanations désagréables, exige une mansarde mieux close que la sienne.

Conclusion : Plaignez les pauvres gens qui n'ont même pas le moyen de se tuer.

Pierrot se plonge dans l'amer de ses réflexions.

Mais soudain, un bruit, un grincement dans la serrure. La porte, lentement, s'ouvre; un homme se glisse, ratatiné.

Un cambrioleur!

Pierrot s'est dressé, les bras au ciel, stupéfait.

Devant ce blanc fantôme, l'homme s'arrête, pousse un cri, s'affale à genoux sur le sol.

— Grâce! grâce! fantôme, je me suis trompé; c'est chez ton voisin, le vieil avare, que je croyais pénétrer. Fantôme, grâce!

Et plat, lâche, répugnant, le cambrioleur ajoute : « Tiens, je te donne tout ce que j'ai récolté cette nuit. Une belle recette. Mille, deux mille, tout, dix mille. Je n'ai plus rien, fantôme. Par pitié.



— Où volas-tu cet or? demande Pierrot gesticulant et caverneux, avec la douce espérance de la récompense honnête au rapporteur du magot.

— Le nom est imprimé sur le portefeuille, fantôme, mon ami. Et le cambrioleur est déjà descendu à cheval sur la rampe.

SCÈNE QUATRIÈME

(Même décor. — Le tendre matin.)

Toc, toc.

— Entrez.

C'est Rosine. Rosine un peu inquiète de son pauvre ami.

Elle apporte, la brave petite, de quoi déjeuner en tête-à-tête avec Pierrot.

Justement, il a une grande étude de plein air qui servira de table, un vrai déjeuner sur l'herbe.

Pierrot l'embrasse, bonne petite nature, à qui il veut faire partager sa fortune.

Sa fortune.

Oui, il est riche.

— Dix beaux billets de mille francs, et qui viennent de... Lis plutôt.

Sur le portefeuille graisseux, frappé à froid, un nom : « M. Caïman, rue... »

— Quoi, c'est lui! Comment se fait-il?...

— Ce serait trop long à t'expliquer, fifille, mais souviens-toi seulement de ceci : en ce monde, il y a toujours une immanente justice.

Et, pendant que Rosine défait son chapeau, Pierrot, le très honnête Pierrot, prend un pinceau et, dans un coin de son tableau, la nymphe grassouillette dont le vieux rat offrit cent sous, il écrit :

« A Monsieur Caïman,

« Juste reconnaissance de son ami Pierrot. »



A l'Ami Jean Lorain.





Personnages : PIERROT, maçon; L'ENTREPRENEUR; JULIE, femme de chambre; LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS; LES BOBONNES; LES OUVRIERS

SCÈNE PREMIÈRE

PIERROT, LES MARCHANDES, LES BOBONNES

Le théâtre représente la façade de l'hôtel Machinskoff, sur la rue.

Les maçons, éparpillés à travers les échafaudages, regrattent la pierre, lessivent les volets en chantant.

Pierrot, à la hauteur du premier, est vaguement occupé à recimenter les joints des briques.

Il roule sa cigarette, sifflote.

Il se penche par-dessus la rampe de corde et interpelle dans la rue un groupe de gentilles petites bobonnes qui jaspinent autour d'une voiture des quatre saisons.

L'entrepreneur, qui suit son manège, las de cette paresse, s'avance.

— Vous savez, mon garcon, puisque vous laissez votre travail à faire aux autres, ils le feront aussi bien que vous.

Samedi, nous réglerons votre compte.



SCÈNE DEUXIÈME

Le cabaret du coin.

PIERROT, LES MAÇONS

C'est l'heure du déjeuner. Après avoir vidé les assiettes épaisses où les femmes ont apporté la soupe, on peut bien s'offrir une petite consolation... On n'est pas des voitures à bras.

Les maçons prennent un café.

Pierrot — c'est lui qui régale — debout, pérore.

Il leur parle de la sueur du peuple, dont les patrons font leur boisson ordinaire,

Il leur parle de solidarité, de syndicat, d'insulte à la classe laborieuse, de redingotes qui éclaboussent la blouse de l'honnête ouverrier.

Les camarades écoutent d'abord sans élan, mais, peu à peu, gagnés par les éclats de voix, montés par les consommations :

— Ohé! le latronspème, encore une tournée!

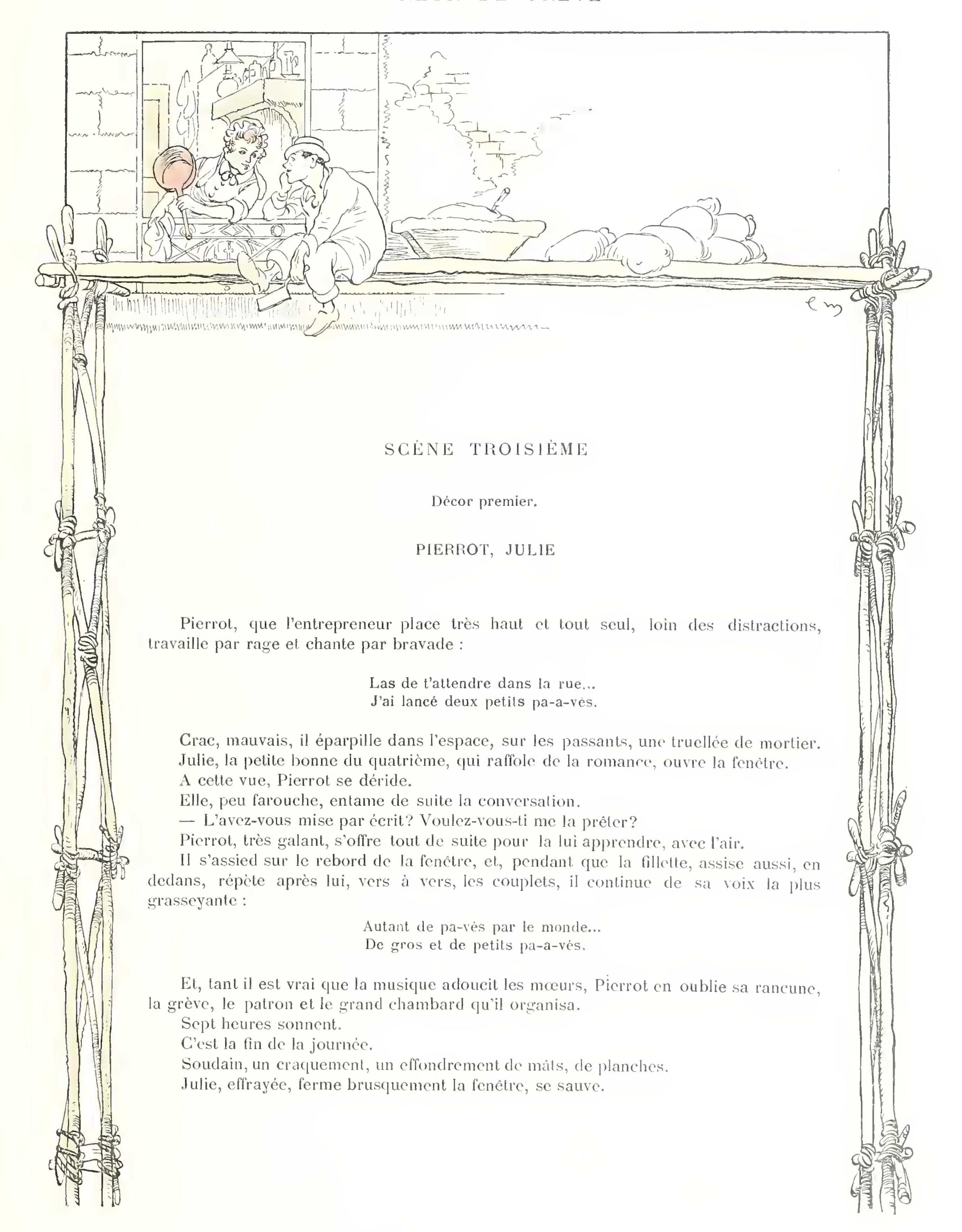
Et, pendant qu'ils sirotent, les lèvres collées aux bords épais et dépolis des tasses, Pierrot continue, organise, commande.

— Il ne faut pas attendre, il faut faire voir qu'on est les maîtres, les vrais maîtres, qu'on veut ce qu'on veut, N... de D...

— Ce soir, à la tombée du jour, on dénouera les cordes, on fera dégringoler tous les échafaudages. Faudra bien que ç'soye chacun à son tour.

Et, comme de professionnels figurants, emboîtant le beau geste de Pierrot, les vingt maçons. dressent en l'air vingt paires de mains aux doigts hirsutes, en hurlant de leurs vingt gosiers :

— Vive la grève! Viv'... cratiquésociale!



SCÈNE TROISIÈME

Décor premier.

PIERROT, JULIE

Pierrot, que l'entrepreneur place très haut et tout seul, loin des distractions, travaille par rage et chante par bravade :

Las de t'attendre dans la rue...
J'ai lancé deux petits pa-a-vés.

Crac, mauvais, il éparpille dans l'espace, sur les passants, une truellée de mortier.

Julie, la petite bonne du quatrième, qui raffole de la romance, ouvre la fenêtre.

A cette vue, Pierrot se déride.

Elle, peu farouche, entame de suite la conversation.

— L'avez-vous mise par écrit? Voulez-vous-ti me la prêter?

Pierrot, très galant, s'offre tout de suite pour la lui apprendre, avec l'air.

Il s'assied sur le rebord de la fenêtre, et, pendant que la fillette, assise aussi, en dedans, répète après lui, vers à vers, les couplets, il continue de sa voix la plus grasseyante :

Autant de pa-vés par le monde...
De gros et de petits pa-a-vés.

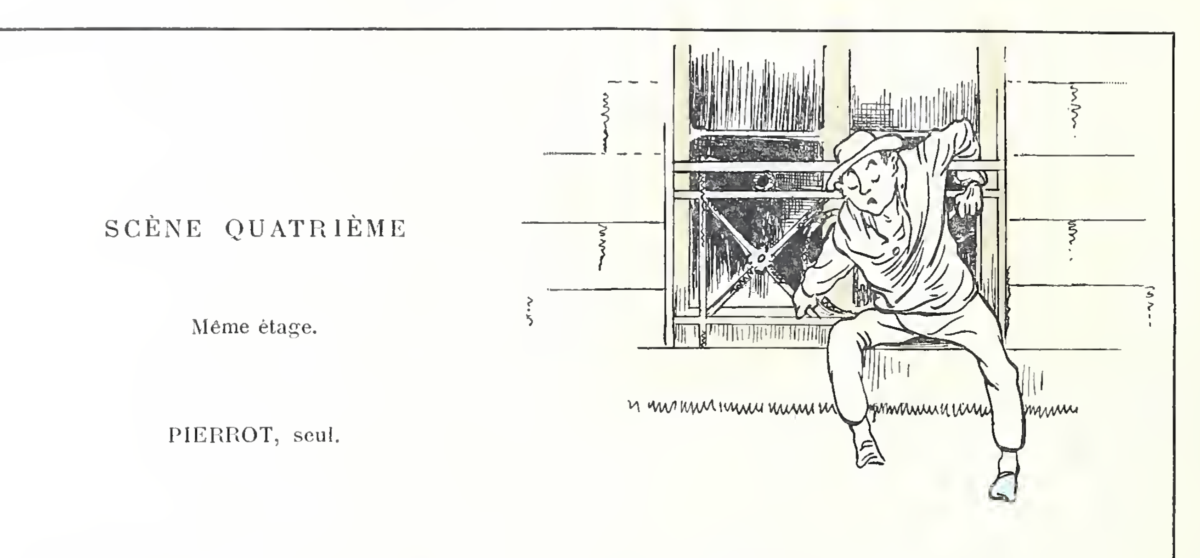
Et, tant il est vrai que la musique adoucit les mœurs, Pierrot en oublie sa rancune, la grève, le patron et le grand chambard qu'il organisa.

Sept heures sonnent.

C'est la fin de la journée.

Soudain, un craquement, un effondrement de mâts, de planches.

Julie, effrayée, ferme brusquement la fenêtre, se sauve.



SCÈNE QUATRIÈME

Même étage.

PIERROT, seul.

Pierrot seul, assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes pendantes en dehors.

Il a l'air d'un gosse en pénitence.

En vain il frappe au carreau. Julie reste sourde à l'appel.

Ses maîtres sont rentrés.

En bas, l'entrepreneur, au milieu des ouvriers, va, vient, s'informe avec de bonnes paroles :

— Pas de blessés? Rien? non.

— Alors tout va bien, les enfants.

— J'ai eu peur pour vous, les gars.

Les hommes sont gagnés par sa rondeur, son ton bon enfant.

L'un d'eux s'avance.

Il roule sa casquette entre ses doigts.

Embarrassé, il raconte... Il raconte la scène du café... Ils ont cru... on leur a dit... On n'est pas toujours heureux dans le métier, on a ses mauvaises heures... mais, au fond, on n'est pas méchant. Des fois un coup de tête qu'on regrette bien vite, mais c'est trop tard. Enfin on reconnaît...

Le patron fronce les sourcils, puis conclut :

— Allons, c'est bon, n'en parlons plus. Mais lui, le drôle, Pierrot...

Les têtes se lèvent; ils aperçoivent l'Enfariné sur son perchoir.

Un rire secoue les ventres sanglés de corde.

Ils s'éloignent enfin, moqueurs...

Pendant que Pierrot, perché, bafoué, blagué,rageur, demeure là-haut avec la perspective de passer la nuit

Au clair de la lune.



A l'ami Maurice Leloir.





Le Sermon

PERSONNAGES : PIERROT, LE VIEIL ABBÉ, MARGARET LA SERVANTE, LES DEUX BONNES FEMMES, LA FOULE

L'action se passe en Bretagne, dans un coin perdu du Finistère, au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente l'intérieur de la petite église, à l'heure du sermon.

Des femmes, à genoux, alignent leurs coiffes blanches. Quelques hommes par derrière, debout et immobiles autant que le saint Corentin de pierre grise en sa niche étoilée, écoutent la mer qui chante au dehors accompagnant le ronronnement des prières.

Le soleil enflamme la rosace du portail, éparpille sur le sol des rubis, des émeraudes, des saphirs, des gemmes éblouissantes aux nébuleux contours.

Le prêtre arrive. Il monte en chaire. Les têtes se relèvent et demeurent fixes, les yeux surpris. Ce n'est pas le vieil abbé de la paroisse. Celui-ci est vêtu de blanc, sa figure est pâle autant que son surplis et nul, dans la foule, ne le connaît.

C'est Pierrot.

Il s'installe, se cambre, toussotte, se mouche, lève les yeux au ciel pour se recueillir, s'appuie des deux paumes sur le rebord de la chaire, mouille ses lèvres avec sa langue, s'incline et commence :

« Mes frères, Dieu est infiniment bon. »

Et, pour prouver cette bonté sans limites, il leur remémore les merveilles qui réjouissent les yeux, les senteurs qui embaument les narines, les chants qui bercent les oreilles, les gourmandises qui chatouillent le palais. Pour le prouver, il rappelle que Dieu fit l'Amour : « Allez, a-t-il dit aux humains, croissez et multipliez; et il créa la femme, compagne jolie et douce du gars robuste et caressant, il leur donna le tendre baiser et la divine caresse, il accrocha à la voûte du ciel la lune, discrète veilleuse des sentiers mousseux de la forêt où les chutes sont douces, le soleil qui fait mûrir les blés souples où les couples se cachent.

Et toutes ces faces engourdies s'animent peu à peu à ces paroles nouvelles. Les hommes oublient d'écouter la mer qui se lamente au dehors, pour boire avidement le prêche de Pierrot; ils tournent d'un geste machinal et lent, entre leurs doigts gourds, les bords ronds de leurs feutres où pendent des velours noirs. Dans les ailes éployées des blanches coiffes passe un frémissement de brise printanière.

Et tous, en sortant, vantent l'éloquence du prêtre blanc, que nul, dans le pays, ne connaît.

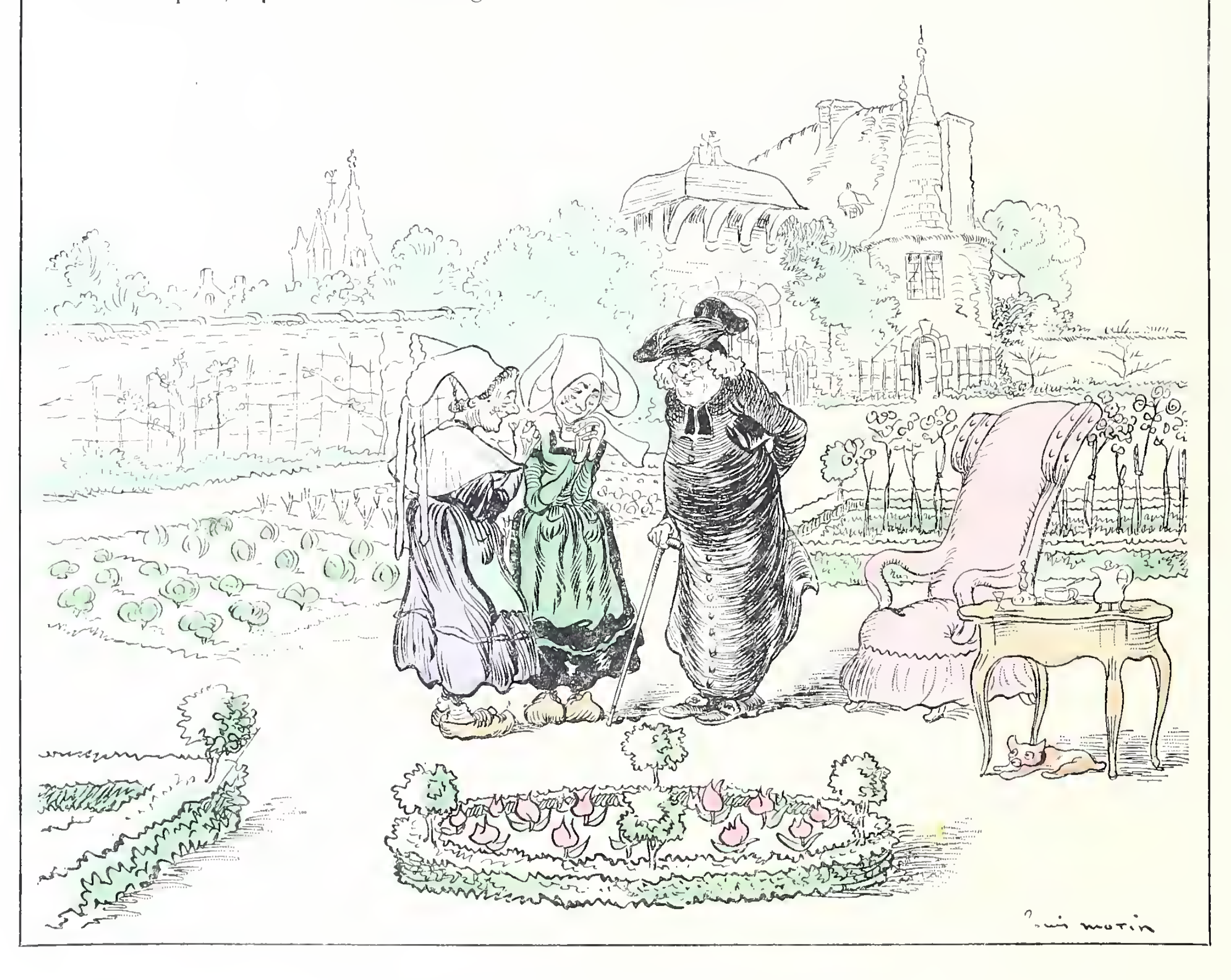
SCÈNE SECONDE

Chez le vieil abbé, dans la courette, devant la porte du presbytère.

LE CURÉ, LES DEUX BONNES FEMMES

Les deux bonnes femmes sont venues pour voir M. l'abbé. Elles s'inquiètent de son absence, s'informent de sa santé, s'apitoient sur sa fatigue et font l'éloge du prêtre blanc qui le remplaça.

« Mon père, il parle comme un ange ». Le bon curé est content.



« D'où vient-il? » interrogent les femmes chez qui l'admiration, seule, excite la curiosité.

Et l'abbé leur raconte qu'il est arrivé un soir; il fut d'abord surpris de voir ce vêtement blanc.

« Comme celui de notre saint-père, » soulignent les deux vieilles.

Mais bien vite le vieux curé a reconnu, en regardant cette figure rasée, cette calotte noire, ces grandes manches prêcheuses, cet air dévot, que ce devait être quelque capucin voyageur, quelque moine des pays lointains, ou tout au moins un novice.

Il ne s'était pas trompé. L'arrivant raconta qu'il venait de Rome, à pied, en prêchant le long de la route, pour assister, à Ploermel, au pardon.

Pierrot ne pouvait avouer que, par une de ces fantaisies dont il est coutumier, il avait voulu, parmi tant d'autres, jouer un rôle pieux.

Or donc, le lendemain, se sentant justement très las, le vieux curé avait prié Pierrot de monter en chaire en son lieu.

« Mon père, il parle comme un ange. » Et les vieilles s'en vont en hochant leurs têtes ridées sur lesquelles les grandes coiffes ont des ondulations de ramiers roucouleurs.

SCÈNE TROISIÈME

La petite salle à manger du presbytère.

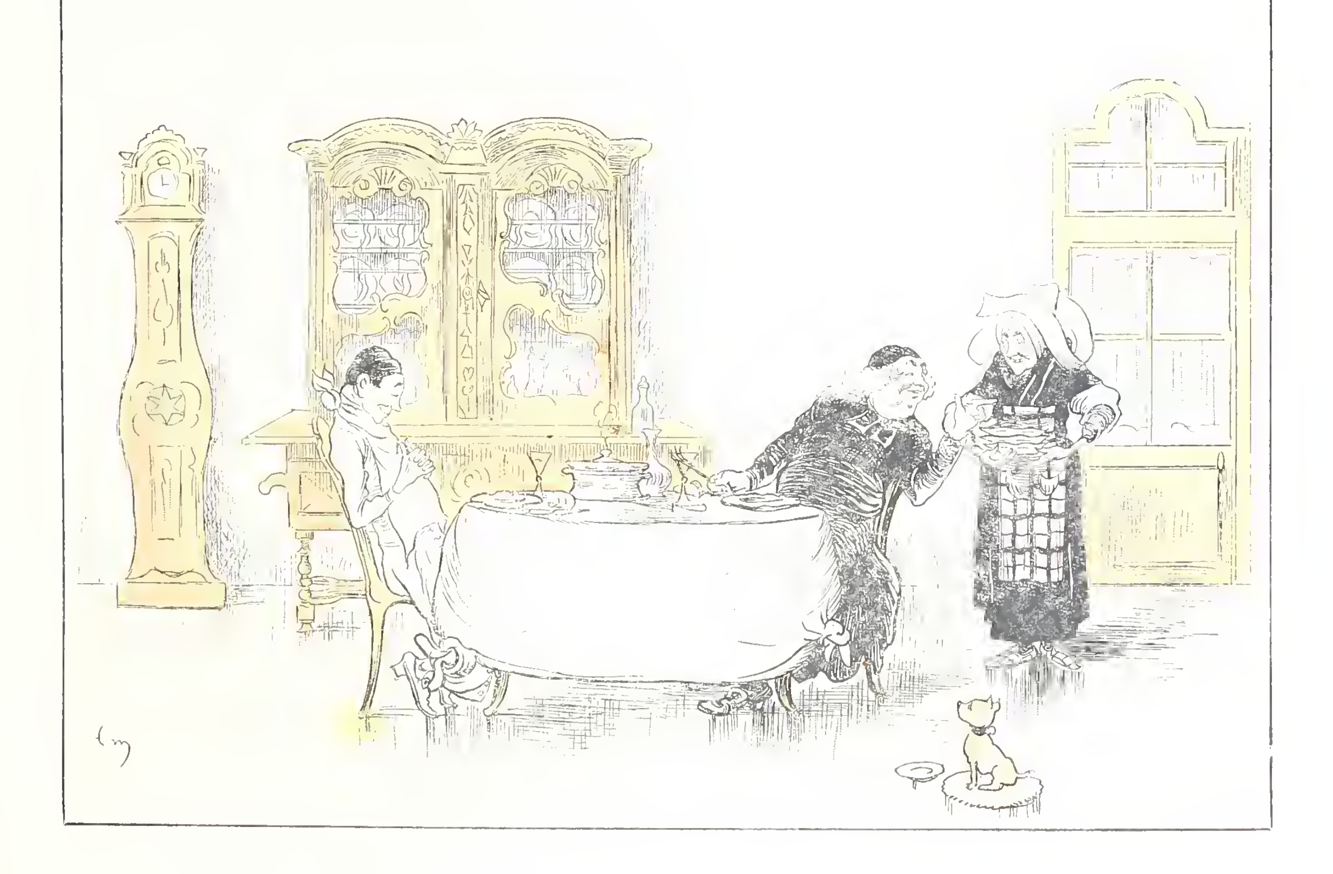
PIERROT, LE VIEUX CURÉ, MARGARET LA SERVANTE

L'abbé appelle Margaret et l'envoie chercher, à la cave, derrière les bourrées, une bouteille de ce vin que l'on garde pour l'évêque quand il vient confirmer le village.

Il veut fêter son hôte, ce grand prédicateur.

Le vin est vieux, exquis, généreux et Margaret doit aller querir une seconde fiole.

Pierrot devient bavard, le bon prêtre curieux.



« Au fait, que leur prêchâtes-vous donc qu'elles m'ont parlé de vous avec un tel éloge? Je serais satisfait de connaître votre glose. L'argument en était?

— Mes frères, Dieu est infiniment bon, répond Pierrot avec un sourire plein de sous-entendus.

— C'est un terrain toujours fécond, riposte le prêtre; mais à quel point vous plaçâtes-vous? »

Pierrot le lui explique.

Le brave homme rougit, s'arrête de manger, la fourchette et le couteau en ses poings qui s'arc-boutent à la table; puis, Pierrot ayant achevé son récit, il se récrie, les bras au ciel, avec des gestes, des oh! des ah! des mon Dieu! des Jésus!

Pierrot l'exhorte au calme : « Discutons, je vous prie. Pourquoi s'obstiner à faire du bon Dieu un méchant, un père fouettard toujours grondant, toujours privant, toujours punissant!

« Est-ce le vrai moyen de le faire aimer? »

Le vieux curé ne sait que répondre.

« Ne vaut-il pas mieux exciter la reconnaissance de l'homme, fût-elle celle du ventre? »

« A votre santé, mon père. »

Le vieil abbé choque son verre contre celui de Pierrot. Sur sa bonne figure, rajeunie, éclairée, l'inquiétude se dissipe, dans un hochement approbatif.

Il n'avait pas encore envisagé la religion à ce point de vue.

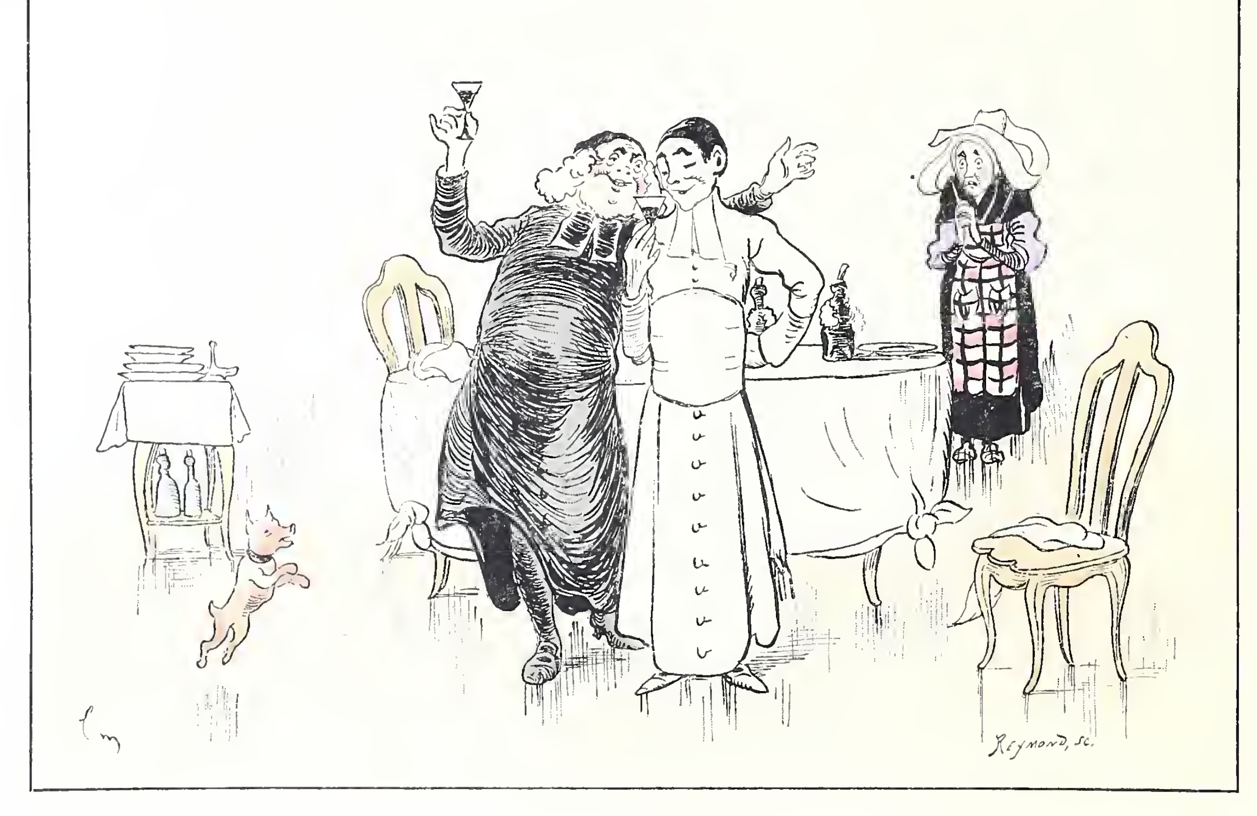
Il se sent envahi d'une commisération infinie pour les pauvres bougres, pour ces matelots à qui la vie est si rude sur la mer inclémente, par les tempêtes, par les pluies, par les froids, les soleils qui brûlent. Il comprend qu'en revenant à terre, — hélas! ceux qui reviennent — les vêtements collés au corps par les embruns, après des heures d'angoisse, ils aillent chercher au cabaret le réconfort, la chaleur de l'alcool.

Dans les verres, plus qu'un grenat de Bohême, scintille le bourgogne.

Les deux bouteilles poudreuses, mal équilibrées, semblent deux vieilles douairières très encrinolinées, coiffées de turbans et qui se font la révérence.

Le vieil abbé emplit les verres.

« A ta santé, mon fils. — A la santé du monde! »



A l'ami Sèverin.





La pantomime

PERSONNAGES : PIERROT, baladin, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, LE PERRUQUIER, LE PERMIER GÉNÉRAL,
UN OFFICIER DES GARDES
LA DUCHESSE DE FRAMBOISY, FANCHON, soubrette.

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente le boudoir de la duchesse.

LA DUCHESSE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, LE PERRUQUIER, LE FERMIER GÉNÉRAL
L'OFFICIER DU ROI

Onze heures du matin.

C'est le grand lever.

La duchesse est étendue, enveloppée de mousseline, sur une chaise longue. Germain, le maître perruquier, échafaude une savante coiffure ; l'abbé, le chevalier, le fermier, l'officier du roi rivalisent de fadeurs et de médisances.

La duchesse s'ennuie.

Elle bâille dans les dentelles de son mouchoir.

Soudain elle prête l'oreille.

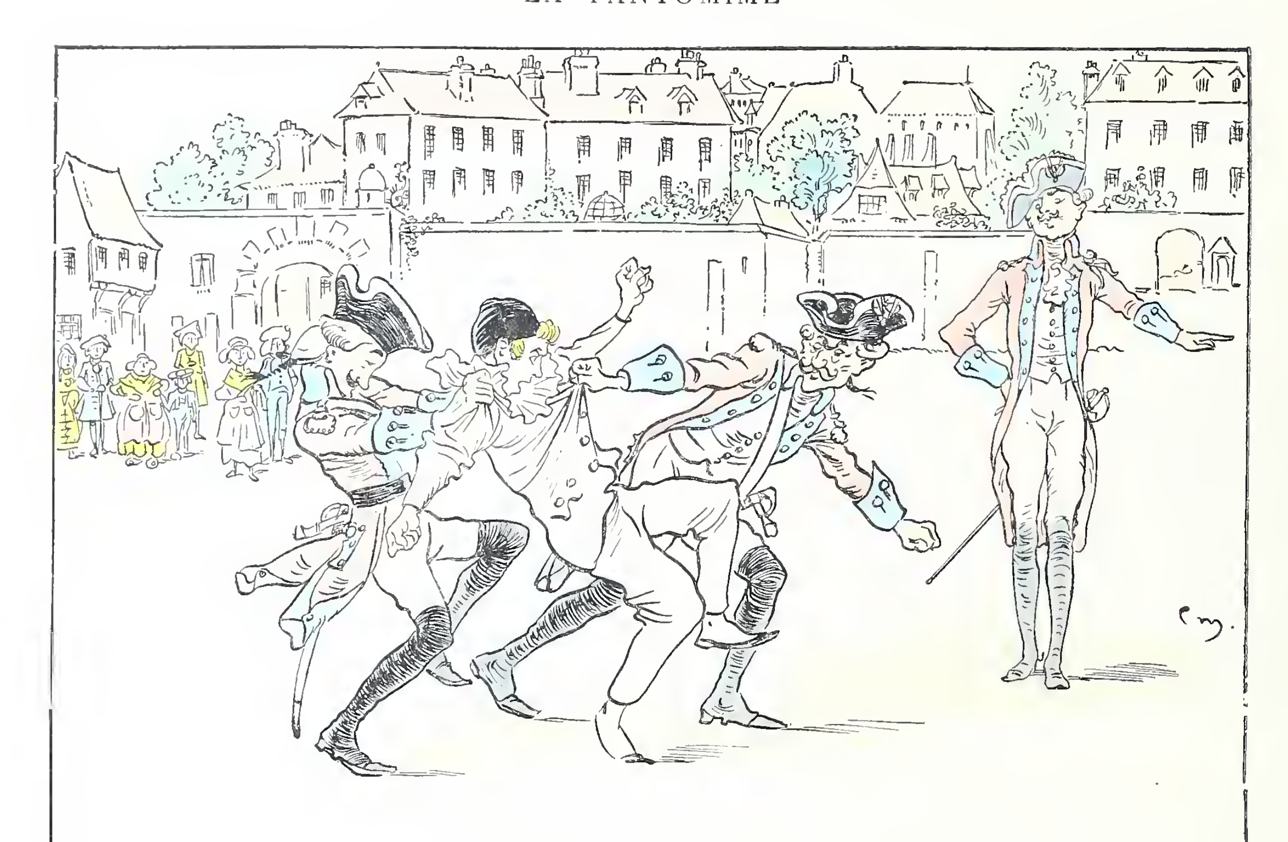
Le chevalier parle d'un pitre qu'il a longtemps regardé la veille au coin d'un carrefour.

Sur une estrade de quatre planches, un être vêtu d'un habit blanc, trop large, la face toute blanche, coiffé d'une calotte noire — comme M. l'abbé, — l'abbé se récrie, — faisait des grimaces d'une drôlerie inconnue et d'une intensité impressionnante.

La duchesse veut le voir.

— Vite, chevalier, allez querir cet homme.

... Vite, vite, je le veux.



SCÈNE DEUXIEME

LES MÊMES, PIERROT

Le chevalier revient.

Il est suivi de deux gardes qui portent presque Pierrot. Figure mauvaise, il refuse d'avancer, aux commandements du chevalier.

— A-t-on idée d'un drôle pareil ?

— Sans doute qu'il veut goûter de la Bastille.

Tous rient à plaisir.

Mais la duchesse les fait taire.

— Approche, l'ami.

Pierrot lui baise la main et s'excuse : si on l'avait prié au nom de la jolie fille, il se serait empressé d'accourir.

Mais le chevalier s'y prit mal.

C'est si facile, cependant, d'obtenir ce qu'on veut d'un artiste.

Un mot flatteur, une demande aimable, on fait de tous — de lui en particulier — ce qu'on veut.

La duchesse lui demande, pour elle, la meilleure de ses farces.

Pierrot consent, mais il ne peut jouer seul, et vraiment à cette heure ses camarades sont à vagabonder par la ville.

Il ne saurait où les retrouver, et, en tout cas, ça pourrait durer longtemps, être fastidieux à attendre pour l'aimable duchesse.

Comment faire ?

Il se frappe le front, il a une idée.

Le chevalier lui donnera la réplique.

Le chevalier a un haut-le-corps.

La duchesse se fâche à son tour.

— Vraiment, le chevalier ne sait qu'inventer pour lui gâter son plaisir.



SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES

Pierrot a fait ranger les spectateurs en ligne.

Il a indiqué au chevalier quel serait son rôle.

Fanchon, la soubrette, jouera la femme de Pierrot.

Pan, pan, pan, on commence. — C'est très simple.

Pierrot est un pauvre paysan.

Il montre un petit sac — toute sa récolte de blé, malgré de rudes travaux.

Les ans et le dur labeur ont épuisé ses forces, son dos est voûté, sa main tremble, ses yeux sont faibles.

Il boite, il souffre, il souffre, — il a faim.

Sa femme arrive en courant, les yeux rouges.

Qu'est-ce donc ?

C'est le seigneur du village — le rôle du chevalier — qui la poursuit.

Le seigneur arrive en effet.

D'un coup de fouet, il cingle le manant.

Il prend la femme à la taille, l'embrasse, siffle ses laquais, leur montre la femme, le sac et s'en va, enlevant l'une, emportant l'autre.

Ses éperons cliquettent, car il frappe le sol de son talon orgueilleux.



SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES

Un court entr'acte.

Pan, pan, pan. On recommence.

Pierrot entre à pas de loup, seul.

Il redresse lentement sa taille voûtée

Il est encore plus blanc, son œil terne s'est enflammé d'un éclair rouge, ses lèvres sont disparues, tant elles se pincent, il serre les crans de sa ceinture de cuir.

Un, deux, trois, quatre, quatre crans, voilà quatre jours qu'il n'a pas mangé et sa femme n'est pas revenue.

Tout à coup il se replie, il tend l'oreille, on vient.

Oui, on vient, c'est Lui.

Un sourire tord sa bouche crispée.

Il se cache brusquement derrière une chaise, qui figure un tronc d'arbre.

C'est le chevalier — dans son rôle de seigneur — qui approche.

Son fouet claque et ses éperons résonnent; il arrive sifflotant, se dandinant.

Mais le tigre pâle a bondi, ses longues mains blanches ont serré le cou du Maître, qui est tombé comme une masse.

Les spectateurs sont figés, tant Pierrot mime excellemment la colère froide, tant la scène est terriblement rendue.

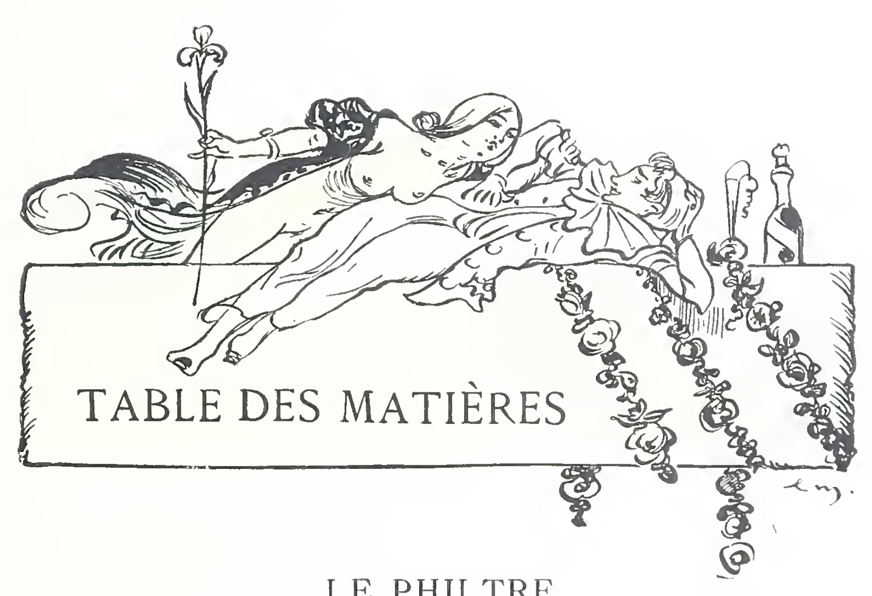
La duchesse est émue comme jamais.

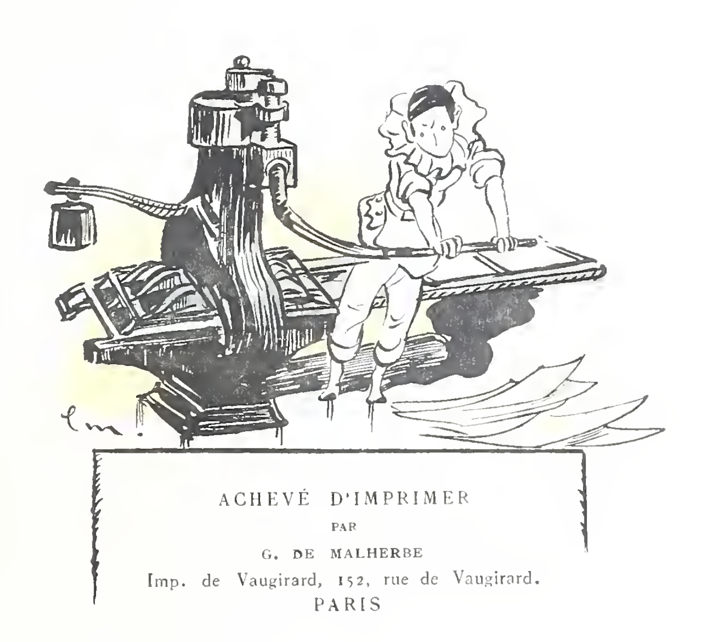
Cela dure longtemps; puis, d'un coup, Pierrot se redresse, immense comme un fantôme.

Le chevalier ne bouge plus.

Et l'Enfariné étend son bras vers la rue, où gronde une rumeur de tempête, où soudain, au-dessus des cris d'une foule, plane un air effroyable et magistral:

Allons enfants de la Patrie!


TABLE DES MATIÈRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

G. DE MALHERBE

Imp. de Vaugirard, 152, rue de Vaugirard.

PARIS



JEROME DOUCET

Notre ami Pierrot

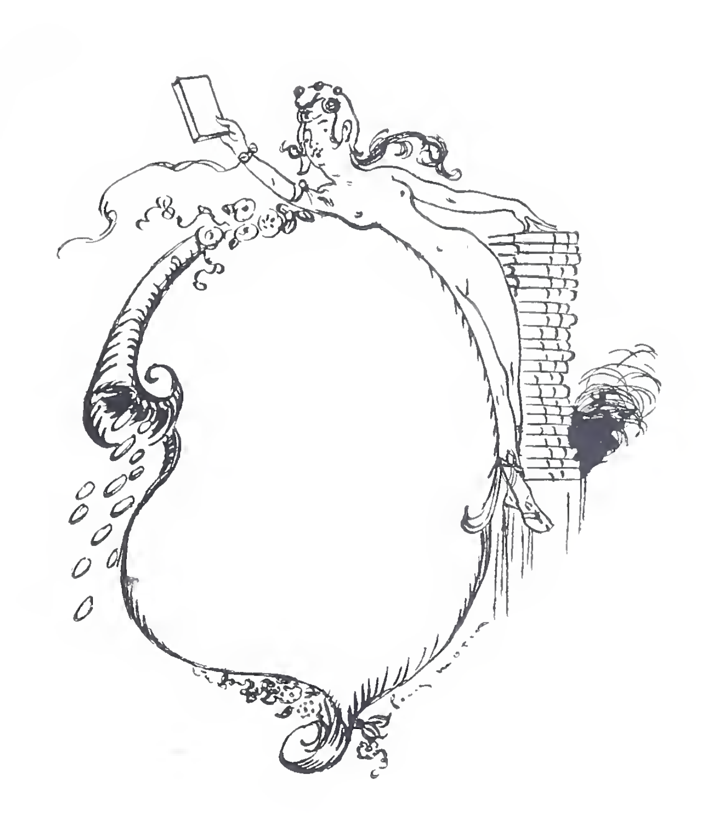




Une douzaine de pantomimes

AQUARELLES
DE
LOUIS MORIN








Le philtre

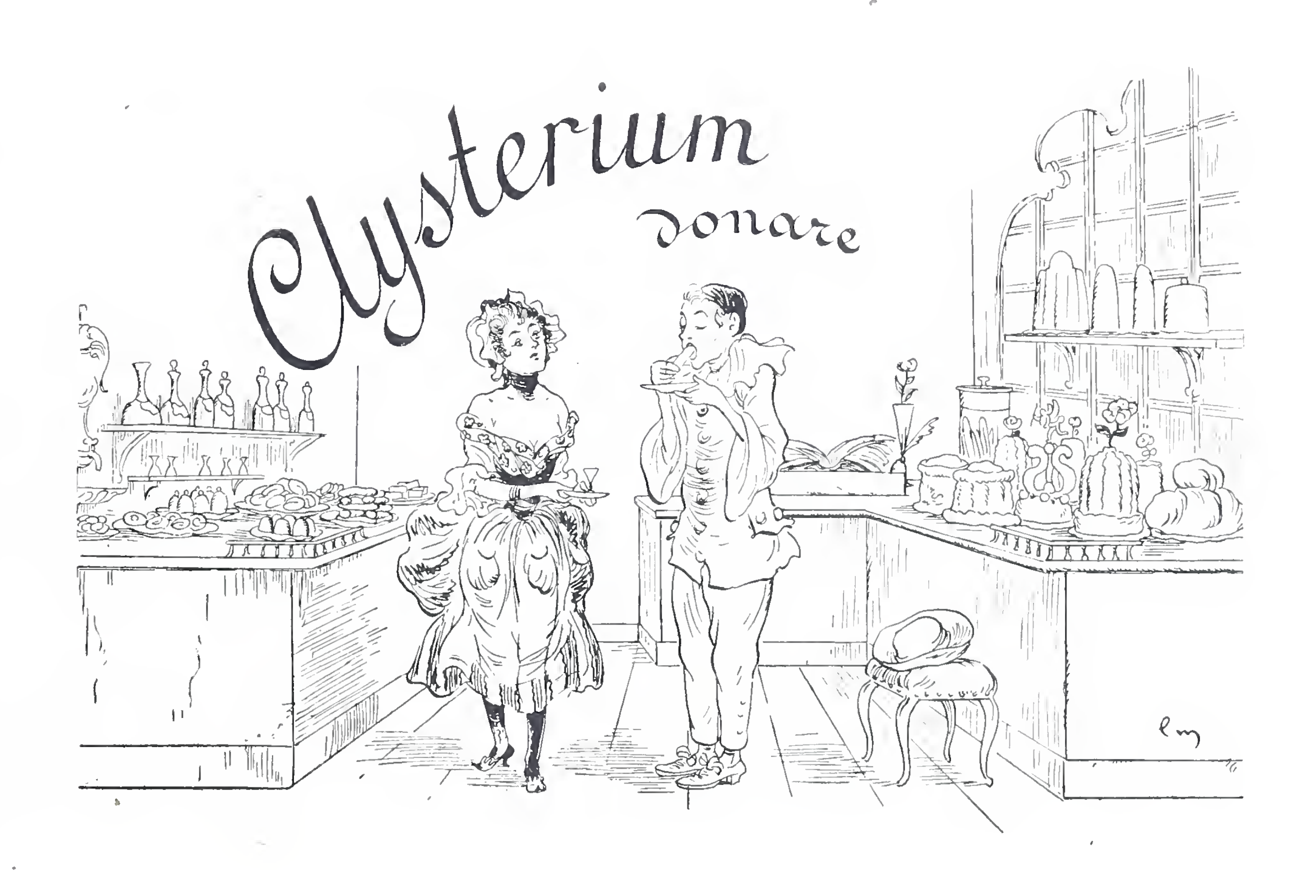

Le philtre





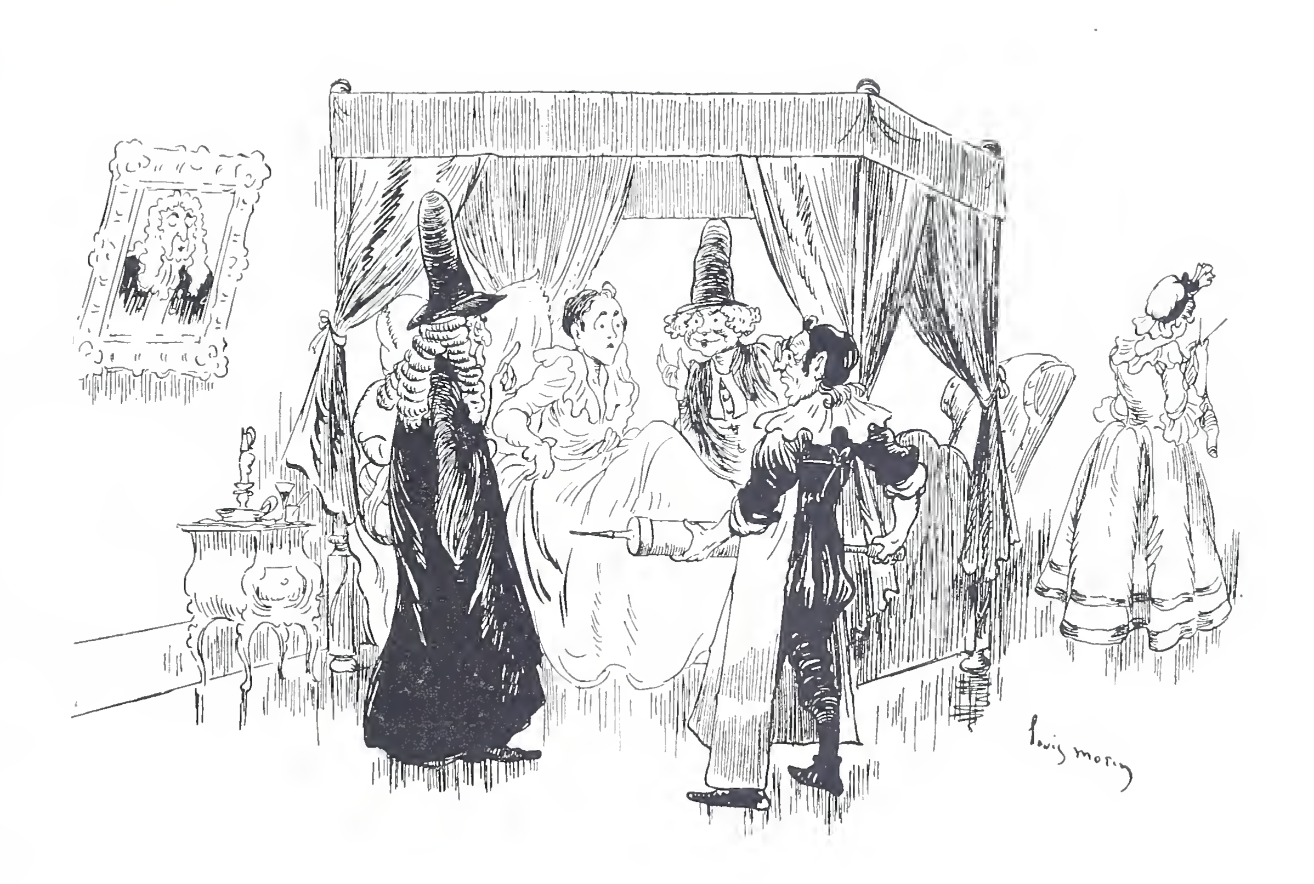



Clysterium donare

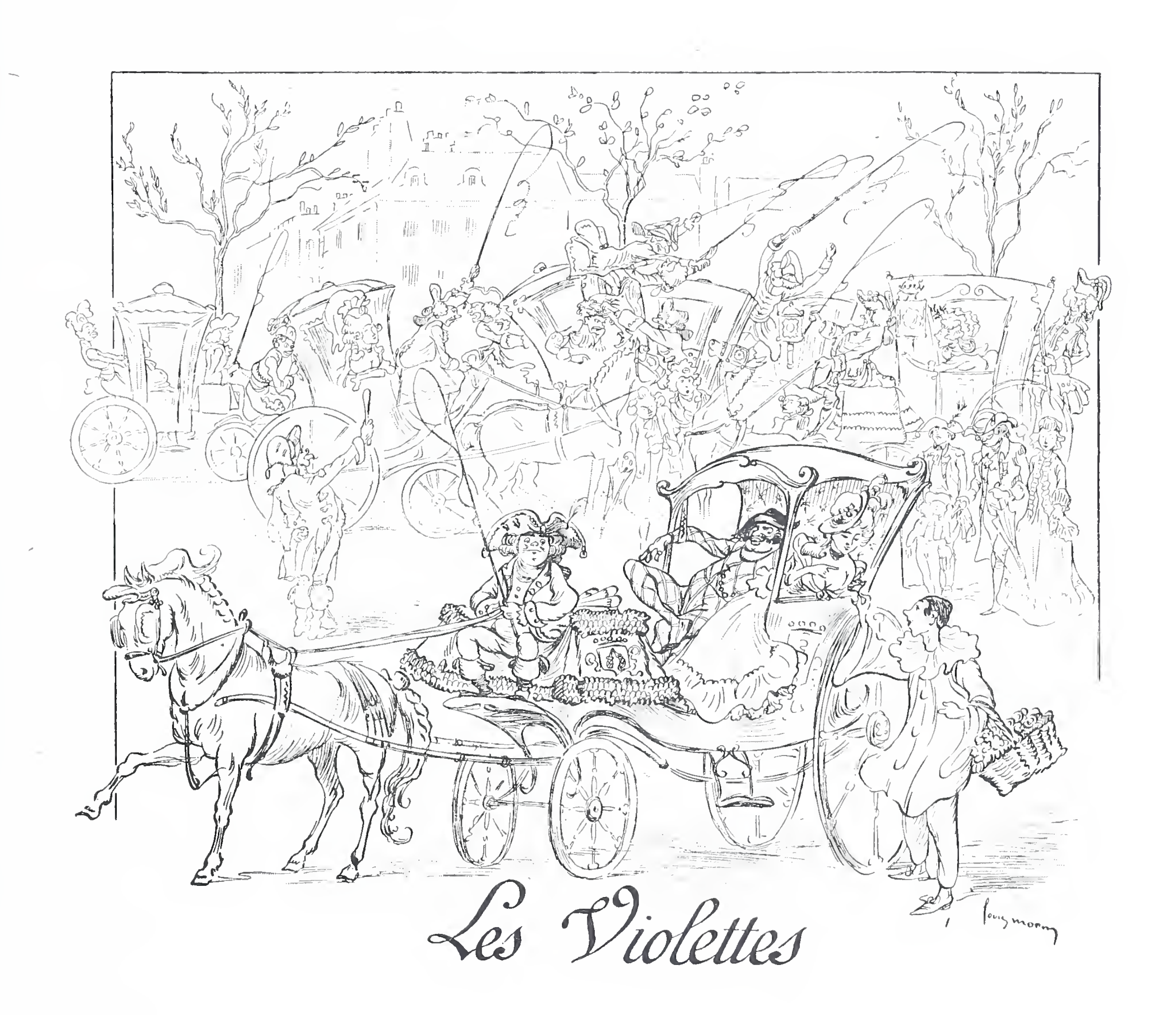

Clysterium
donare








Les Violettes



Les Violettes





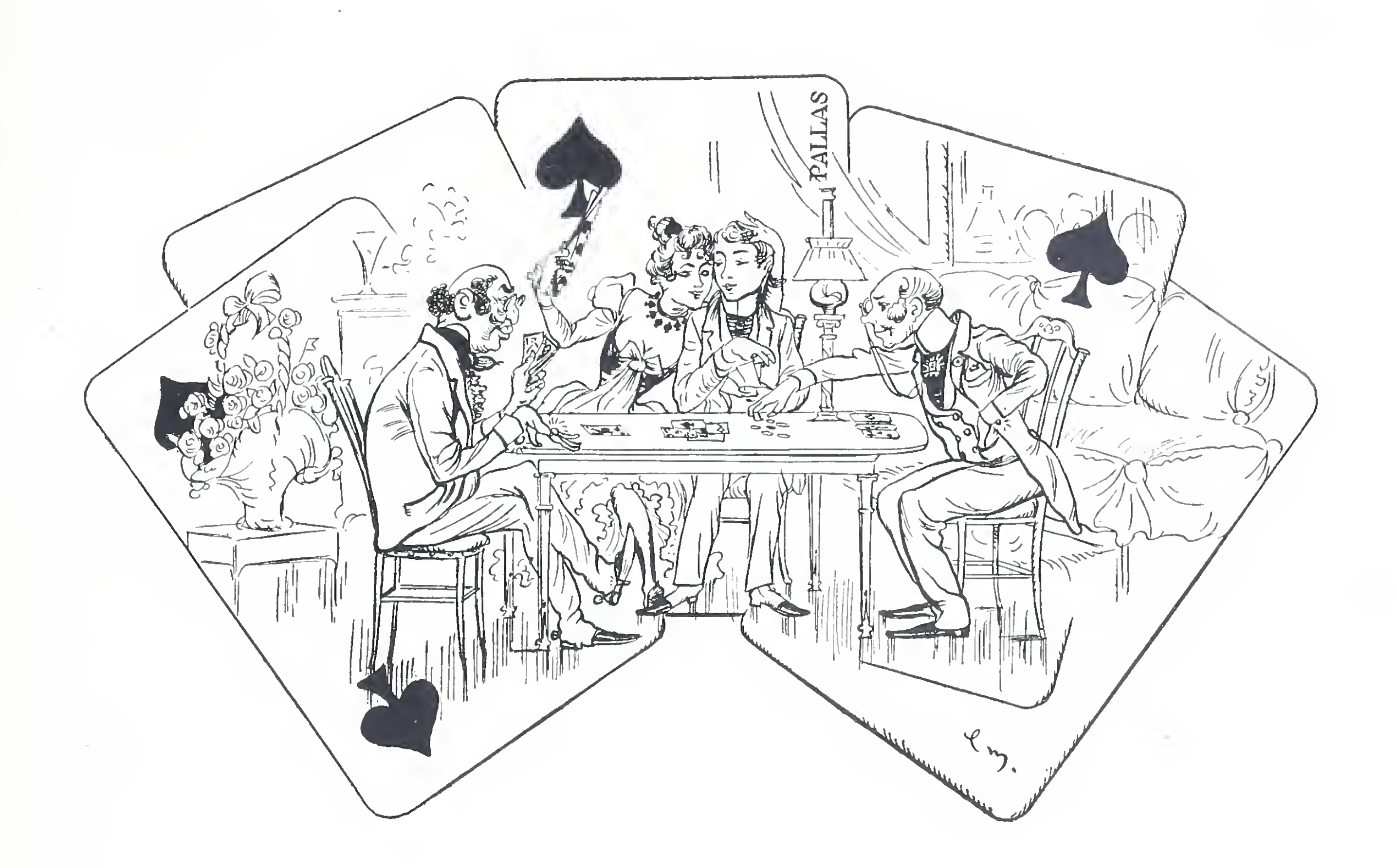

louis morin


At Home



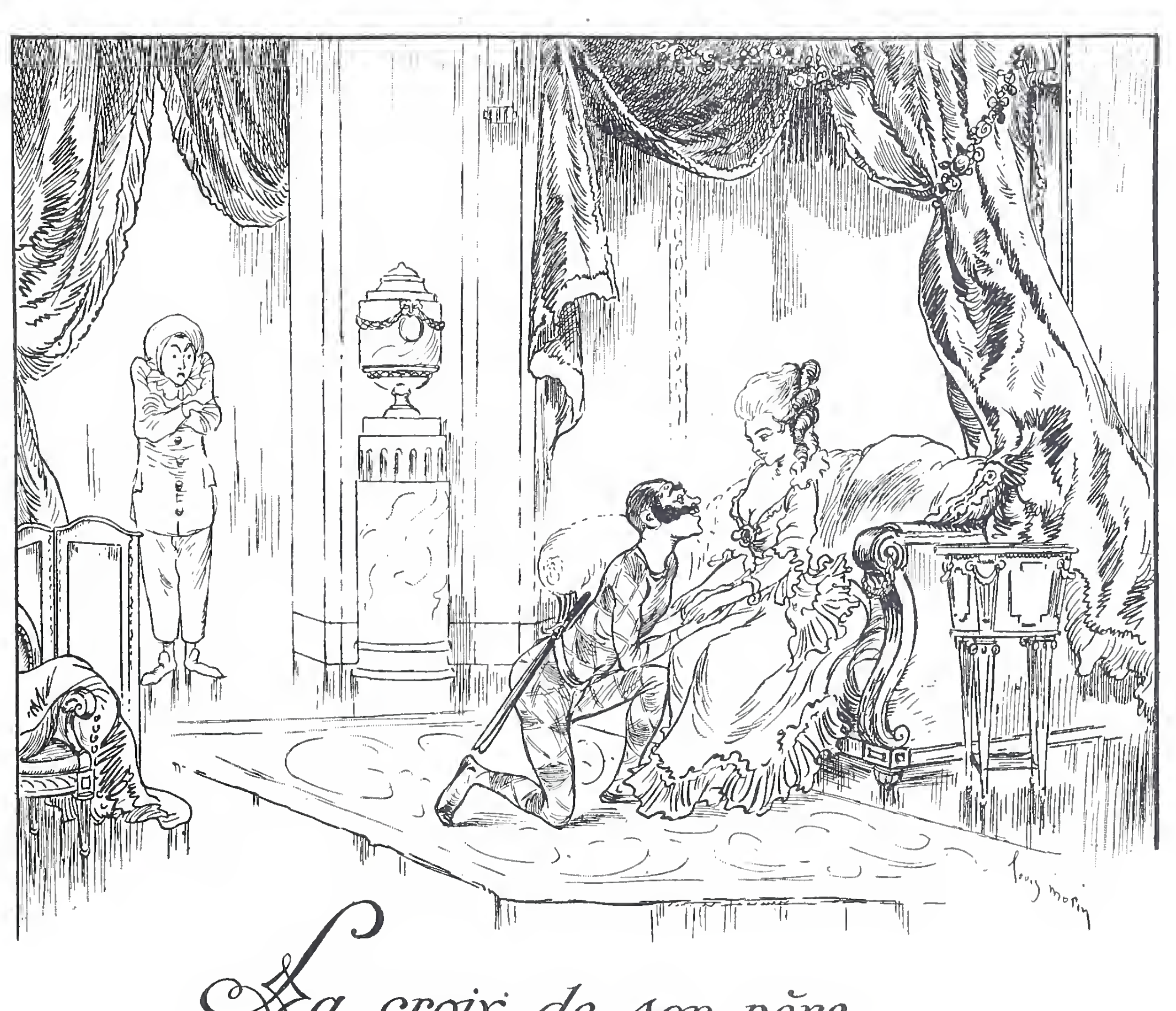
AT-HOME


ARGINE


PALLAS


JUDITH
LE TEMPS


La Croix
de son Père



La croix de son père

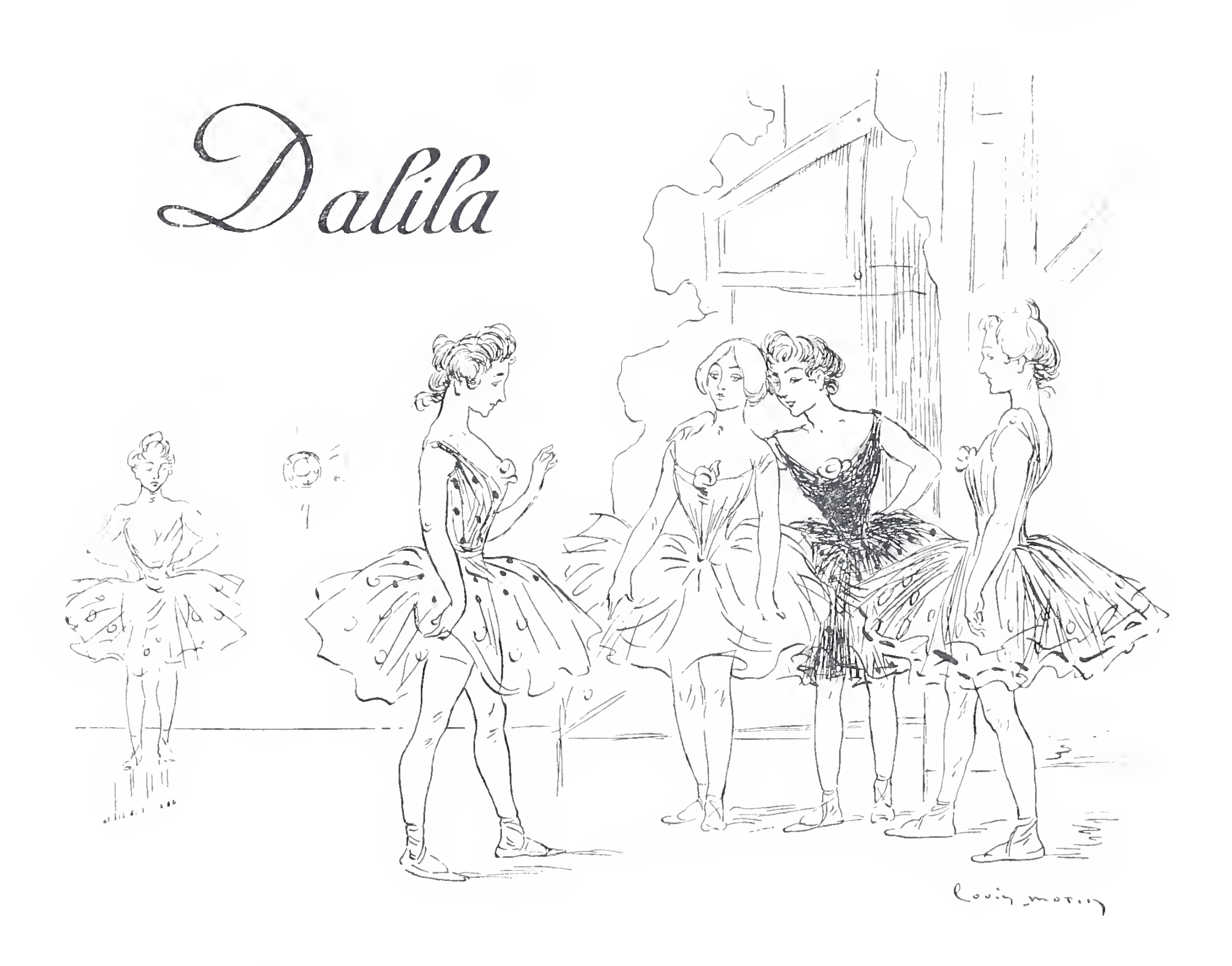







Dalila

Dalila

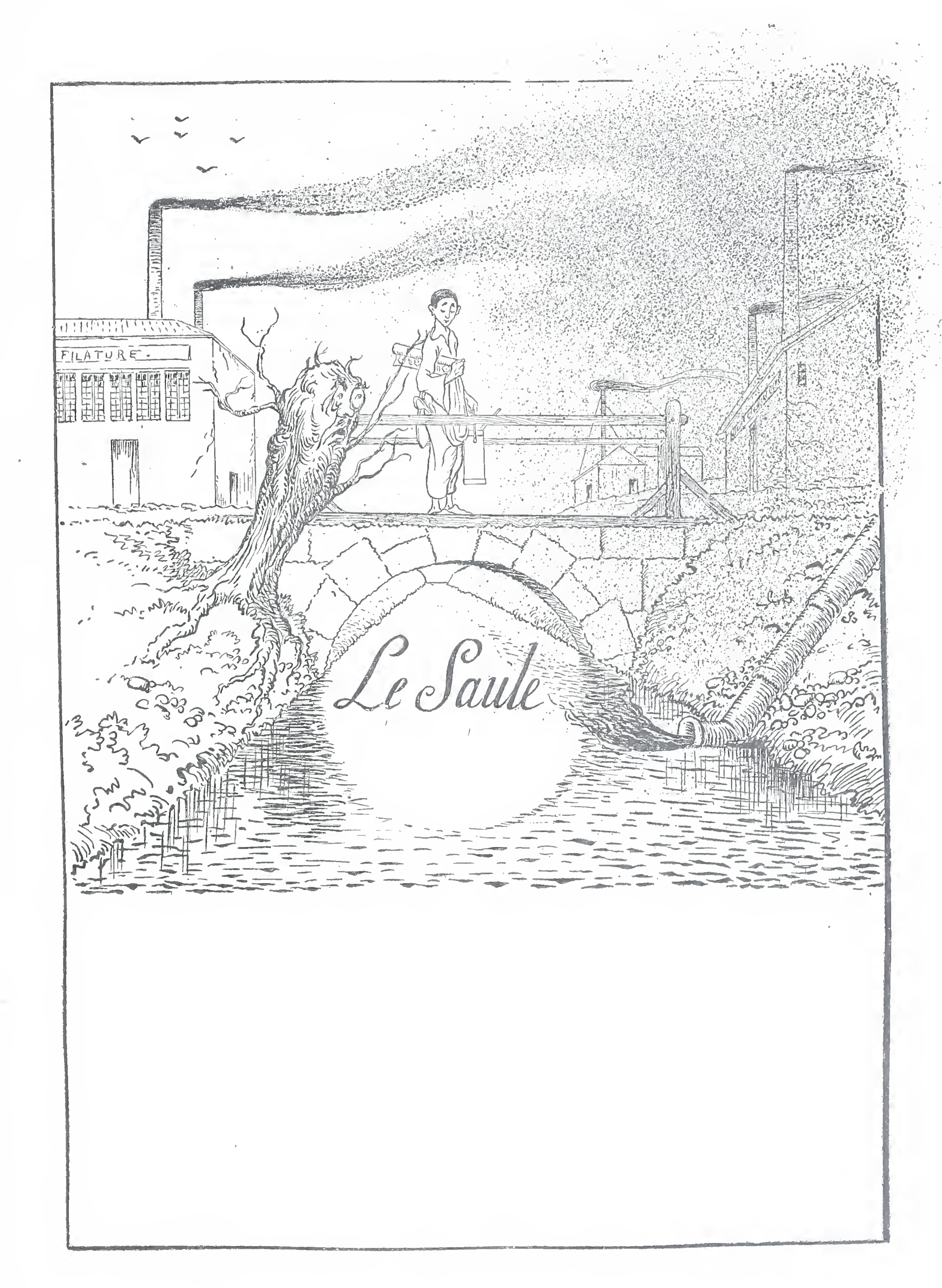


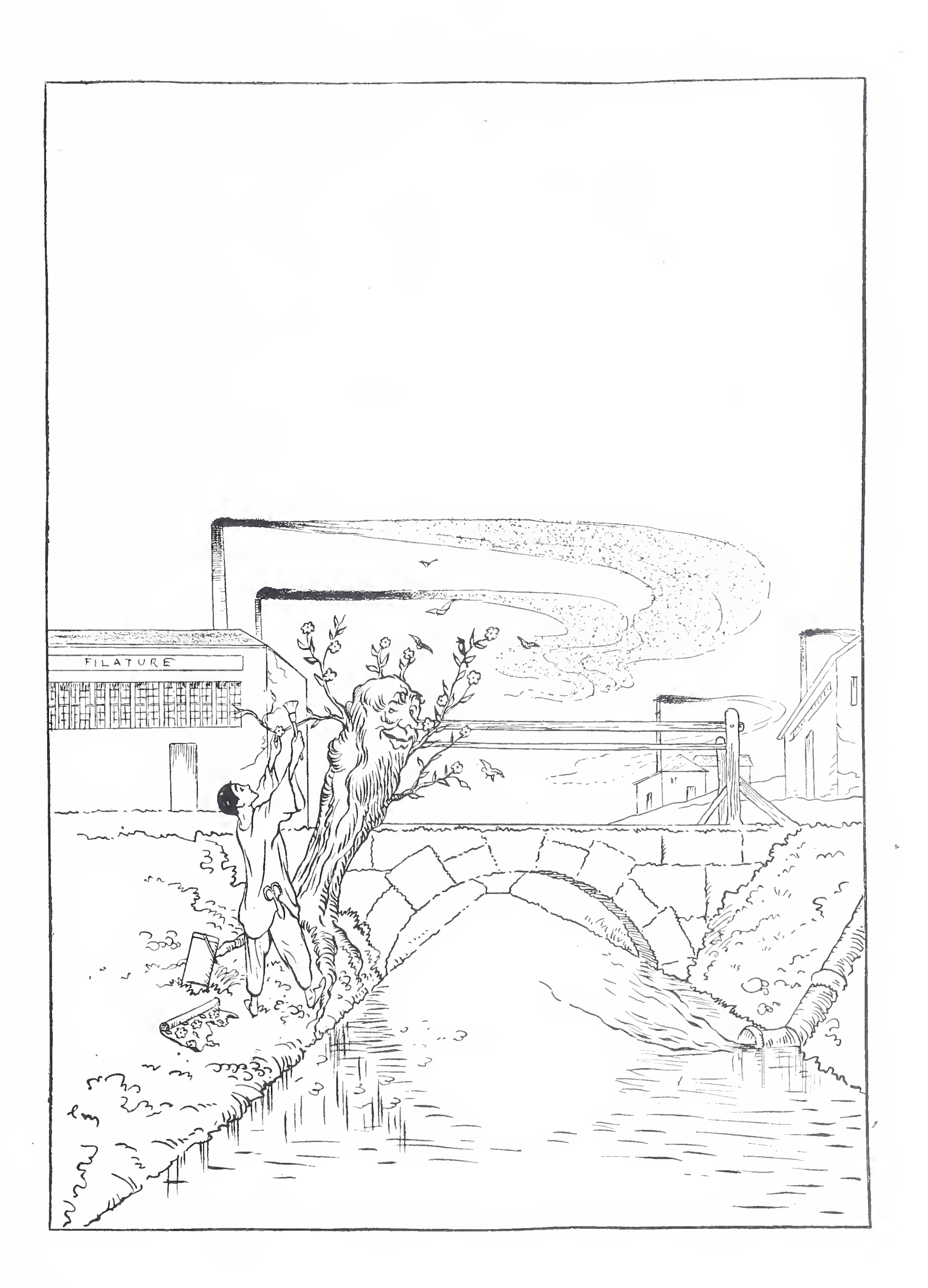


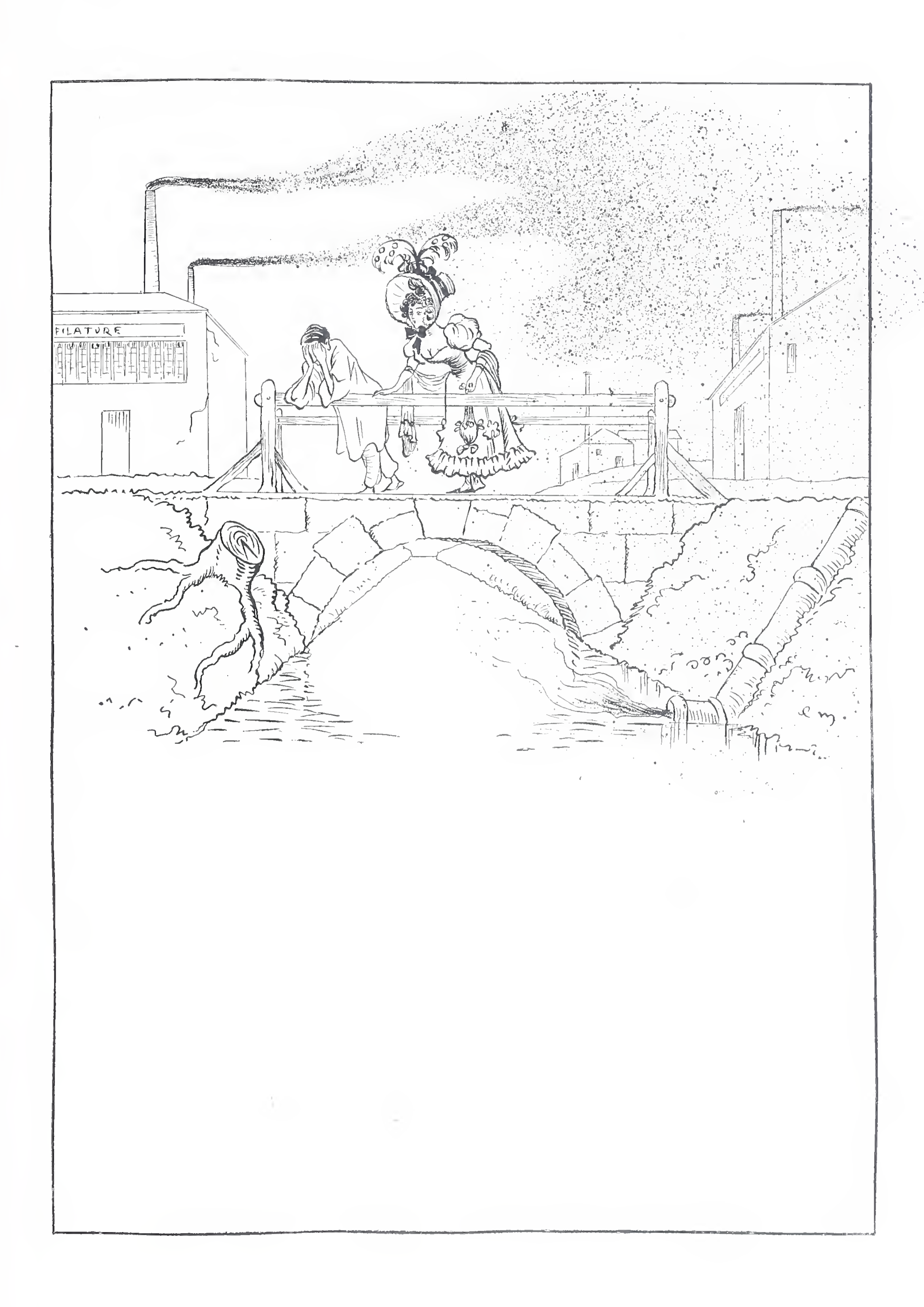


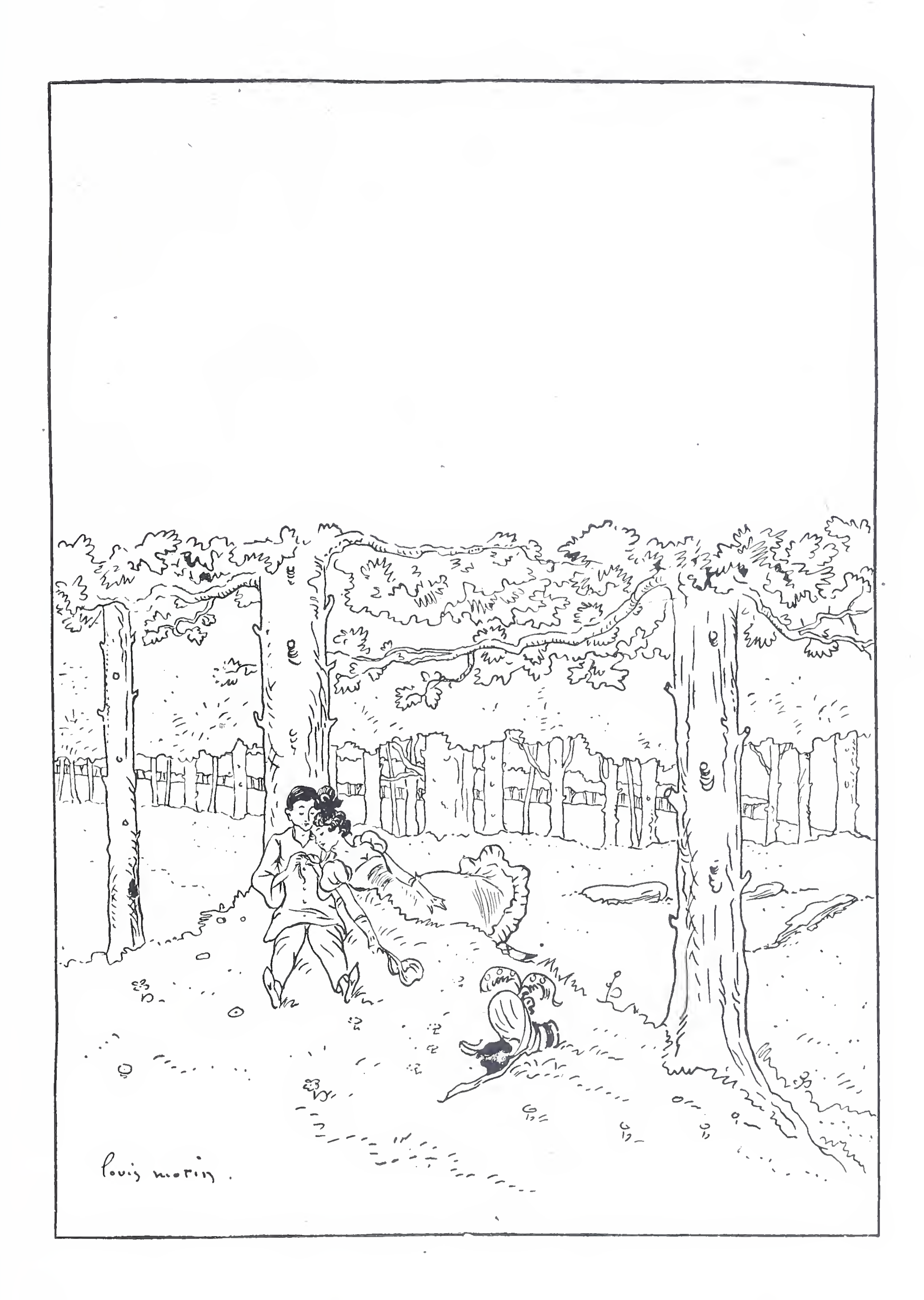



Le
Saule


FILATURE
Le Saule


FILATURE


FILATURE


Louis Morin.


Tes père et mère

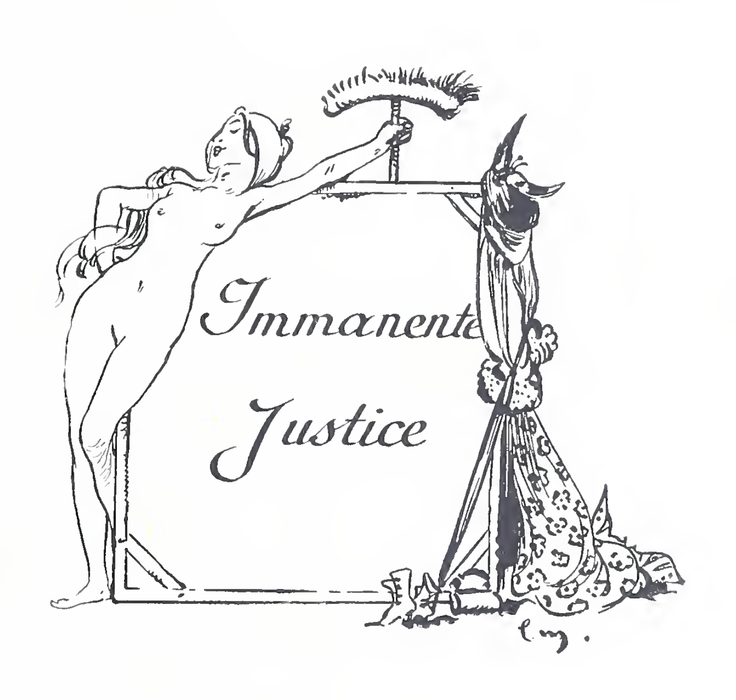


TES PÈRE ET MÈRE....








Immanente
Justice



L'immanente Justice





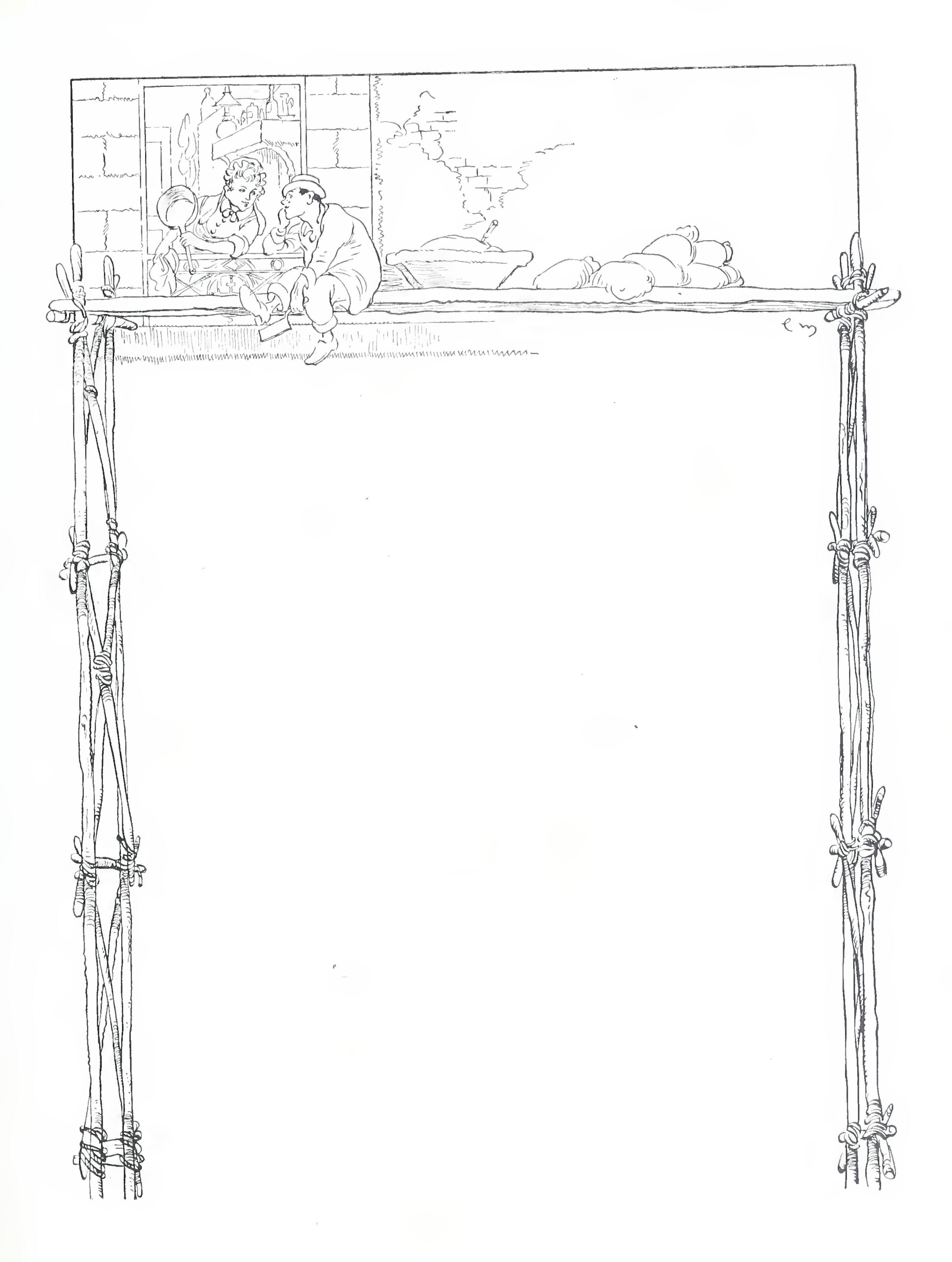



Meneur
de Grève
E.M.

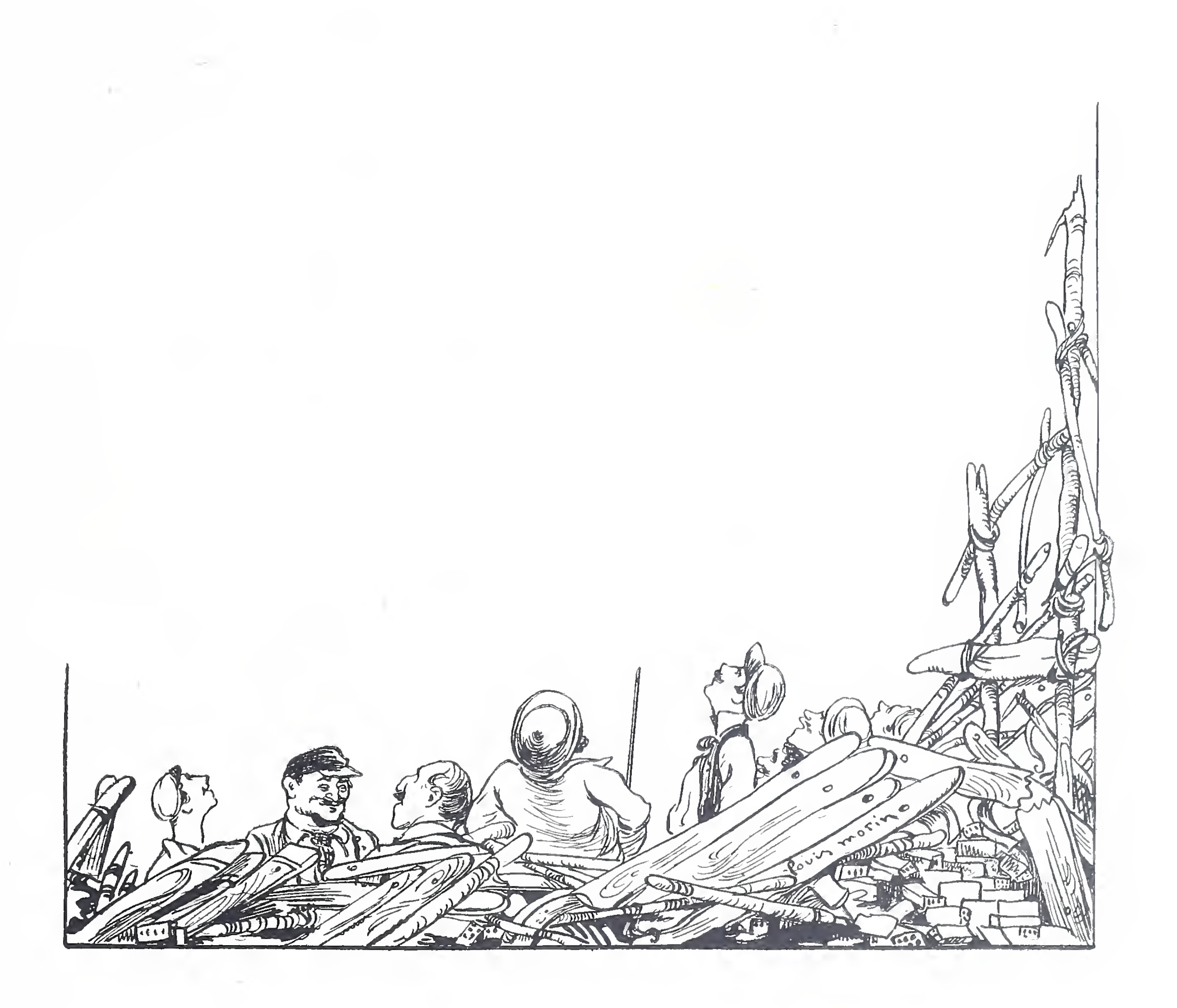


Meneur de Grève


Café
Vins
60.70.80






louis morin


Le Sermon

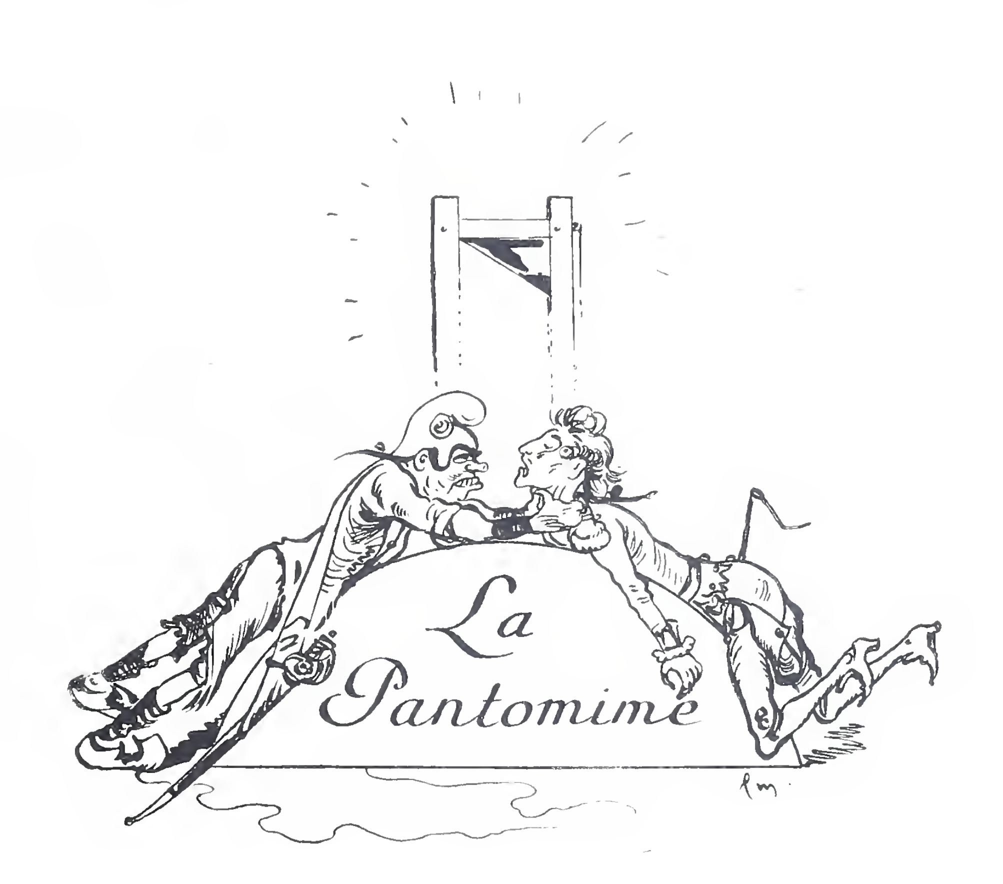


Le Sermon





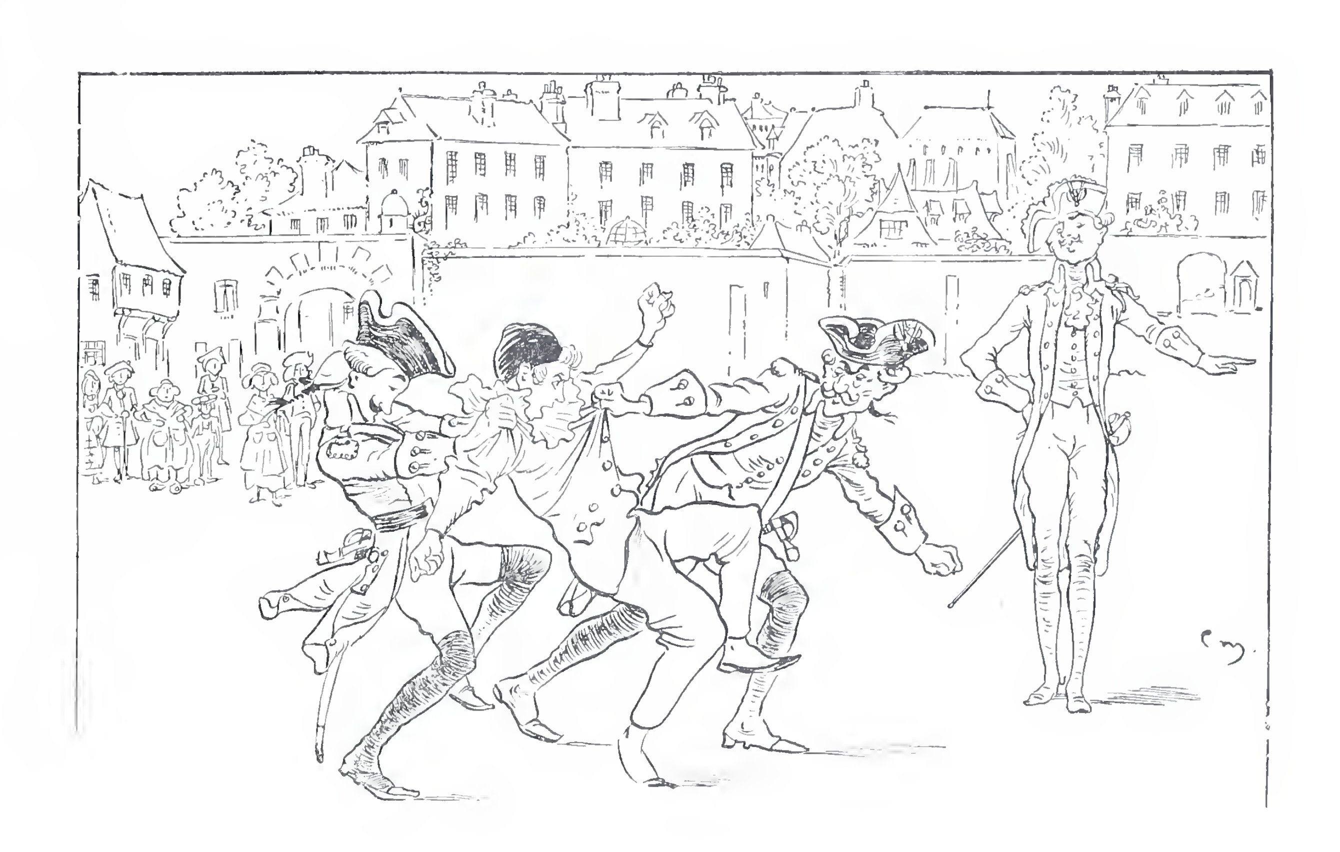



La
Pantomime





La pantomime



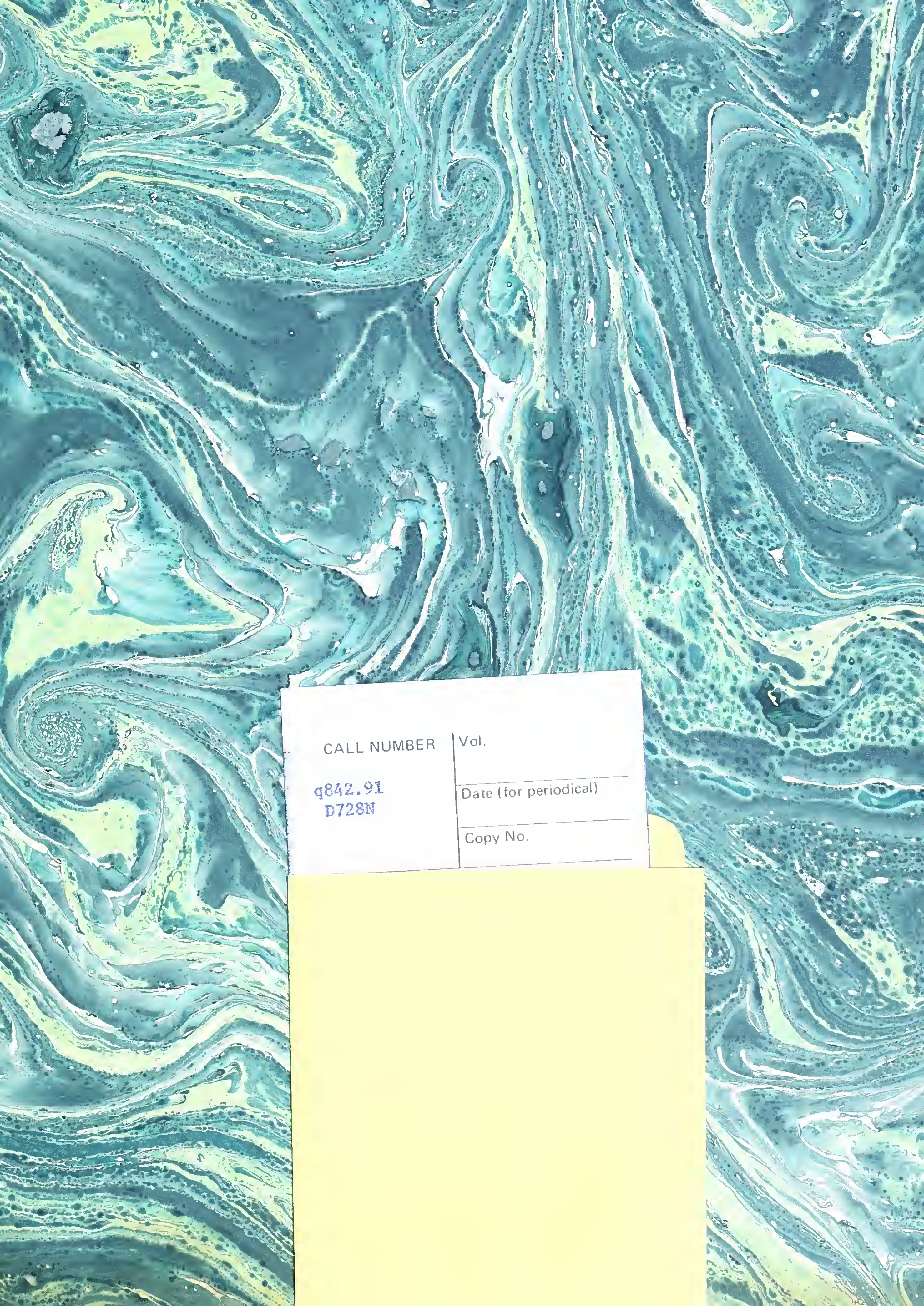



Louis Morin









CALL NUMBER
q842.91
D728N
Vol.
Date (for periodical)
Copy No.

